

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DU VÉCU À L'ACCOMPAGNEMENT: EXPÉRIENCES DE FEMMES IMMIGRANTES EN FORMATION
FEMME-RELAIS AU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE EN COMMUNICATION INTERNATIONALE ET INTERCULTURELLE

PAR

JEANNE BLAIN

JUILLET 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je souhaite tout d’abord remercier les Femmes-relais qui ont accepté de participer à ce projet. Sans vos témoignages, votre confiance et votre expertise, ce mémoire n’aurait tout simplement pas vu le jour. Merci de m’avoir permis de relayer vos voix et vos expériences avec respect et sensibilité.

Un immense merci au CRIC pour son soutien tout au long de cette recherche, ainsi qu’aux formatrices pour votre accueil chaleureux et votre confiance.

Merci à mon amie Lobna, ta sensibilité et les réflexions m’ont aidée à tracer la direction de ce mémoire. Merci à Eloïse et Laure, fidèles compagnonnes de mémoire, pour votre soutien moral sans faille, notamment dans ces instants de doute où l’élan me manquait.

Je remercie également mes amies et ma famille — Chantal, Marion, Flore, Salomé, et toutes les autres femmes exceptionnelles qui m’entourent — de m’avoir relue, soutenue, encouragée et aussi distraite durant ces longues années de rédaction.

Enfin, un merci tout particulier à ma directrice, Anouk Bélanger. Merci d’avoir cru en ce projet dès le début, d’avoir encouragé mes approches critiques et mes intuitions parfois audacieuses. Merci pour ta générosité, tes ressources, ta patience, et pour la qualité de notre collaboration. J’ai profondément apprécié travailler à tes côtés.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
LISTE DES FIGURES	vi
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES	vii
RÉSUMÉ	viii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE	4
1.1. Jalons de l’histoire de l’immigration québécoise	4
1.2. Contexte québécois et altérité	9
1.3. Intégration	10
1.3.1 Intégration dans le contexte québécois	10
1.3.2 L’intégration en pratique : un terrain complexe et des dynamiques paradoxales	12
1.4. Ressources existantes	13
1.5. La problématique de ma recherche dans ce contexte	15
1.5.1 Construction de la recherche	15
1.5.2 Question de recherche et intuition provisoire	17
CHAPITRE 2 APPROCHES THÉORIQUES ET CONCEPTS ÉVOQUÉS	19
2.1 Perspective épistémologique croisée	19
2.1.1 Apports décoloniaux et postcoloniaux	19
2.2 Approche interculturelle	21
2.2.1 Approches qui favorisent le dialogue interculturel : les trajectoires migratoires	24
2.2.2 Apports féministes et intersectionnels	27
2.2.2.1 Approche qui favorise les partages de savoirs féministes : les espaces de femmes	30
2.3 Concepts clés	32
2.3.1 Le pouvoir d’agir (empowerment) et l’agentivité	32
2.3.2 Récits d’expériences et récits de vie	34
2.3.3 Savoirs expérientiels	35
CHAPITRE 3 MÉTHODOLOGIE	38
3.1 Cadres méthodologiques	38
3.1.1 Ma posture en tant que chercheuse	38
3.1.2 Choix de l’organisme communautaire	39
3.1.3 Présentation du Carrefour de Ressources Interculturelles (CRIC)	40

3.1.4	Recrutement des participantes	42
3.2	Considérations éthiques	45
3.3	Mise en place de la méthodologie de recherche	46
3.3.1	Participation observante	47
3.3.2	Entretien collectif	50
3.3.3	Collage	52
3.3.4	Justification de la recherche	53
3.3.5	Limites de la recherche.....	55
3.4	Pré terrain : observation participante	57
3.4.1	Première rencontre : diplomation des anciens élèves.....	57
3.4.2	Seconde rencontre : présentation de la formation Femme-relais.....	58
3.4.3	Formation sur l'accompagnement	58
3.4.4	Entretiens de mi-parcours	60
3.4.5	Entretien collectif et collage	61
CHAPITRE 4	ANALYSE DE L'ENTRETIEN	63
4.1	Les expériences d'accompagnement : du parcours migratoire à l'intégration.....	63
4.1.1	Parcours migratoire de familles accompagnées	63
4.1.2	Après l'immigration, le parcours du combattant n'est pas terminé	66
4.1.3	Quand les barrières linguistiques se dressent.....	68
4.1.4	Créer des liens de confiance – méfiance des familles envers les Femmes-relais et les institutions	69
4.1.5	Attention au paternalisme.....	71
4.1.6	Offrir du soutien aux familles sans endosser le rôle d'un psychologue.....	73
4.1.7	Parcours migratoire et deuil migratoire	76
4.1.8	Reconnaître les écarts entre les parcours et la diversité des parcours migratoires	79
4.1.9	Le français comme condition d'accès, une contrainte silencieuse	81
4.2	L'expérience de formation offerte au CRIC	82
4.2.1	Créer des liens entre Femmes-relais	82
4.2.2	L'importance des espaces de formation entre femmes.....	83
4.2.3	Savoirs dans et au-delà de la formation	85
4.2.4	S'ouvrir à l'interculturalité.....	86
4.2.5	Entendre les hommes exprimer leurs émotions, une expérience inattendue	88
4.3	Évolution personnelle vécue et transformation.....	89
4.3.1	S'ouvrir à soi, aux autres et au monde	89
4.3.2	De l'incertitude à la capacitation.....	92
4.3.3	S'ancrer dans un ici pluriel.....	95
4.3.4	Remise en question des stéréotypes.....	96
CHAPITRE 5	DISCUSSION.....	100
5.1	Des savoirs expérientiels incarnés et situés : une épistémologie féministe et décoloniale	100
5.2	Agentivité, pouvoir d'agir et capacitation	101
5.3	Espaces non mixtes, pédagogie critique et dévoilement de soi.....	103

5.4 Risques d'instrumentalisation du communautaire et « bonne intégration».....	105
5.5 Reconnaissance, précarité : enjeux de justice sociale.....	107
CONCLUSION.....	109
ANNEXE A GRILLE D'OBSERVATION PARTICIPANTE	111
ANNEXE B GRILLE D'ENTRETIEN.....	112
ANNEXE C ATELIER DE COLLAGE	114
RÉFÉRENCES	116
BIBLIOGRAPHIE.....	123

LISTE DES FIGURES

Figure 1: Papillon, Bateau, Résistance et Expérience	65
Figure 2: Phoque triste, Travail intensif, Lumière dans l'obscurité	73
Figure 3: Diplôme Femmes-relais, ou les influencial people	76
Figure 4 : Volcans, Papillon, Manifestations et Renaissance	79
Figure 5 : De qu'est-ce que je fais ici à la Fierté et la Sororité	86
Figure 6 : Shanghai, Masque et Changement	88
Figure 7: Papillon, Femmes libres et Nature	90
Figure 8: Dualité, un monde sans frontières et la tendresse radicale	91
Figure 9 : Le Coquillage, la Route, Simone et le Prince charmant	93
Figure 10 : Vague, Brouillard, Regard transperçant et Canada	98

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

ACU – Atelier de Chronotopies urbaines

CACI – Centre d’Appui aux Communautés Immigrantes

CARI - Centre d'Accueil et de Référence sociale et économique pour Immigrants

CRIC – Carrefour de Ressources en Interculturel

CS - Cultural Studies

IRIPII - Institut de Recherche sur l'Immigration et les Pratiques Inclusives

LABRI - Laboratoire de recherche en Relations Interculturelles de l'Université de Montréal

MCCI – Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration du Québec

MIFI - Ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration

OBNL Organisme à but non lucratif

PRAIDA - Programme régional d’accueil et d’intégration des demandeurs d’asile

RAC - Reconnaissance d’acquis et de compétences

TCRI - La Table de Concertation des organismes au service des personnes Réfugiées et Immigrantes

RÉSUMÉ

Ce mémoire se concentre sur les expériences d’immigrantes québécoises ayant suivi le programme « Femmes-relais », une initiative communautaire du Centre de Ressources en Interculturel (CRIC) à Montréal. Cette formation vise à la fois à favoriser l’intégration sociale et professionnelle des participantes et à les former pour qu’elles deviennent elles-mêmes des accompagnatrices d’autres immigrants. Ce programme est à la fois un lieu d’apprentissage, de partage des connaissances et de renforcement des compétences. Il utilise les expériences des femmes pour en faire des outils d’action collective.

Afin de mieux comprendre la portée de cette expérience, le mémoire s’ancre dans une mise en contexte sociohistorique des politiques d’immigration et d’intégration au Québec. Il retrace notamment les transformations du système d’accueil, les enjeux liés à la reconnaissance des diplômes, à la francisation, à la féminisation des migrations et aux formes de racisme systémiques qui traversent les parcours migratoires.

La méthodologie repose sur une posture de participante-observatrice adoptée sur une période d’un an au sein de l’organisme. Cette immersion m’a permis de participer aux séances de formation, de réaliser des entretiens semi-dirigés et d’animer un atelier réflexif clôturant le programme. Cet atelier, accompagné d’un collage collectif, a constitué un dispositif sensible de recueil de récits de vie, permettant aux femmes de mettre en lien leur parcours personnel, leur chemin migratoire, leur vécu en formation et leur posture d’accompagnante.

L’analyse des thématiques évoquées — incertitude, confiance, dévoilement de soi, sentiment de légitimité, aspirations professionnelles — a permis de dégager une pluralité de savoirs incarnés, situés et minorisés. Ces savoirs, souvent invisibilisés dans les cadres institutionnels, s’avèrent pourtant essentiels à la médiation interculturelle, à l’accompagnement communautaire et à la création de liens de solidarité. Ils s’inscrivent dans une logique de transformation sociale et participent à une revalorisation des expériences migratoires comme ressources de compréhension et d’action.

Ce travail s’appuie sur une perspective épistémologique féministe, intersectionnelle et décoloniale. Il interroge la manière dont l’agentivité des femmes se construit dans des espaces non mixtes, à travers des

pédagogies critiques du vécu, et dans des contextes marqués par des tensions entre reconnaissance symbolique et précarité matérielle.

Au-delà de la valorisation de cette formation, ce mémoire invite à repenser la légitimité des savoirs dits « subalternes », à reconnaître le potentiel politique des récits de vie, et à contester les limites actuelles des politiques d'intégration. Il plaide pour une reconnaissance pleine des programmes communautaires comme lieux de production de savoir, de transmission culturelle, et de reconfiguration des rapports sociaux dans le Québec contemporain.

Mots-clés : Femmes-relais, immigration, trajectoires migratoires, savoirs expérientiels, récits d'expériences, pouvoir d'agir, agentivité, décolonisation, intersectionnalité, espaces non-mixtes, féminisme, espaces collectifs.

INTRODUCTION

La migration est un phénomène ancien, universel et profondément humain. Depuis toujours, des individus, des familles et des communautés se déplacent, franchissent des frontières et en tracent de nouvelles, que ce soit pour fuir des conflits, échapper à des conditions de vie précaires, retrouver des proches ou simplement aller à la recherche de meilleures perspectives de vie. Migrer n'a ainsi rien d'extraordinaire en soi. Ce sont plutôt les conditions dans lesquelles se déroulent les migrations contemporaines, les discours qui les entourent, et les politiques qui les encadrent qui en font un sujet hautement politisé. En effet, en Occident, l'immigration est souvent controversée et mobilisée pour justifier divers problèmes à l'échelle nationale.

Conséquemment, dans plusieurs pays, les migrations sont instrumentalisées dans les débats publics, souvent associées à des enjeux sécuritaires, économiques ou identitaires. Ainsi, l'immigrant devient le méchant parfait, tandis que l'immigration est désignée comme responsable des pressions sur les services publics, de la pénurie de logements ou encore de la précarisation du travail. Conséquemment, les politiques migratoires se durcissent, les frontières se referment, tandis que le racisme et la xénophobie gagnent du terrain. Dans ce climat de méfiance, les récits et les expériences de personnes immigrantes sont souvent invisibilisés ou réduits à des catégories statistiques, des profils types, ou encore à des rôles économiques instables, comme celui de main-d'œuvre temporaire.

Au Canada, l'immigration est régulée selon les besoins du marché du travail, ce qui favorise une augmentation des travailleurs temporaires au détriment de l'octroi de statut de résident.e.s permanent.e.s. Cette logique utilitariste de la migration transforme la manière dont les personnes immigrantes sont accueillies, reconnues et accompagnées. Au Québec, cette tendance alimente les débats sur la préservation du français et de l'identité québécoise, ainsi que sur la capacité d'accueil. Bien que le Québec accueille chaque année plusieurs dizaines de milliers de personnes immigrantes, toutes ne sont pas traitées ou perçues de la même manière : certaines formes de migration sont favorisées, notamment celles qui répondent à des besoins économiques ou démographiques précis, tandis que d'autres sont perçues comme des menaces pour la cohésion sociale ou culturelle.

C'est dans ce contexte que s'inscrit ce mémoire, qui porte sur l'expérience de femmes immigrantes participant au programme Femmes-relais, mis en place par le Carrefour de Ressources en Interculturel

(CRIC). Ce programme vise à soutenir l'insertion socioprofessionnelle de femmes nouvellement arrivées en les formant à des postes d'agentes de liaison communautaire. Il leur permet d'obtenir une attestation de formation et, ainsi, de jouer un rôle clé dans l'accompagnement d'autres personnes immigrantes. Le programme vise ainsi à renforcer leur pouvoir d'agir, leur visibilité et leur reconnaissance dans la société, afin de participer à leur intégration, ainsi qu'à celle des communautés qu'elles soutiennent (CRIC, 2024).

Grâce à cette initiative, je me suis efforcé d'éclairer l'expérience de ces femmes et leurs témoignages sur l'accompagnement qu'elles dispensent aux bénéficiaires. J'ai mis l'accent sur les défis qu'elles rencontrent, comme la barrière linguistique, la dévalorisation de leurs qualifications ou encore les différences culturelles, ainsi que sur les connaissances qu'elles acquièrent grâce à leur parcours migratoire. J'ai tenté de comprendre ce que les participantes ont tiré de leur parcours de formation en les suivant et en animant un atelier de discussion et de création. J'ai cherché à saisir comment elles ont intégré ce programme à partir de leurs expériences, individuelles comme collectives. J'ai également observé comment leur subjectivité a évolué au fil de leur parcours et de leur formation. Pour cette étude, qui cherche à émerger d'une démarche collaborative de construction des connaissances, j'ai souhaité explorer davantage la dynamique collective à travers un atelier de collage. L'objectif est de mettre en évidence les conflits, les savoirs et les mécanismes d'adaptation. Ce collage constitue à la fois un objet permettant d'approfondir la recherche, un soutien de médiation et un outil de transmission, que d'autres organismes pourraient mobiliser dans leurs propres pratiques.

Ce projet de recherche classique s'inspire d'une posture de recherche de terrain ancrée dans une démarche participative et située. Aligné avec mon expérience en tant qu'intervenante psychosociale, j'ai pensé ce projet dans l'idée de contribuer à une meilleure reconnaissance, d'encourager une écoute plus attentive et de valoriser davantage le vécu migratoire. Je souhaitais également qu'il ait un impact concret sur les personnes concernées. Mon expérience professionnelle préalable m'a appris que les récits de vie, les parcours migratoires et les formes de résilience sont porteurs d'une expertise précieuse, encore trop peu prise en compte, tant dans la science que dans les dispositifs d'intégration. Dans cette perspective, ce mémoire se veut également un geste politique. Il s'agit de rendre visible l'expérience des femmes immigrantes, de contester les logiques institutionnelles qui les encadrent, et de proposer des pistes pour une meilleure collaboration entre les acteurs de terrain.

Mon intérêt pour ce sujet est également nourri par mon propre parcours. J'ai émigré jeune de mon pays natal, la France, vers l'Amérique du Nord, et j'ai rencontré des décalages culturels et des incompréhensions institutionnelles. J'ai surtout pris conscience de la façon dont on accueille différemment l'étranger, selon des critères xénophobes. J'ai réalisé l'ampleur des privilèges qui m'ont permis d'éviter nombre d'épreuves rencontrées par d'autres personnes immigrantes, notamment celles issues de pays du Sud global ou appartenant à des groupes racisés. Par exemple, mon statut de citoyenne française m'a permis d'accéder à des études universitaires au Québec à un coût réduit grâce à un accord de coopération « fondé sur la francophonie ». Cet « avantage francophone » ne s'applique toutefois pas aux étudiant.e.s francophones originaires de pays francophones comme le Sénégal, Haïti, la Côte d'Ivoire, la République centrafricaine, le Bénin, le Gabon, le Mali, le Niger, le Togo, le Burkina Faso, le Cameroun, le Congo, le Maroc, la Tunisie, l'Algérie et bien d'autres encore. Cette disparité met en lumière les hiérarchies implicites qui structurent les politiques migratoires, même au sein de la francophonie, et révèle les dynamiques inégalitaires qui influencent l'accès aux ressources et aux opportunités dès l'arrivée au Québec.

Le mémoire est structuré comme suit : dans un premier temps, j'expose le contexte historique et politique de l'immigration au Québec, en retraçant le passage des politiques d'assimilation à celles d'intégration, ainsi que les dispositifs actuellement en place. J'y aborde également les tensions liées à la francisation, à la gestion de la diversité et aux enjeux systémiques. Ensuite, je développe les principaux cadres théoriques et concepts qui ont guidé ma réflexion, à travers les courants décoloniaux, féministes et critiques. Je présente notamment les notions d'espaces non mixtes, de récits d'expérience, de transmission du savoir, de parcours migratoires et de pouvoir d'agir. Je détaille par la suite la méthodologie employée, en explicitant mon cadre de recherche, les outils utilisés sur le terrain, et la manière dont les données ont été analysées. Enfin, les résultats de l'analyse sont présentés, et j'entends ouvrir une discussion et proposer des pistes de réflexion pour les pratiques communautaires et les politiques publiques.

CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE

Le cadre de la problématique a été volontairement défini de manière large dans un premier temps, afin d’ancrer l’analyse dans le contexte général de l’immigration au Québec. L’objectif est de faire émerger des repères historiques, politiques et sociaux afin de mieux situer les expériences migratoires des participantes du programme Femmes-relais. Cette mise en contexte servira également de fondement à une réflexion critique plus globale sur les dynamiques d’accueil actuelles au Québec. Concrètement, la première section présente brièvement les jalons de l’histoire de l’immigration québécoise. Je suggère ensuite de réfléchir à la façon dont se construit l’altérité au Québec, en analysant comment les représentations influencent la perception d’autrui. Cette discussion me permet d’aborder la notion d’intégration telle qu’elle est pensée et pratiquée au Québec. Finalement, j’expose la genèse de ma recherche, en justifiant son intérêt et en expliquant comment elle s’inscrit dans mon parcours et dans le contexte du programme Femmes-relais.

1.1. Jalons de l’histoire de l’immigration québécoise

L’immigration au Québec est intimement liée à l’histoire de la colonisation, qui débute dès les premiers contacts entre les Européen.ne.s et les peuples autochtones au 16^e siècle. Le récit historique dominant sur l’immigration au Québec est souvent centré sur l’arrivée des colons français, puis britanniques, et sur leur contribution à la fondation de ce qui allait devenir le Québec. Cependant, ce récit tend à ignorer ou à marginaliser les peuples autochtones qui, eux, ont vécu sur ces terres depuis des millénaires. Les autochtones sont les premier.e.s habitant.e.s du territoire, et leurs interactions avec les immigrant.e.s européen.ne.s ont été marquées par un rapport de pouvoir colonial qui a entraîné une disparité sociale et économique (Piché, 2003). Ces conflits persistants sont clairement illustrés par le mouvement de protestation et de sensibilisation Idle No More, qui a émergé en réponse à des projets de loi menaçant les droits des peuples autochtones.

Depuis la fondation de la Nouvelle-France, le Québec a connu des vagues successives d’immigration, qui se sont accélérées après l’industrialisation et la colonisation britannique au 19^e siècle. Les immigrants européens ont constitué la majorité de la population, tandis que des vagues d’immigrants en provenance des États-Unis, des Antilles et d’Asie ont également contribué à diversifier la société québécoise, souvent de manière invisible ou marginale. Cependant, l’intégration de ces personnes a souvent été retardée par des politiques racistes (Jakubowski, 1997) et des attitudes discriminatoires profondément enracinées au

sein des institutions du Québec, y compris la politique, l'éducation et le marché du travail (Li, 2000). Triadafilopoulos (2007) explique que des personnes noires des États-Unis et des Antilles, réputées « mal adaptées au climat », se voient refuser l'entrée jusqu'au début des années 60, à de rares exceptions près.

Le tournant majeur dans l'histoire de l'immigration au Québec et au Canada s'est produit dans les années 1960, avec l'introduction du système de points en 1967. Avant cette réforme, l'immigration était essentiellement régie par des critères raciaux et ethniques (Jakubowski, 1997). Les politiques d'immigration étaient marquées par une préférence pour les immigrant.e.s européen.ne.s, principalement d'origine française ou britannique, et par une exclusion systématique des personnes d'autres origines ethniques. De manière générale, ces politiques ont été justifiées par des préoccupations liées à l'homogénéité ethnique et à la protection de l'identité canadienne-britannique (Li, 2000).

Soulignons qu'en 1967, un changement fondamental se produisit avec la suspension d'un système de sélection fondé sur des points, qui attribuait des points objectifs à des facteurs tels que l'éducation, les compétences professionnelles et la maîtrise de l'anglais ou du français. Cette nouvelle politique socioéconomique avait pour objectif de « pallier la pénurie de main-d'œuvre » et de faire face au vieillissement démographique de la population (Piché, 2003). Cette réforme a permis une diversification significative des origines des immigrant.e.s, avec l'arrivée de personnes d'Asie, d'Afrique, du Moyen-Orient et des Caraïbes. Le Québec, en particulier, a vu l'arrivée de communautés qui n'étaient pas seulement non européennes, mais qui apportaient également de nouvelles cultures, traditions et valeurs (Piché, 2003). Cette ouverture sur le monde a permis au Québec d'accueillir une population plus diverse, mais elle a également suscité des tensions. Le discours autour de la diversité culturelle semblait fracturé entre ceux qui considéraient cette diversité comme une richesse et ceux qui la percevaient comme une menace pour l'unité et l'identité québécoises (Li, 2000). Certains discours publics laissaient planer la crainte d'un envahissement et d'une perte de contrôle de la part de la population immigrante, qui viendrait peu à peu remplacer la population québécoise (Belkhodja, 2024). Ainsi, l'augmentation du nombre de personnes issues de l'immigration a suscité des inquiétudes, souvent exprimées dans les médias et les milieux politiques, quant à l'intégration de ces groupes au sein de la société québécoise.

Dans le contexte canadien, en 1971, le gouvernement fédéral a mis en place une politique de multiculturalisme, dont le but était de reconnaître et de célébrer la diversité culturelle du pays bilingue, tout en affirmant que toutes les cultures et communautés seraient traitées sur un pied d'égalité (Seymour, 1999). Cette politique visait à créer un environnement où la diversité culturelle serait perçue comme une force. Cependant, au Québec, l'accueil de cette approche fut mitigé. Une partie de la population craignant que le multiculturalisme canadien compromette l'identité unique du Québec, centrée sur la culture francophone (Seymour, 1999). Au Canada, les immigrants n'ont pas l'obligation d'apprendre ni de parler français. Cette situation préoccupe plusieurs Québécois, car leur identité est étroitement liée à cette langue.

Dans ce contexte, le Québec a adopté, à partir des années 1980, une politique d'interculturalisme qui visait à reconnaître la diversité tout en mettant l'accent sur l'importance de l'intégration des personnes immigrantes dans un cadre culturel commun, centré sur la langue et les valeurs francophones.

L'interculturalisme a été présenté comme un compromis entre l'affirmation de la diversité et la nécessité de maintenir une identité québécoise distincte. Selon Sabine Choquet (2016), l'interculturalisme québécois entend « intégrer les autres cultures dans un cadre de valeurs partagées, tout en préservant la spécificité de la culture québécoise ». Cette politique met l'accent sur l'intégration des immigrant.e.s par la francisation et la participation à la société québécoise, tout en accordant une attention particulière aux spécificités culturelles des communautés d'accueil.

Cependant, actuellement, le Québec choisit ses immigrant.e.s selon une image spécifique de la « nation » québécoise, de son identité et de ses valeurs (MIFI, 2024). Cette vision identitaire et politique, qui a pris racine dans les années 1960 avec le « nationalisme civique », cherche à donner à la nation une légitimité dans la nature et l'histoire. Elle tend à présenter l'État-Nation comme une entité unie par des valeurs partagées et une expérience commune (Anderson, 1991). Comme le soulignent certains analystes critiques de l'histoire nationale, cette volonté de promouvoir une grandeur ou une homogénéité nationale a souvent pour effet d'affirmer la disparition, et donc l'inexistence, de toute autre communauté politique qui se servirait d'arguments similaires pour légitimer sa présence sur le territoire national (Gettler, 2016). Dunsworth (2018) ajoute que, si la politique officielle de sélection d'immigrants fondée sur la race a pris fin en 1967, ces réformes n'ont pas mené à une déracination complète. [Traduction] « Les discriminations (...) se sont poursuivies sous diverses formes, telles que l'affectation géographique des bureaux, l'utilisation discrétionnaire du pouvoir par les agents de

l'immigration, la préférence accordée aux candidats ayant un haut niveau d'éducation et maîtrisant le français et l'anglais, et provenant généralement de pays «développés» à prédominance blanche » (Dunsworth, 2018, p. 567-568). Le travail de Mooten (2021) décrit bien comment ces politiques racistes sont maintenues encore aujourd'hui au Canada par les différents programmes de travailleurs temporaires. Bien que le discours politique contemporain insiste sur la laïcité et les balises provinciales, la langue et la culture demeurent les caractéristiques perçues comme immuables qui forment le socle de cette vision.

Conséquemment, un aspect central des politiques d'immigration du Québec a été la francisation, considérée comme essentielle pour assurer l'intégration des personnes immigrantes. La capacité à parler français est perçue comme un moyen d'assurer la cohésion sociale, mais aussi comme une manière d'éviter la fragmentation de la société québécoise en groupes distincts. Toutefois, si la francisation vise à permettre une meilleure inclusion linguistique et civique, son évolution révèle aussi des logiques de contrôle, d'exclusion implicite, et de hiérarchisation des appartenances culturelles. La francisation est intimement liée à la volonté de préserver la langue française dans un contexte de minorisation linguistique nord-américaine. Dès les années 1960, dans le sillage de la Révolution tranquille et de la montée du nationalisme québécois, la langue devient un marqueur identitaire et un outil politique, ce qui est notamment mis en lumière par le rapport Parent (1963). La Loi 101, adoptée en 1977 sous le gouvernement de René Lévesque, établit le français comme la seule langue officielle du Québec. Elle impose son usage dans l'affichage public, l'enseignement, le travail et l'administration. Elle oblige aussi les entreprises de 50 employés ou plus à se soumettre à un processus de francisation, incluant l'analyse de la situation linguistique et la mise en place d'un comité de francisation. Longpré (2025) souligne que la Loi 101, bien qu'elle vise à protéger le français, a pu être perçue comme un outil de contrôle identitaire. Selon cette perspective, elle a parfois instrumentalisé les personnes immigrées, les considérant comme des vecteurs d'assimilation plutôt que comme des sujets de droits, ce qui a renforcé une logique d'exclusion implicite. La Loi 96, entrée en vigueur en juin 2022, modifie la Loi 101 afin de renforcer la présence du français dans la société québécoise. Elle abaisse notamment le seuil d'assujettissement à l'obligation de francisation des entreprises de 50 à 25 employés, étend les obligations de francisation aux entreprises de 5 employés ou plus, et impose des exigences accrues en matière de langue dans les contrats publics et les communications administratives. Longpré (2025) critique la Loi 96 pour sa posture plus coercitive, qui impose des exigences linguistiques strictes sans tenir compte des réalités sociales, économiques et culturelles des immigrants. Bien que la francisation

soit présentée comme une priorité gouvernementale, les mesures récentes révèlent des freins structurels qui en limitent l'accès¹. Elle constitue un obstacle, en particulier pour les femmes immigrantes, qui ont des difficultés à accéder à des programmes linguistiques adaptés à leurs besoins (Gagné, 2005).

Les femmes immigrantes font face à des défis particuliers. Non seulement elles doivent apprendre la langue, mais elles sont également confrontées à des barrières économiques, des préjugés, des discriminations raciales et des attentes sociétales liées à leur rôle traditionnel au sein de leurs communautés respectives (Legault, 1993). Ces obstacles traduisent une intersectionnalité des oppressions, où le genre, la « race » et le statut migratoire s'articulent pour fragiliser leur parcours d'insertion socioéconomique (Johnson et Saba, 2024). Elles sont souvent cantonnées à des emplois peu qualifiés ou à des tâches domestiques et de soins, un phénomène souvent désigné sous le terme de déqualification professionnelle ou « gâchis de compétences » (*brain waste*), qui touche de façon disproportionnée les femmes racisées (Khanam et al., 2022). Cependant, l'agentivité des femmes migrantes ne doit pas être sous-estimée. Ces femmes jouent un rôle central dans la transmission de la culture à la nouvelle génération, et leur expérience de vie, souvent marquée par des trajectoires migratoires complexes, leur confère une expertise précieuse (Van Laaroussi et al., 2012). Elles sont souvent à la fois des actrices du changement au sein de leurs familles et des agentes de transformation sociale au sein de la société québécoise (Chicha, 2009).

L'histoire de l'immigration au Québec est ainsi marquée par des tensions et des contradictions. Le modèle interculturel adopté par le Québec, tout en cherchant à préserver l'identité francophone, doit aujourd'hui répondre aux défis de la diversité croissante et aux multiples enjeux économiques (hausse du coût de la vie, crise du logement, etc.). L'intégration des femmes immigrantes, en particulier, reste un enjeu majeur, qui exige des politiques publiques inclusives et adaptées aux réalités sociales et économiques de ces femmes (Boudarbat et Connolly, 2013).

¹ Ces freins structurels incluent notamment les listes d'attente prolongées sur la plateforme unique *Francisation Québec*, les délais administratifs dans le versement des allocations de soutien, ainsi que le manque crucial de services de garde d'enfants à proximité ou au sein même des centres de services scolaires. Ces obstacles logistiques pénalisent de manière disproportionnée les personnes en situation de vulnérabilité économique ou familiale (voir Protecteur du citoyen, 2024 ; Vatz Laaroussi, 2019).

À mon sens, la francisation, les programmes d'intégration et les soutiens spécifiques aux femmes doivent être réévalués pour garantir une participation pleine et équitable à la vie sociale, culturelle et économique du Québec. C'est à partir de cette conviction personnelle, nourrie par mes expériences de terrain et mon implication dans le milieu communautaire, que j'ai souhaité mener cette recherche. Mon objectif est ainsi, en partie, de mieux comprendre, du point de vue des femmes immigrantes elles-mêmes, les conditions, obstacles et ressources qui marquent leurs parcours d'Immigration.

1.2. Contexte québécois et altérité

Pour donner suite aux éléments de contexte mentionnés ci-dessus, un aspect de l'histoire coloniale des discours et des législations portés par l'État québécois s'avère particulièrement marquant. Afin de pallier l'angoisse de la disparition ou de l'assimilation par la majorité anglophone canadienne, la collectivité québécoise a historiquement valorisé une culture et une historicité partagées, consolidant ainsi son sentiment d'appartenance à un « nous » collectif. Cette identité commune s'est articulée autour d'un récit de peuplement et de colonisation qui, tout en revendiquant une légitimité et une autorité exclusives sur le territoire, tend à exclure les peuples autochtones ainsi que les personnes immigrantes (Pelletier, 2023). Ce phénomène s'appuie sur le concept de « communauté symbolique » développé par Cohen (1985), selon lequel les groupes sociaux s'auto-définissent à travers la construction d'une histoire partagée — entremêlant faits empiriques et dimensions imaginaires — qui se structure en opposition à une altérité externe (« l'Autre ») afin de maximiser la solidarité interne.

Si les tensions identitaires entre le « nous » et l'« Autre » sont souvent attribuées à des différences de valeurs et de croyances, ce sont en réalité les récits internes qui façonnent largement le sens symbolique de ces différences. En effet, la division binaire entre "nous" et "eux" s'imisce dans les débats contemporains entourant l'intégration des personnes immigrantes et les droits liés à la citoyenneté (Larochelle, 2020, p.31). De plus, les valeurs dites « spécifiques » au Québec, comme la laïcité, l'égalité des sexes et la promotion de la langue française, sont souvent utilisées pour construire une identité nationale en opposition à celle de personnes nouvellement arrivées. Cependant, il ne s'agit pas uniquement d'un rapport d'opposition simpliste, mais d'un cadre historique structurant au sein duquel les représentations de l'« Autre », héritées de l'époque coloniale, continuent d'influencer les politiques d'immigration et d'intégration. Entre 1850 et 1950, la consolidation de l'identité nationale québécoise, articulée à la démocratisation de l'instruction publique et à l'expansion coloniale, a produit une hiérarchisation raciale et culturelle (Larochelle, 2020). À travers l'institution scolaire, une autorité sur

d'autres cultures et une supériorité blanche ont été affirmées (Ibid.). Ce racisme systémique, exacerbé par une vision orientaliste propre au Québec, a produit un discours hégémonique où les populations autochtones et les personnes immigrantes du Sud Global étaient dépeints comme "sauvages" ou "non-civilisés" (Gusse, 2016). Soussi (2013) décrit le « fétichisme de l'étranger », où la personne perçue comme étrangère, identifiable par son corps, est contrainte de se conformer afin d'obtenir une légitimité sociale.

La construction de l'altérité répond ainsi à une logique de hiérarchisation du pouvoir, en assignant à l'« Autre » une place spécifique et en permettant au groupe d'appartenance de forger une vision cohésive du monde. Elle donne aux élites un moyen de régulation sociale, créant des références normatives qui favorisent la cohésion interne et limitent la contestation en attribuant à la personne immigrante un rôle de bouc émissaire.

1.3. Intégration

1.3.1 Intégration dans le contexte québécois

L'intégration ne se résume pas à un simple processus d'adaptation, mais englobe une expérience plus large, façonnée par les politiques d'immigration, les initiatives communautaires et les ressources disponibles (Labelle, Field, Icart, 2007). Le Québec présente aujourd'hui ses valeurs comme reposant sur cinq piliers : la francophonie, la démocratie, l'égalité homme-femme, les droits et responsabilités des citoyens, et la laïcité (MIFI, 2024).

En résumé, les politiques d'assimilation, puis d'intégration, sont en partie motivées par la crainte de la disparition d'une partie de la population majoritaire face à la montée en puissance d'autres groupes ethniques. Cette inquiétude a été nommée par Ghassan Hage (2023) comme une forme de « paranoïa blanche », dans laquelle le maintien de l'hégémonie blanche devient une obsession. Toutefois, ces politiques ne révèlent pas uniquement un rejet explicite de l'altérité, elles s'inscrivent également dans un contexte plus large de gestion des diversités et de préservation de l'identité nationale. L'assimilation, par exemple, peut être présentée comme une tentative d'intégrer les individus dans un cadre universel prétendument neutre, mais elle est souvent critiquée pour sa volonté d'imposer une norme culturelle dominante (Larochelle, 2018). Ces dynamiques interrogent les rapports de pouvoir qui traversent les politiques d'intégration. Elles révèlent comment certaines normes culturelles, présentées comme

universelles ou neutres, peuvent en réalité imposer une vision dominante de l'identité nationale, limitant ainsi les formes d'inclusion possibles.

Historiquement, l'assimilation a été une tentative d'homogénéisation culturelle, perçue comme un impérialisme culturel (Larochelle, 2018). Iris Marion Young (1990) décrit cette approche comme une suppression des différences afin d'unir les individus dans une même catégorie. Au Québec et au Canada, les politiques d'intégration ont souvent masqué une idéologie d'assimilation, visant à conformer les immigrants aux normes dominantes de la société d'accueil (Noirel, 1992). Hage écrit que, lorsque les gouvernements ont remarqué que l'assimilation ne fonctionnait pas et nécessitait un travail sur la seconde génération, le terme « *assimilation* » a été remplacé par « *intégration* » (2003). Il s'agit d'une stratégie afin que les personnes blanches ne craignent pas l'augmentation du nombre de personnes non-blanches, alors que l'assimilation prend plus de temps qu'ils avaient imaginé (Hage, 2003).

Une part des débats sur les accommodements raisonnables et les politiques de laïcité illustre ou est liée à cette logique assimilationniste. Ces débats sont souvent marqués, comme mentionné plus haut, par des préoccupations identitaires et nationales où les personnes immigrantes sont perçues comme une menace pour les « valeurs québécoises », telles que la laïcité, l'égalité des sexes et la langue française (Bilge, 2010). Ces préoccupations peuvent sembler contradictoires. En effet, on constate une préférence pour les symboles judéo-chrétiens au Québec, comme l'interdiction du port du voile dans certains espaces publics ou la présence de crucifix sur les murs de certaines assemblées. Malgré cela, des inégalités persistent. Par exemple, en 2022, l'écart de salaire entre les hommes et les femmes était de 17 %, le nombre de victimes de violences conjugales était de 27 082 et la population immigrante capable de soutenir une conversation au Québec est passée de 38,4 % en 1951 à 80,5 % en 2021 (Statistique Québec).

Ainsi, l'intégration est définie par le gouvernement du Québec comme « un processus d'adaptation à long terme, multidimensionnel et distinct de l'assimilation » (MCCI, 1990a, p.16). « Ce processus, dans lequel la maîtrise de la langue d'accueil joue un rôle essentiel, n'est achevé que lorsque l'immigrant ou ses descendants participent pleinement à l'ensemble de la vie collective de la société d'accueil et ont développé un sentiment d'appartenance à son égard » (Ibid. p.16). Dans un document complémentaire, elle est comparée au développement de l'enfant, en affirmant le « parallèle entre cette réalité et le processus de socialisation et d'interrelation avec le milieu que doit vivre l'enfant avant qu'on puisse le

considérer comme adulte » (MCCI, 1990b, p.3). L'intégration telle que définie par le gouvernement reste ainsi imprécise, et porte des caractères normatifs et paternalistes (Labelle, 2007).

1.3.2 L'intégration en pratique : un terrain complexe et des dynamiques paradoxales

L'application des valeurs prônées par le Québec révèle de nombreuses contradictions. À titre d'exemple, pensons aux lois de laïcité portant préjudice principalement aux femmes musulmanes; à l'existence de la violence genrée ; ou encore à l'inégalité dans l'exigence de maîtrise du français, qui pénalise particulièrement les nouveaux et nouvelles arrivant.e.s ne bénéficiant pas de la reconnaissance de leurs diplômes. Pour aborder la problématique complexe de l'immigration au Québec, il me paraît essentiel, dans le cadre de ce mémoire, de me concentrer sur l'expérience d'intégration des personnes immigrantes.

Déjà, le portrait statistique de l'immigration est jugé incomplet par plusieurs. Les données statistiques québécoises sur l'immigration ne tiennent pas compte des immigrants temporaires (MIFI, 2019), qui étaient au nombre de 470 976 en 2019, dont 200 522 détenteurs d'un simple permis de travail (Statistique Canada, 2022). Or, malgré un permis temporaire, ces personnes vivent une expérience d'immigration, laquelle doit être prise en compte. Leur précarité les pousse souvent à renoncer à leurs droits, par crainte de perdre leur statut, et les expose à de nombreuses formes d'abus, qualifiées, selon le diagnostic récent du représentant de l'ONU, Tomoya Obokata, de « formes contemporaines d'esclavage ». Plusieurs mécanismes d'exclusion peuvent influencer l'expérience d'intégration des personnes nouvellement arrivées dans la société d'accueil. Le racisme systémique laisse place à des préjugés et à des écarts de traitement, perpétrés par des individus de la société d'accueil. Ces derniers peuvent donner lieu à de la discrimination, qui se traduit par un traitement différentiel d'une ou plusieurs personnes en raison de caractéristiques personnelles, comme la race², la couleur de peau, l'origine ethnique ou nationale, ou l'orientation sexuelle (Montgomery et Bourassa-Dansereau, 2017). Au Québec, 51% des personnes noires et 47% des personnes d'origine arabe disent avoir été victimes de racisme, selon un sondage d'Ipsos Reid (Labelle, 2007).

² Il importe de préciser que l'usage du concept de « race » dans ce travail s'inscrit exclusivement dans une perspective constructiviste. Sur le plan biologique, l'inexistence des races humaines fait consensus. Toutefois, sur le plan sociologique, la « race » demeure un concept opératoire essentiel pour analyser comment les institutions — notamment l'État-nation à travers ses critères de sélection et de francisation — ont historiquement hiérarchisé les populations et structuré des dynamiques d'exclusion ou d'assimilation (voir Longpré, 2025 ; Mooten, 2021).

L'intégration sociale passe aussi par l'intégration professionnelle, qui joue un rôle déterminant dans le sentiment d'utilité, d'autonomie et d'appartenance à la société. Pourtant, les personnes immigrantes rencontrent de nombreux obstacles sur le marché du travail québécois. En 2020, le salaire moyen hebdomadaire des personnes immigrantes (983,31 \$) était inférieur de 2,8 % à celui de la population générale (10 011,29 \$). La surqualification professionnelle touchait 42,6 % des personnes immigrantes, contre 24,9 % dans l'ensemble de la population. Cette surqualification touchait particulièrement les personnes ayant obtenu leur dernier diplôme en Amérique latine, en Afrique ou en Asie (plus de 60%). (MIFI,2020). Selon Girard et al. (2018), le niveau de scolarité et l'expérience de travail prémigratoire des personnes immigrantes ont peu d'effet sur leurs parcours professionnels au Québec. D'autres études soulignent des barrières institutionnelles persistantes, comme la non-reconnaissance des diplômes, l'accès restreint aux emplois régis par des ordres professionnels (Zietsma,2010), ou encore des pratiques discriminatoires dans les critères de sélection (Lacroix, 2013). Les femmes immigrantes sont particulièrement désavantagées: elles sont moins employées, touchent les revenus les plus bas et subissent une déqualification plus élevée que les autres groupes, notamment si elles appartiennent à une minorité visible ou viennent d'Amérique latine, d'Afrique ou d'Asie (Chicha, 2009).

1.4. Ressources existantes

L'intégration des personnes immigrantes au Québec est soutenue par une variété de ressources conçues pour faciliter leur adaptation et leur insertion sur le marché du travail. Depuis 1991, le Québec a la responsabilité exclusive de sélectionner ses immigrants économiques (Bachelier, 2020). Par conséquent, il doit subvenir à leurs besoins essentiels et faciliter leur intégration sur le marché du travail. Bien que le Québec ait mis en place des mesures pour remplir ses obligations, les organisations communautaires s'efforcent de pallier le retrait de l'État en fournissant des ressources supplémentaires.

Le programme de Francisation, lancé en 2023 par le gouvernement du Québec, est le programme d'études le plus célèbre de la province. Il vise à rendre l'apprentissage de la langue française obligatoire afin de favoriser l'intégration. L'indemnisation offerte par le gouvernement pour les programmes à temps complet favorise une participation accrue. Cependant, ces derniers temps, les classes de francisation sont surchargées et les délais d'accès dépassent souvent six mois d'attente, malgré la promesse gouvernementale de limiter l'attente à 50 jours (Le Devoir, 2025 ; TVA nouvelle, 2025). Le programme vise également à familiariser les nouveaux arrivants avec la « culture » québécoise et les attentes du marché du travail. En 2020, le gouvernement a soutenu la mise en place dans les organismes

communautaires d'un programme d'accompagnement et de soutien à l'intégration (PASI), qui offre un soutien individuel, l'accès à une formation sur la culture et le monde de l'emploi -*Objectif Intégration*- ainsi qu'un service de soutien à la participation sociale. Toutefois, Bachelier (2020, p.15) souligne que ces dispositifs, bien qu'utiles, demeurent insuffisamment adaptés aux besoins spécifiques des personnes immigrantes. Étant des programmes uniformisés, ils offrent des informations générales sur les démarches à suivre, mais peinent à prendre en compte la diversité des trajectoires, des expériences et des situations particulières.

En ce qui a trait à la reconnaissance des acquis et des compétences (RAC), il s'agit d'un service offert par les centres de services scolaires, la commission scolaire de sa région ou les ordres professionnels du Québec qui donnent les conditions de reconnaissance des études et des diplômes préalables. Cette rencontre débouche relativement souvent sur la nécessité de reprendre une partie ou l'intégralité de ses études pour obtenir un diplôme équivalent, notamment dans le cas de professions exigeant l'appartenance à un ordre professionnel.

De nombreux organismes communautaires offrent également, sous différentes formes, un soutien à l'intégration dans la société d'accueil. Seuls quelques-uns sont cités ci-dessous à titre d'exemple. La table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI), qui opère sur le plan provincial au Québec pour rassembler les organismes et développer une action communautaire, offre, entre autres, un bottin de toutes les ressources existantes, spécialisées dans des domaines plus ou moins spécifiques. Le Centre d'Appui aux Communautés immigrantes (CACI) ainsi que le Centre d'Accueil et de Référence sociale et économique pour Immigrants (CARI), sont des organismes à but non lucratif multidisciplinaires situés dans les quartiers de Montréal de Cartierville et de Saint-Laurent qui offrent une aide générale sur les multiples aspects de l'intégration au Québec. Leurs services comprennent l'aide à la recherche d'un emploi ou d'un logement. Singa Québec se spécialise dans l'accompagnement socioculturel des personnes nouvellement immigrées, en leur proposant notamment un service de jumelage avec une personne qui vit au Québec depuis plus longtemps. Pause Famille offre une assistance adaptée aux familles récemment immigrées dont les enfants sont en bas âge. Le PRAIDA offre des ressources et un accompagnement spécifiques aux demandeuses d'asile. Le Centre des travailleuses et travailleurs immigrantes offre des renseignements sur les droits des travailleuses et des travailleurs, notamment dans les situations d'abus.

Ces ressources citées ont une importance relative dans le parcours d'intégration de personnes immigrantes. Elles adoptent une perspective commune selon laquelle l'organisme est l'aidant et la personne immigrante l'aidée. Quelques formations offertes par des centres communautaires font exception, dont le programme Femmes-relais, qui fera l'objet de ce mémoire, et ce, spécifiquement parce qu'on y forme les personnes immigrantes à devenir, à leur tour, aidantes (similaire aux formations de formateurs dans d'autres milieux communautaires et en éducation populaire). Aujourd'hui, deux centres offrent des formations femmes-relais à Montréal, les Femmes-relais Saint-Michel, et le CRIC. L'Institut de Recherche sur l'Immigration et les Pratiques Interculturelles Inclusives (IRIPII) a créé une trousse d'outils pour la conception d'un projet tel que celui-ci (IRIPII, 2022). Ce programme offert par le CRIC de Femmes-relais est ainsi unique dans certains de ses aspects, notamment parce qu'il leur confère la spécificité de la fonction d'agentes de liaison, tout en leur offrant un titre reconnu par le Québec et un stage pratique dans le milieu.

1.5. La problématique de ma recherche dans ce contexte

1.5.1 Construction de la recherche

Cette problématique, construite en entonnoir — du plus général au plus spécifique —, reflète l'évolution de mon processus de recherche. Comme je l'ai mentionné plus tôt, en tant qu'immigrante française, originaire d'un pays où le racisme et les inégalités sont très présents, j'ai été amenée à me questionner sur le sens des frontières. Je me suis aussi demandé pourquoi on empêche quelqu'un qui a été déplacé de vivre dans un environnement sécuritaire, alors que cette situation est due aux actions des colons. Je suis moi-même une personne blanche appartenant au peuple colonialiste. Ce mémoire s'inscrit ainsi comme un point de questionnement personnel sur la peur de l'étranger, la peur de l'autre, le désir de contrôle et les mécanismes de domination à l'œuvre dans les sociétés colonisatrices.

Comme je viens d'un milieu familial multiculturel, j'ai toujours été sensible à la richesse des identités biculturelles ou multiculturelles, et à la manière dont les liens avec la culture d'origine se transmettent — ou s'effacent — selon les contextes familiaux, sociaux et politiques. Cette recherche est donc aussi traversée par mon propre rapport à l'altérité, et par une volonté de mieux comprendre les tensions entre accueil, appartenance et pouvoir.

Lors de mes études en psychologie, puis en communication interculturelle, j'ai suivi de nombreux cours portant sur le féminisme noir, le féminisme et l'islam, les migrations et les relations interethniques. Mon

intérêt était de mieux comprendre ces dynamiques complexes qui traversent les parcours de vie en incluant les rapports sociaux de genre dans un regard intersectionnel. Mes premiers intérêts de recherche ont porté sur l'islamophobie et sur la place de la femme dans les discours publics et médiatiques. J'ai été particulièrement touché par la découverte de la privation de voix et d'expertise des femmes sur leurs propres corps, alors que, souvent, un homme « expert » pouvait les juger inaptes à dire ce qui est souhaitable pour elles.

Lorsque j'ai commencé à réfléchir à mon mémoire, je savais que je voulais travailler sur l'immigration, mais je voulais aussi que ce travail ait une résonance concrète. J'ai donc pris l'initiative de contacter plusieurs organismes, à Montréal et près du chemin Roxham, qui œuvrent avec et pour les personnes immigrantes, afin de développer un projet avec eux. Les réponses ont été mitigées. Certains organismes disposaient déjà de leurs propres chercheur.euse.s ou de partenaires académiques, et exprimaient une forme de méfiance vis-à-vis des projets extérieurs, craignant l'instrumentalisation de leurs données ou un manque de retour concret pour les communautés impliquées. D'autres, plus précaires, n'avaient tout simplement pas les ressources pour accueillir une chercheuse supplémentaire dans leur quotidien déjà chargé. C'est finalement Singa Québec qui m'a répondu favorablement. L'organisme met en lien de nouveaux arrivants et des locaux à travers des activités d'échange culturel et de jumelage. C'est là que j'ai rencontré Lobna, une femme originaire de Syrie, responsable des activités de jumelage. Son énergie et son engagement étaient remarquables. Très vite, elle est devenue une amie précieuse. J'ai passé six mois à Singa, en observation participante. J'accompagnais Lobna et Reem dans les écoles de francisation pour présenter les activités de l'organisme. J'ai aussi participé à l'organisation de la Journée mondiale des réfugiés, qui s'est tenue dans les locaux de l'Atelier de Chronotopies Urbaines (ACU) — laboratoire où travaille ma directrice de mémoire. Singa m'a ensuite proposé un poste de chargée de projet, pour développer de nouvelles activités. Mais je ne trouvais pas de sujet de mémoire qui fasse véritablement sens dans ce contexte et le fait d'être salariée brouillait ma posture de chercheuse. J'ai donc décidé de me retirer de ce rôle. C'est en discutant avec Lobna qu'est née une nouvelle idée. Elle m'a confié que son rêve serait d'avoir les connaissances pour aiguiller les personnes immigrantes dès leur arrivée au Québec vers les ressources précises à mobiliser selon leur situation. Cette réflexion m'a conduite à découvrir le CRIC, un organisme qui coordonne notamment les projets Hommes et Femmes-relais. Ces programmes forment des personnes immigrantes aux spécificités du système québécois (immigration, santé, éducation, etc.), et les diplômement afin qu'elles puissent agir comme agent.e.s de liaison auprès de nouveaux et nouvelles arrivant.e.s.

J'ai été immédiatement séduite par ce projet, notamment en assistant à une cérémonie de remise des diplômes. Les discours des nouvelles diplômées m'ont profondément touchée. Lors de mes échanges avec la direction et les membres du CRIC, j'ai senti une réelle ouverture à la recherche et une envie de collaboration. C'est ainsi que j'ai commencé à m'impliquer dans le projet Femmes-relais — le projet Hommes-relais étant, à ce moment-là, déjà engagé dans une autre démarche documentaire. J'ai donc entamé un travail d'observation participante dès les premières étapes du processus de formation, y compris le recrutement des femmes. Les détails de la démarche développée avec le CRIC seront relatés plus en détail dans la partie méthodologie, au chapitre trois.

1.5.2 Question de recherche et intuition provisoire

Il ne s'agit pas ici de produire une évaluation du programme du CRIC, plus spécifiquement de la formation Femmes-relais, ni de mesurer l'acquisition de compétences au sens strict, mais bien d'observer ce que ce dispositif génère, déclenche ou fait résonner dans les parcours singuliers des participantes.

Dans cette recherche, je m'intéresse plus particulièrement à la manière dont la formation agit comme un lieu d'activation de savoirs expérientiels ancrés dans les trajectoires migratoires. Je cherche à comprendre comment ces savoirs — souvent invisibilisés dans les discours institutionnels ou politiques sur l'immigration — résonnent, sont reconnus, partagés et réappropriés, notamment dans un contexte de transmission entre femmes. Je me suis penchée sur les expériences de formation des femmes, afin d'accueillir la complexité des parcours et de faire émerger des liens parfois inattendus entre expérience personnelle, parcours migratoire, et positionnement dans la société d'accueil.

À ce stade, l'intuition qui guide mon travail peut être formulée ainsi :

La participation au projet Femmes-relais constitue un espace de réappropriation de soi et de revalorisation des savoirs expérientiels pour les femmes participantes. Par l'expression de leur récit, la résonance avec leur trajectoire migratoire, et la dynamique de transmission entre pairs, cette expérience contribue à renforcer leur pouvoir d'agir, à la fois individuel et collectif.

Cette intuition s'inscrit dans un cadre conceptuel qui articule les notions de pouvoir d'agir, d'agentivité, de savoirs situés, de récits de vie, de transmission entre femmes et de résonance biographique (Rosa

2016). Elle s'ancre également dans un contexte québécois marqué par des tensions entre intégration, assimilation, altérité et reconnaissance, et cherche à montrer comment des formes d'engagement ancrées dans l'expérience vécue peuvent redéfinir les frontières symboliques de la participation sociale.

À travers l'analyse des récits de résonances biographiques et de leurs expressions créatives proposées par les participantes (via le collage), il s'agira de mettre en lumière des formes de prises de parole et de positionnement identitaire souvent invisibilisées, mais significatives. Ces expressions permettent aux participantes de se raconter autrement, et de se reconnaître comme détentrices d'un savoir collectif, ancré dans leur expérience, et porteur de transformations sociales à l'échelle locale.

CHAPITRE 2 APPROCHES THÉORIQUES ET CONCEPTS ÉVOQUÉS

Dans cette recherche, je vise à comprendre les expériences des femmes immigrantes ayant participé à la formation Femmes-relais, avec un intérêt particulier pour leurs résonances biographiques, tout en tenant compte des concepts de race, de classe, de genre et de sexualité, et en intégrant les complexités de leur intersectionnalité. L'approche mobilisée repose sur plusieurs cadres conceptuels interreliés. Dans un premier temps, je m'appuierai sur les apports des perspectives décoloniales et postcoloniales pour interroger les dynamiques de pouvoir et les héritages historiques qui influencent l'intégration des femmes immigrantes. Ensuite, je mobiliserai l'approche interculturelle en communication pour approfondir les enjeux de la rencontre et de la médiation culturelle au sein de l'intervention. Une troisième section sera consacrée aux apports féministes et intersectionnels, afin de mettre en lumière les discriminations croisées qui affectent les trajectoires des participantes. Enfin, j'aborderai les concepts d'empowerment et d'agentivité, pour saisir comment les femmes construisent activement leur pouvoir d'agir et développent des ressources face aux défis rencontrés.

2.1 Perspective épistémologique croisée

2.1.1 Apports décoloniaux et postcoloniaux

Les perspectives décoloniales et postcoloniales offrent un cadre essentiel pour explorer les héritages historiques et les systèmes de pouvoir qui influencent encore aujourd'hui les politiques migratoires et les expériences d'intégration des personnes immigrantes. Historiquement, ces approches relèvent de la lignée des études culturelles (*Cultural Studies*, CS). Les Cultural Studies ont émergé comme une réponse critique aux approches traditionnelles des sciences humaines, en remettant en question le statu quo intellectuel ou sociopolitique qui peine à rendre compte des réalités et des nuances des expériences culturelles populaires ou minorisées (Hall, 2013; Péquignot, 2009) et en insistant sur la polysémie du concept de culture. Grossberg (2003) explique que cette polysémie inclut la culture comme ensemble d'activités privilégiées, comme expression de nos vies symboliques et comme mode de vie intégral. En mettant l'accent sur les cultures populaires contemporaines, les CS examinent les liens entre culture, pouvoir et inégalités sociales (Hall, 2013; Péquignot, 2009). Grossberg (2003) souligne, à ce titre, « l'engagement des Cultural Studies à comprendre la culture au niveau de la vie quotidienne ». Elles visent à déconstruire les formes de domination culturelle afin d'offrir des alternatives au lien complexe entre le pouvoir et la culture (Hall, 2013).

Les travaux de figures clés comme Stuart Hall (2013) et Paul Gilroy (2004) ont permis de tisser des liens entre les *Cultural Studies* et les théories postcoloniales et décoloniales. Ces dernières élargissent le regard critique porté sur les inégalités en explorant les systèmes de pouvoir hérités de la colonisation. Par exemple, l'approche décoloniale, élaborée il y a une cinquantaine d'années par des intellectuels d'Amérique du Sud, comme Aníbal Quijano (2005), propose une remise en question fondamentale des hiérarchies créées par la colonisation. Ces hiérarchies affectent non seulement les relations raciales, mais aussi les sphères de la connaissance, de la spiritualité et de la langue (Grosfoguel, 2006). La colonialité du pouvoir, concept central de cette approche, met en lumière la manière dont ces hiérarchies influencent encore les contextes actuels, y compris les politiques d'immigration et d'intégration. Selon Quijano (2005), les systèmes occidentaux ont historiquement associé les peuples non européens à la production de folklore, de mythes et de pratiques spirituelles, tandis qu'ils monopolisaient la création de théories et de connaissances universelles. Cette hiérarchie des savoirs est renforcée par des mécanismes systémiques qui minorisent, effacent ou marginalisent les connaissances non occidentales (Sanna & Varikas, 2011).

Ce phénomène renvoie à la notion d'orientalisme, telle que développée par Edward Said en 1978. Said met en évidence la manière dont l'Occident a façonné une image stéréotypée de l'Orient comme un « Autre » figé et inférieur, servant à justifier la colonisation et les relations de domination. Cette dynamique, qui place l'Occident comme sujet actif et l'Orient comme objet passif, a entraîné des représentations partielles des peuples colonisés et leur exclusion des centres de décision et de production de connaissances. Said a mis en évidence que ces stéréotypes subsistent dans les représentations modernes de l'immigration. En effet, les personnes immigrantes sont souvent perçues comme des étrangers par rapport à une identité occidentale supposée homogène et dominante.

Dans ce contexte, l'approche décoloniale ne se limite pas à la critique. Elle propose de reconfigurer les catégories d'analyse et de valoriser les savoirs issus de contextes non occidentaux. Cela inclut une remise en question des fondements épistémologiques des sciences sociales et humaines, longtemps dominées par des perspectives eurocentriques (Quijano, 2005). En milieu universitaire, cette perspective a favorisé l'émergence de méthodes de recherche et d'analyse participatives mettant l'accent sur la coconstruction des savoirs avec les communautés concernées (Hernandez, 2022).

En menant mes recherches, j'ai adopté une perspective décoloniale, ce qui m'a poussée à analyser les systèmes hiérarchiques dans lesquels je suis impliquée, tout en remettant en question les théories et les méthodes d'apprentissage qui m'ont été enseignées. Pour ce faire, j'ai choisi de me placer dans une posture de participation-observation et de mettre en place des ateliers avec les participantes, fondés sur une démarche critique. Je mettrai également en œuvre une réduction phénoménologique, telle que décrite dans la section méthodologique, afin de suspendre mes préjugés et de donner de l'importance aux connaissances expérientielles des participantes. Ces savoirs, trop souvent ignorés ou relégués au second plan, constituent une mine d'informations précieuses pour ma recherche. En privilégiant ces récits et expériences, ce mémoire vise à briser la hiérarchisation des savoirs et à promouvoir une vision plus inclusive et égalitaire de la production de connaissances. Ainsi, il s'inscrit dans une démarche reconnaissant les contributions des femmes immigrantes. Elles constituent non seulement un vécu à documenter, mais aussi une forme de savoir légitime et nécessaire pour revoir les cadres traditionnels de l'intégration et de l'intervention interculturelle.

2.2 Approche interculturelle

Cette perspective analytique prend tout son sens dans un contexte québécois contemporain marqué par l'augmentation significative de l'immigration en provenance du Sud global depuis les années 1980. C'est à cette époque que les enjeux interculturels ont commencé à s'inscrire de manière plus marquée dans les politiques publiques, les discours sociaux et les pratiques institutionnelles d'accueil et d'intégration. Cette évolution historique a contribué à l'émergence de nouvelles formes d'intervention sociale, dans lesquelles l'interculturel est à la fois une méthode, une visée et un enjeu politique (Montgomery et Agbobli, 2017).

Le terme « interculturel », généralement compris comme une interaction entre des individus issus de milieux culturels variés, s'est rapidement infiltré dans les structures réglementaires québécoises en matière de gouvernance de la diversité. Il s'est imposé comme une voie de compromis entre le multiculturalisme canadien et l'assimilation républicaine française. Cependant, l'apparente neutralité de ce concept mérite d'être nuancée. Comme le souligne Gratton (2014), derrière l'objectif affiché d'« intégrer » les nouveaux arrivants dans la société québécoise se dissimule parfois une logique de tolérance conditionnelle. Cette logique valorise l'ouverture à la diversité, mais seulement dans la mesure où elle n'entre pas en conflit avec ce qui est perçu comme l'identité québécoise majoritaire. Ce rapport

asymétrique aux cultures minoritaires tend à perpétuer des rapports de pouvoir implicites, où l'«Autre» demeure souvent assigné à sa différence.

Ce clivage identitaire se traduit par la persistance d'un lexique institutionnel et populaire qui oppose les « Québécois.e.s de souche » aux personnes immigrantes, contribuant ainsi à stéréotyper les identités culturelles. Ces représentations véhiculent l'idée que les espaces interculturels seraient neutres dans les échanges, alors qu'ils sont en réalité traversés par des dynamiques de pouvoir inégales. Comme l'ont noté le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration (1981) ainsi que Ederer et Foray (2021), les politiques interculturelles québécoises ont souvent été élaborées selon une logique de gestion. L'objectif n'était ainsi pas tant de créer une plateforme d'échanges mutuels et égalitaires que de favoriser une certaine forme d'adaptation des personnes immigrantes aux normes et valeurs dominantes, qui ne seraient pas partagées par les immigrants.

Dans ce contexte, il est important de revisiter les différentes approches théoriques qui sous-tendent les pratiques interculturelles. Montgomery et Agbobli (2017) distinguent trois grandes orientations : l'approche culturaliste, l'approche subjectiviste et l'approche critique. Chacune propose une approche spécifique de l'intervention dans un contexte culturellement diversifié, qui présente à la fois des avantages et des inconvénients.

L'approche culturaliste, qui s'est développée dans les années 1970, repose sur la reconnaissance et l'apprentissage des différences culturelles. Elle a contribué à mettre en lumière l'importance de comprendre les normes, les valeurs et les comportements propres à chaque culture. Cette méthode a suscité de vives controverses, car elle est accusée d'attribuer des caractéristiques stéréotypées aux personnes en se concentrant exclusivement sur leur origine ethnique, les essentialisant à cette seule caractéristique. Elle ne permet pas de penser la complexité des identités ni les multiples dimensions — sociales, économiques, politiques — qui traversent les parcours des personnes issues de l'immigration. En plaçant la culture comme explication première des comportements, elle risque de masquer les rapports de pouvoir et les inégalités structurelles qui façonnent les interactions interculturelles.

Face à ces critiques, l'approche subjectiviste a gagné en popularité. Cette dernière valorise les référents personnels et les trajectoires individuelles des acteurs en interaction. Elle permet de dépasser les généralisations culturelles en mettant l'accent sur les expériences singulières. Cependant, malgré son ouverture à la pluralité des vécus, cette approche tend, elle aussi, à faire abstraction des conditions

sociales dans lesquelles les individus évoluent. En se concentrant sur les subjectivités, elle peut minimiser l'impact des structures d'oppression et, malgré elle, reproduire une forme d'apolitisme dans les pratiques d'intervention.

C'est ici que les approches critiques proposées par Montgomery et Agbobli (2017) prennent toute leur pertinence. Ces approches interrogent les fondements mêmes de l'intervention interculturelle en mobilisant des perspectives sociologiques, intersectionnelles, postcoloniales et de justice sociale. Elles permettent d'analyser les inégalités de statut et de pouvoir à l'œuvre dans les relations entre les intervenants et les personnes accompagnées, en tenant compte des contextes historiques, institutionnels et sociaux. Elles ne se contentent pas de reconnaître la diversité, mais s'emploient à transformer les pratiques et les structures pour qu'elles soient réellement inclusives et équitables. Ces approches nous rappellent que l'interculturel n'est pas un simple espace d'échange, mais un champ traversé par des tensions, des contradictions et des enjeux politiques.

Dans le cadre de la formation Relais Femmes, ces enjeux sont particulièrement présents. La formation vise à offrir aux participantes des outils pour soutenir d'autres femmes issues de l'immigration dans leur parcours d'intégration. Toutefois, cette visée repose implicitement sur une conception particulière de ce qu'est une intégration réussie. Cette notion, souvent mobilisée dans les discours institutionnels, est rarement définie avec précision. Li (2003) propose une approche « objective » de l'intégration, qui consiste à définir des critères quantifiables, tels que l'insertion professionnelle, l'apprentissage de la langue ou la participation à la vie civique. Mais cette objectivation pose problème du point de vue de l'approche critique des pratiques interculturelles, puisque, d'une part, elle impose des normes d'intégration préétablies qui ne tiennent pas compte de la diversité des parcours et des obstacles systémiques, et, d'autre part, elle tend à réduire l'intégration à une performance individuelle, en omettant les responsabilités collectives et institutionnelles dans le processus d'inclusion.

Ces limites rendent nécessaire un déplacement du regard. Plutôt que de chercher à évaluer l'intégration à partir de standards externes, ce mémoire propose de l'appréhender à partir du vécu des femmes elles-mêmes. Cette posture implique la reconnaissance de leurs savoirs expérientiels comme sources légitimes de connaissance. En écoutant les récits, les perceptions et les interprétations qu'elles proposent de leur propre trajectoire, il devient possible de faire émerger une compréhension plus fine, plus nuancée et plus incarnée des processus d'intégration. Cette posture permet également de rendre visible ce que les

approches traditionnelles de l'intégration tendent à invisibiliser : les violences symboliques, les efforts d'adaptation, les résistances, les solidarités informelles, mais aussi les aspirations, les désirs et les stratégies d'autonomisation.

En somme, l'approche interculturelle contribue également à une posture visant à replacer les femmes participantes au centre du processus d'analyse, en tant que sujets et non-objets de recherche. Leur parole devient un outil de transformation des cadres normatifs de l'intégration, mais aussi des pratiques professionnelles en intervention interculturelle. À travers ce recentrage sur le vécu, ce mémoire s'inscrit dans une volonté critique de repenser les notions d'intégration, de diversité et de participation à partir des expériences incarnées, en mettant en lumière les dynamiques de pouvoir et les possibilités d'émancipation qui traversent les parcours des Femmes-relais.

2.2.1 Approches qui favorisent le dialogue interculturel : les trajectoires migratoires

Les trajectoires migratoires ne peuvent être réduites à de simples déplacements géographiques ou à des transitions administratives. Elles constituent des processus complexes, non linéaires et continuellement façonnés par des expériences personnelles, sociales et structurelles (Sayad, 1999). Abdelmalek Sayad met l'accent sur l'importance de considérer la migration sous deux aspects : comme un « départ » et un « retour différé ». Les expériences vécues dans le pays d'origine, au moment du départ, pendant la transition et après l'installation se combinent, interagissent et parfois entrent en conflit.

D'un point de vue phénoménologique, la migration transforme profondément le rapport au monde vécu, au corps, à la langue, aux relations, aux repères culturels et à soi-même (Merleau-Ponty, 1945 ; Ahmed, 2006). Elle engage une redéfinition de l'identité et de la place sociale, souvent marquée par une mise à l'épreuve des appartenances et des compétences.

Les trajectoires migratoires s'inscrivent également dans une temporalité spécifique, marquée par des ruptures, des attentes et des recompositions. Elles ne sont ni linéaires ni unifiées : elles peuvent comporter des bifurcations, des retours en arrière, des phases d'invisibilisation ou de visibilité, d'exclusion ou de reconnaissance. La migration devient ainsi un processus de devenir, instable et constamment renégocié (Schmoll, 2020).

Les trajectoires migratoires ne se construisent pas dans le vide : elles sont fortement conditionnées par les rapports de pouvoir, les politiques migratoires, les statuts juridiques et les discriminations systémiques. Les femmes immigrantes, en particulier, vivent une intersection de rapports d'oppression, où s'articulent le racisme, le sexisme, la xénophobie et le classisme (Crenshaw, 1989 ; Collins, 2020)

Au Québec, des études ont démontré que les femmes immigrantes sont proportionnellement plus nombreuses à occuper des emplois précarisés, mal rémunérés et peu valorisés, malgré un niveau d'éducation souvent élevé (Girard et coll., 2008). Leur parcours est souvent marqué par la déqualification professionnelle, la non-reconnaissance des acquis et des expériences de racisme systémique dans l'accès à l'emploi, au logement ou aux services.

Dans ce contexte, le projet migratoire initial – souvent porteur d'espoir d'amélioration – peut entrer en tension avec les réalités vécues. Cela peut parfois engendrer un sentiment de rupture identitaire, de perte de sens ou d'auto-efficacité. Le rôle des femmes dans la sphère familiale peut aussi être reconfiguré, notamment lorsqu'elles deviennent le soutien principal du ménage ou qu'elles doivent concilier la charge familiale et la réinsertion professionnelle dans un contexte de fragilisation.

La migration est aussi une expérience corporelle et émotionnelle. Les corps migrent, se fatiguent, résistent, s'adaptent. Comme le souligne Sara Ahmed (2006), le corps migrant est toujours un corps situé, affecté par l'environnement, traversé par des normes et des affects, en constante négociation avec les codes du pays d'accueil. L'expérience migratoire peut générer du stress, de la fatigue chronique, mais aussi de la résilience et de la créativité.

Certaines auteures féministes, comme Audre Lorde (1984) ou Camille Froidevaux-Metterie (2015), insistent sur le rapport incarné à la violence, à la honte, à l'exclusion, mais aussi à la dignité, à la puissance et à la transformation. Il est donc essentiel de ne pas réduire les trajectoires migratoires à des récits administratifs ou professionnels, mais de les penser comme des histoires de vie, traversées par des émotions, des luttes, des résistances, et parfois des stratégies de réparation. C'est dans cette perspective que s'inscrit cette recherche : en explorant les trajectoires migratoires du point de vue des femmes elles-mêmes, dans leur pluralité et leur agentivité. La reconnaissance de leurs savoirs expérientiels devient un levier politique et épistémologique essentiel.

Les trajectoires migratoires ne sont pas uniquement des lieux de rupture ; elles peuvent aussi être des espaces de recomposition, d'*empowerment* et de réinvention de soi. Le cadre communautaire, tel que celui du CRIC et du projet Femmes-relais, peut offrir un espace de transition réflexive, permettant de tisser des liens, de reformuler son parcours et d'entrer dans un processus de (re) valorisation de soi. Comme le montre la littérature sur les approches interculturelles participatives, les espaces collectifs favorisent le partage d'expériences, la réappropriation de la parole, et la production de sens commun autour des vécus migratoires (Rachédi et al. 2008). Ces espaces peuvent devenir des lieux de guérison symbolique, où les récits individuels prennent forme dans un cadre collectif bienveillant.

Ainsi, cette recherche vise à mieux comprendre comment les femmes, elles-mêmes, vivent, représentent et transforment leurs trajectoires migratoires, à travers leur engagement dans le programme Femmes-relais. Elle accorde une attention particulière à la manière dont le vécu de la migration devient source de savoir, de reconnaissance, voire de pouvoir d'agir, dans un contexte de relégation et de déséquilibre des rapports sociaux.

La prise en compte des trajectoires migratoires des Femmes-relais est essentielle pour comprendre leur expérience de la formation au CRIC. En effet, leur parcours migratoire constitue non seulement un cadre d'analyse, mais aussi une ressource épistémique et pédagogique. Autrement dit, leur expérience vécue de la migration influence profondément leur façon d'apprendre, de comprendre les enjeux de l'immigration, et d'accompagner d'autres personnes immigrantes.

Les trajectoires migratoires sont ici envisagées comme des matrices de savoirs situés, au sens de Donna Haraway (1988), c'est-à-dire des savoirs construits à partir de leur vécu incarné, de leur position dans les rapports sociaux, et de leurs rencontres avec les systèmes institutionnels québécois (santé, logement, immigration, emploi, etc.). En ce sens, la formation ne se limite pas à un simple apport de contenu, mais devient un espace de reconnaissance, de mise en récit et de circulation des savoirs expérientiels.

Nombreuses sont les femmes participantes à avoir souligné, au cours de la formation, à quel point les ateliers faisaient écho à leurs propres expériences passées d'arrivée, d'isolement, de précarité ou de méconnaissance du système. Ce phénomène de résonance peut être compris comme un mécanisme d'*empowerment*, par lequel des expériences jusque-là douloureuses ou fragmentées trouvent un sens, une utilité sociale et une valeur reconnue. Ainsi, parler d'immigration n'est jamais abstrait pour ces femmes : il s'agit, au contraire, de thématiser des vécus intimes à partir d'un cadre collectif et réflexif.

Par ailleurs, en devenant Femmes-relais, les participantes mobilisent activement leur trajectoire pour établir une relation de proximité, d'identification et de légitimité auprès d'autres femmes immigrantes. Le rôle d'agente relais repose souvent sur une posture de « grande sœur » ou de « passeuse de savoirs », nourrie par une compréhension fine des obstacles vécus, mais aussi des ressources possibles. Cet engagement dans l'accompagnement transforme à son tour leur propre trajectoire : il permet une relecture de leur parcours sous l'angle de la transmission, de la solidarité et de la valorisation.

Ce processus circulaire entre l'expérience personnelle, la formation et l'engagement se trouve au cœur de la pédagogie relationnelle décrite par bell hooks (1994), une pédagogie dans laquelle l'apprentissage s'effectue à travers le dialogue, le vécu, l'incarnation et la transformation mutuelle. Les Femmes-relais n'acquièrent pas seulement des connaissances sur l'immigration ; elles reconfigurent leur propre récit migratoire à la lumière de leur capacité à aider, à comprendre et à accompagner autrui. La reconnaissance de leur expertise vécue contribue ainsi à renforcer leur pouvoir d'agir, leur confiance en elles, et leur sentiment d'utilité sociale.

Il apparaît donc essentiel, dans une perspective de recherche participative et féministe, de considérer les trajectoires migratoires des Femmes-relais non comme un simple arrière-plan, mais comme un élément structurant de leur rapport à la formation, à l'apprentissage et à leur posture d'accompagnement. Ces trajectoires ne cessent d'informer et de se laisser transformer par leur rôle de relais, dans un mouvement continu entre subjectivité, savoir et engagement.

2.2.2 Apports féministes et intersectionnels

Parallèlement, les savoirs féministes et intersectionnels ont profondément enrichi ma perspective et mon positionnement sur le terrain, en particulier en ce qui concerne la remise en question de la prétendue neutralité de la chercheuse, la production de savoirs situés et la reconnaissance des dynamiques de pouvoir implicites susceptibles de conduire à l'imposition de ses désirs ou de cadres interprétatifs sur les personnes rencontrées. Ces cadres critiques permettent de remettre en question l'idée d'une objectivité neutre et désincarnée, en valorisant, au contraire, les expériences incarnées, les récits minoritaires et les voix historiquement marginalisées. À travers les travaux de Donna Haraway, Sandra Harding, Kimberlé Crenshaw, Patricia Hill Collins et Audre Lorde, se dessinent plusieurs dimensions complémentaires : une épistémologie critique du point de vue, une attention à l'intersection des rapports sociaux, une valorisation des savoirs subalternes, et une reconnaissance du corps, de

l'émotion et de la narration comme sources légitimes de savoir. Ces perspectives me permettent de me situer en tant que chercheuse dans mon positionnement et de repenser ce qui est reconnu comme savoir, qui peut le produire, à partir de quelles expériences et dans quel but.

La pensée de Donna Haraway (1988) constitue un point d'ancrage fondamental pour cette posture critique. Elle insiste sur l'importance de reconnaître nos positions spécifiques — de genre, de classe, de race, de culture, de nationalité — dans la production des savoirs. Selon elle, il est illusoire et même dangereux de prétendre à une objectivité « vue de nulle part », car toute connaissance est inévitablement produite à partir d'un lieu donné, d'un corps, d'une histoire. Cette prise de conscience n'affaiblit pas la validité de la recherche : elle en renforce la rigueur, en invitant la chercheuse à se situer, à expliciter son point de vue, ses affects, ses intentions, et à travailler en conscience les rapports de pouvoir à l'œuvre dans la relation de recherche. Dans cette optique, les savoirs ne sont ni neutres ni universels, mais toujours incarnés, partiels et ancrés dans des contextes sociaux, politiques et culturels spécifiques. Sandra Harding (2015) prolonge cette réflexion en proposant une épistémologie du point de vue, c'est-à-dire une manière de construire la connaissance qui partirait des expériences des groupes historiquement marginalisés, notamment des femmes. Pour Harding, les sciences dites « objectives » ont souvent été façonnées à partir des perspectives des groupes dominants, masculins, blancs et occidentaux, ce qui entraîne des angles morts dans la compréhension du monde social. Elle défend, au contraire, une approche selon laquelle les savoirs issus des groupes opprimés — parce qu'ils sont situés à des points de croisement de multiples rapports de pouvoir — permettent une vision plus complète, critique et nuancée de la réalité.

Ces travaux m'ont permis de clarifier ma propre posture épistémologique et d'accueillir, comme des savoirs à part entière, les récits, perceptions et compréhensions exprimés par les participantes. Dans le cadre de cette recherche, les savoirs expérientiels des Femmes-relais constituent une ressource fondamentale, non seulement pour comprendre les réalités migratoires qu'elles traversent, mais aussi pour éclairer les enjeux d'intégration, de transmission, d'autonomisation et de solidarité qu'elles mobilisent dans l'exercice de leur rôle. Adopter une perspective féministe située implique également une attention constante aux rapports de pouvoir entre la chercheuse et les participantes, entre les institutions et les communautés, ainsi qu'entre les différents statuts sociaux.

Toutefois, la richesse des savoirs féministes ne peut être pleinement saisie sans reconnaître leurs limites historiques. Les premières théorisations féministes ont souvent été produites à partir de l'expérience de femmes blanches, occidentales, de classe moyenne, laissant de côté les vécus des femmes racisées, pauvres, immigrantes ou vivant à l'intersection de plusieurs formes de domination. C'est ici que les apports de la pensée intersectionnelle deviennent fondamentaux. Kimberlé Crenshaw (1989), en introduisant le concept d'intersectionnalité, a permis de penser les formes spécifiques d'oppression vécues par des personnes se trouvant au croisement de plusieurs rapports de domination, tels que le racisme, le sexisme, la classe sociale ou le statut migratoire. Son travail montre comment les structures juridiques, sociales et politiques échouent souvent à reconnaître les expériences de celles qui ne s'inscrivent pas dans des catégories binaires ou simplifiées de discrimination. Dans le contexte de cette recherche, cela signifie que les Femmes-relais, en tant que femmes immigrantes, vivent des réalités particulières, à la croisée du genre, de la migration, de la précarité, de la racialisation et, parfois, de la monoparentalité ou du statut socioéconomique.

Les travaux de Patricia Hill Collins (2000), dans la lignée des travaux postcoloniaux de Gayatri Spivak, prolongent cette réflexion en valorisant les savoirs subalternes, c'est-à-dire des savoirs produits par des groupes minorisés. Dans les travaux de Hill Collins, il s'agit concrètement des savoirs des femmes noires américaines, à partir de leur expérience historique d'oppression, mais aussi de résistance et de résilience. Elle met en avant une éthique de la connaissance fondée sur la narration, la subjectivité, le lien communautaire et l'autorité de l'expérience vécue. Pour Audre Lorde (1984), dans ses écrits poétiques et politiques, ce n'est pas en effaçant ses différences – de race, de classe, de sexualité et d'histoire – que l'on construit des alliances, mais en les valorisant, en leur ouvrant un espace d'expression et en les pensant comme des ressources. Elle soutient que c'est ainsi qu'on peut créer des savoirs véritablement émancipateurs. Elle insiste aussi sur la valeur de l'expérience, des émotions, du corps et de la parole comme outils de lutte et de transformation. Lorde critique toute forme de discours féministe universaliste qui ignorerait ces différences fondamentales, et appelle à une reconnaissance radicale de la pluralité des vécus.

Ces contributions théoriques ont résonné et nourri ma posture de chercheuse. Elles tracent les contours d'un cadre épistémologique qui assume la subjectivité, la position située et la responsabilité politique dans la production de savoirs. Elles rappellent que toute recherche implique un rapport éthique aux personnes rencontrées, aux récits partagés et aux effets que ces savoirs peuvent produire. Elles posent

enfin l'exigence que la recherche serve non seulement à mieux comprendre le monde, mais également à en révéler les injustices et à contribuer à sa transformation.

2.2.2.1 Approche qui favorise les partages de savoirs féministes : les espaces de femmes

Les espaces de formation réservés aux femmes jouent un rôle fondamental dans la construction de soi, la reconnaissance des savoirs expérientiels et la création d'alliances collectives, particulièrement lorsqu'ils s'adressent à des femmes issues de parcours migratoires marqués par des rapports de domination multiples. Dans le contexte du programme Femmes-relais proposé par le Carrefour de Ressources en Interculturel (CRIC), le fait de participer à une formation exclusivement féminine est loin d'être anodin : il crée les conditions pour que des formes spécifiques de paroles émergent, à l'abri du regard masculin ou de dynamiques de pouvoir genrées, souvent intériorisées.

La littérature féministe souligne depuis longtemps l'importance des espaces non mixtes comme lieux de libération de la parole et de recomposition des subjectivités. bell hooks (1994) parle de la salle de classe comme d'un « lieu de possibilité », un site où les rapports de savoir peuvent être renégociés à travers des pédagogies de l'écoute, de la vulnérabilité et du care. Ce type de pédagogie critique, lorsqu'elle est appliquée à des groupes de femmes, permet l'émergence de récits à la fois intimes et politiques, où les vécus individuels prennent sens dans une trame collective. Dans cette optique, la formation Femmes-relais agit comme un espace de mise en récit de soi, mais aussi comme un espace de reconnaissance mutuelle entre femmes partageant, à des degrés divers, des histoires de déplacement, de marginalisation ou d'invisibilisation.

Les recherches en éducation populaire féministe montrent que les espaces de formation entre femmes favorisent le développement du pouvoir d'agir, en rompant avec les silences imposés par le racisme, le sexisme ou la précarité. Paulo Freire (1974) écrit que « la pédagogie doit partir de la réalité vécue des opprimés pour qu'ils puissent devenir sujets de leur propre histoire ». Cette pédagogie commence souvent par une phase de conscientisation collective, où les personnes commencent à s'imaginer capables d'agir, même si cette possibilité n'a pas encore été mise en pratique. Cette idée trouve un écho particulier dans les formations où les femmes sont invitées à réfléchir à leur parcours et à s'exprimer librement. Bacqué et Biewener (2015) précisent que « le pouvoir d'agir n'est pas seulement individuel, il s'inscrit dans une logique collective et politique ». Dans cette optique, la formation Femmes-relais ne se limite pas à transmettre des savoirs pratiques : elle permet aux participantes de se repositionner en tant

qu'actrices sociales. Enfin, Jules Falquet (2011) rappelle que « les groupes non mixtes ont été historiquement des lieux fondamentaux d'émergence de la parole féministe », en particulier dans les contextes marqués par les rapports coloniaux et les dominations croisées. Ces espaces offrent un terrain fertile pour penser et transformer les expériences vécues.

L'aspect non mixte de la formation favorise un climat de confiance et d'entraide, propice au dévoilement de soi. Selon Audre Lorde (1984), les espaces de femmes ne sont pas des lieux d'isolement, mais des espaces politiques où se reconfigurent les relations de pouvoir, où la colère, la douleur ou la joie peuvent être exprimées sans crainte d'être interrompues ou discréditées. Pour les femmes immigrantes, souvent confrontées à des attentes contradictoires (intégration rapide, silence sur les discriminations vécues, rôle d'« exemple » ou de médiatrice sans soutien émotionnel), ces espaces deviennent des lieux d'articulation entre les vies personnelles, l'engagement communautaire et les savoirs incarnés.

La spécificité de la formation Femmes-relais tient également à la possibilité d'échanger sur des sujets sensibles dans un cadre sécurisé : parentalité, violence conjugale, accès aux services, santé mentale, sexualité, sentiment d'appartenance ou d'exclusion. Ces discussions sont souvent impossibles dans un espace mixte ou institutionnel, prennent tout leur sens dans un lieu spécifique de partage, où les réalités individuelles et collectives sont mises de l'avant.

Enfin, dans une perspective intersectionnelle (Crenshaw, 1989), l'espace de formation entre femmes agit comme un levier pour mettre en lumière les effets croisés du genre, de la classe, de la race et du statut migratoire sur les trajectoires de vie. Il permet aux Femmes-relais de réfléchir ensemble à leurs positions sociales, de partager des stratégies de résistance et de valoriser des savoirs minorés – tels que la médiation interculturelle informelle, la résilience psychique ou l'intelligence relationnelle.

En somme, l'expérience de cette formation exclusivement féminine pourrait offrir aux Femmes-relais non seulement un bagage de compétences, mais aussi une expérience transformatrice où l'on apprend à se dire, à se soutenir, à se reconnaître comme actrices de changement. Le collage collectif proposé à la fin de la formation souhaiterait s'inscrire dans cette dynamique : il prolonge cet espace de parole par un geste créatif et symbolique, permettant de fixer dans la matière les traces de cette transformation partagée.

2.3 Concepts clés

2.3.1 Le pouvoir d’agir (empowerment) et l’agentivité

L’intégration des perspectives féministes et intersectionnelles dans une recherche portant sur les parcours de femmes immigrantes engagées dans la formation *Femmes-relais* conduit naturellement à s’intéresser aux notions de pouvoir d’agir (empowerment) et d’agentivité. Ces concepts, en lien étroit avec les luttes pour l’égalité et la justice sociale, mettent en lumière non seulement les obstacles rencontrés par les femmes, mais aussi leurs ressources, leurs stratégies et leur pouvoir d’agir. Si les savoirs situés et l’intersectionnalité permettent de reconnaître la pluralité des expériences et la complexité des rapports de domination, le pouvoir d’agir et l’agentivité offrent des outils conceptuels et pratiques pour explorer les formes d’autonomisation, d’engagement et de transformation que ces femmes mobilisent dans leur quotidien et dans leur rôle de relais.

Il est en effet crucial, dans toute démarche de recherche ou d’intervention, d’éviter de réduire les personnes immigrantes — et les femmes immigrantes, en particulier ici — à une posture de vulnérabilité ou de passivité. Bien que la reconnaissance des violences systémiques, du racisme structurel ou encore des discriminations sexistes auxquelles elles peuvent être confrontées soit indispensable, elle ne doit pas conduire à une lecture unilatérale de leurs réalités. Adopter une posture critique, féministe et décoloniale implique de dépasser les représentations victimisantes pour reconnaître les capacités d’action, les compétences acquises au fil des trajectoires migratoires et les formes de savoirs expérientiels développés dans des contextes d’exil, d’adaptation et de résistance.

C’est dans cette optique que le slogan « Nothing about us without us », issu des mouvements de défense des droits des personnes en situation de handicap — notamment du groupe sud-africain Disabled People South Africa — résonne fortement. Il rappelle la nécessité de laisser les premières concernées définir elles-mêmes les enjeux qui les touchent, ainsi que les modalités d’action à adopter. Ce mot d’ordre, devenu un principe au sein de nombreux mouvements sociaux, s’inscrit pleinement dans la méthodologie participative de cette recherche. Il invite à créer des espaces de parole et de création où les femmes impliquées peuvent choisir ce qu’elles souhaitent partager, ce qu’elles préfèrent taire et la manière dont elles souhaitent s’exprimer. Il s’agit donc de renverser les rapports classiques entre chercheure et participante, afin de faire émerger des dynamiques plus horizontales, où les femmes sont reconnues comme détentrices de savoirs et actrices sociales à part entière.

Le concept d'*empowerment*, tel que formulé par Solomon (1976) dans le contexte des luttes pour les droits civiques afro-américains, puis traduit en français par Le Bossé (2004) sous la forme de « développement du pouvoir d'agir », constitue un pilier de cette perspective. Il ne s'agit pas simplement d'un processus d'acquisition de compétences individuelles, mais bien d'une dynamique collective et politique qui permet aux individus ou aux groupes marginalisés de reprendre du pouvoir sur leur vie, sur leurs conditions d'existence et sur les décisions qui les concernent. L'*empowerment* met ainsi l'accent sur la transformation des rapports de pouvoir, en renforçant les capacités d'action des personnes dans leur propre environnement social et institutionnel.

Dans la continuité de cette approche, Alkire (2005) insiste sur le lien entre pouvoir d'agir et agentivité sociale, en soulignant que le développement du pouvoir d'agir n'est pas une fin en soi, mais un levier pour intervenir dans la société, influencer son environnement, et participer activement à la vie collective. Sen (2010), quant à lui, définit l'agentivité comme la capacité d'une personne à agir selon ses propres valeurs et jugements, même lorsque ceux-ci ne sont pas directement liés à son intérêt. L'agentivité ne renvoie donc pas uniquement à l'action, mais à la possibilité de poser des choix libres, informés, et significatifs, en cohérence avec ce que la personne estime être juste ou bon. Cette capacité d'agir prend tout son sens lorsqu'elle est exercée dans un contexte qui reconnaît et soutient les voix des femmes, leur autonomie, et leur créativité.

Enfin, Hayward (2012) vient compléter ces réflexions en insistant sur le contexte social dans lequel s'exerce l'agentivité. Loin d'être un attribut individuel détaché de toute structure, l'agentivité s'inscrit dans des rapports sociaux, politiques, économiques et culturels spécifiques. Elle est conditionnée par les possibilités réelles d'action qu'offre un environnement donné, mais aussi par les moyens que les personnes trouvent pour contourner, transformer ou subvertir les contraintes auxquelles elles sont confrontées. Cette perspective met en évidence que l'agentivité est à la fois située, relationnelle et mouvante — elle varie selon les contextes, les ressources disponibles et les alliances nouées.

Ces concepts ne sont pas simplement mobilisés ici à des fins analytiques. Ils constituent également la trame méthodologique de cette recherche. L'objectif est de coconstruire, avec les participantes, un espace à la fois critique, sécuritaire et créatif, dans lequel elles peuvent choisir les sujets qu'elles souhaitent aborder. Ce cadre vise à favoriser l'émergence de récits incarnés, de savoirs expérientiels, et de formes d'analyse qui émanent directement de leurs vécus, et non d'un regard extérieur ou

surplombant. En ce sens, la recherche devient un outil de pouvoir d’agir en soi, dans la mesure où elle vise à renforcer la parole, la visibilité et le pouvoir d’agir des participantes.

En somme, les concepts de pouvoir d’agir et d’agentivité serviront de levier dans cette recherche. Ils permettront de reconnaître la richesse des trajectoires des Femmes-relais, leur potentiel de transformation sociale, et leur droit à définir leurs propres formes de participation. C’est aussi une manière de contester les rapports de pouvoir dans la recherche et dans les pratiques d’intervention, pour aller vers une posture plus juste, plus horizontale, et plus respectueuse des voix de celles qui vivent, pensent et transforment les réalités migratoires de l’intérieur.

2.3.2 Récits d’expériences et récits de vie

Le récit de vie constitue une perspective théorique pertinente pour comprendre la manière dont les individus donnent sens à leurs expériences et construisent une continuité entre les différents événements qui jalonnent leur parcours. Il ne renvoie pas à une autobiographie exhaustive, mais à la narration d’expériences significatives qui permettent de saisir la manière dont une personne interprète son vécu. Comme le souligne Bertaux (2016), le récit de vie ne vise pas à retracer l’ensemble d’une existence, mais à mettre en lumière certains épisodes jugés importants par la personne qui les raconte. Dans cette perspective, le récit apparaît comme un processus de mise en sens de l’expérience plutôt que comme une simple restitution chronologique des faits.

« Faire récit » consiste ainsi à transformer une expérience en une narration porteuse de sens. Cette mise en récit mobilise différentes formes de discours – descriptif, explicatif, argumentatif ou réflexif – qui permettent à la personne de relier des événements, d’en interpréter la signification et d’exprimer les apprentissages ou les transformations qui en découlent. Le récit devient alors un espace où se construisent les significations attribuées aux expériences vécues. Il contribue à la compréhension de soi, tout en révélant les liens entre les trajectoires individuelles et les contextes sociaux dans lesquels elles prennent forme.

Cette perspective est particulièrement pertinente dans le contexte des parcours migratoires. L’expérience de la migration est souvent marquée par des ruptures, des adaptations et des recompositions identitaires qui prennent sens lorsqu’elles sont racontées par les personnes qui les ont vécues. Les récits permettent ainsi de mettre en lumière la manière dont les femmes immigrantes

interprètent leur parcours, négocient les défis rencontrés et construisent progressivement leur place au sein de la société d'accueil. Ils rendent également visibles les ressources qu'elles mobilisent, les apprentissages réalisés ainsi que les transformations personnelles, familiales et sociales qui accompagnent leur trajectoire.

Cette conception du récit rejoint la notion de résonance développée par Hartmut Rosa (2018). Selon cet auteur, la résonance désigne une relation dynamique entre un individu et son environnement, dans laquelle certaines expériences, rencontres ou situations entrent en écho avec son histoire personnelle. Ce processus ne relève pas uniquement de la compréhension intellectuelle, mais engage une transformation du rapport que la personne entretient avec elle-même, avec les autres et avec le monde. Les expériences prennent alors une signification nouvelle à la lumière des liens qu'elles entretiennent avec le parcours biographique de l'individu.

Dans cette recherche, le recours au récit de vie ne constitue pas une méthode de collecte de données, mais un cadre théorique permettant d'interpréter les discours produits lors de l'entrevue de groupe. Les échanges entre les participantes sont envisagés comme des mises en récit de leurs expériences migratoires, de leur participation à la formation Femmes-relais et de leur engagement au sein de leur milieu. Cette perspective permet de porter attention à la manière dont les participantes construisent le sens de leur parcours, articulent leurs expériences passées avec leur réalité actuelle et expriment les transformations qu'elles attribuent à leur cheminement. Les récits partagés sont ainsi compris non seulement comme des témoignages d'expériences vécues, mais aussi comme des constructions narratives révélant les interactions entre les dimensions individuelles, relationnelles et sociales de leur parcours.

2.3.3 Savoirs expérientiels

Bien que le concept de savoirs expérientiels soit relativement récent, cette forme de connaissance a toujours existé. L'expression *experiential learning* apparaît dès les années 1930 pour désigner une connaissance intime, issue d'un rapport direct et réfléchi d'un sujet à lui-même, à un autre sujet, à un objet ou à un environnement (Laing, cité dans Racine, 2000, p. 31). Ces savoirs se construisent donc dans l'action, dans l'expérience vécue, mais aussi dans le retour réflexif que l'on peut en faire.

John Dewey est l'un des penseurs à avoir remis en question une vision de l'éducation unilatérale allant de transmission de connaissances théoriques à l'assimilation de connaissance. Il propose une conception de l'apprentissage dans laquelle l'individu est toujours actif, engagé dans une relation dynamique avec son environnement. Pour Dewey, toute expérience d'apprentissage s'inscrit dans un continuum, c'est-à-dire qu'elle est liée à d'autres expériences passées, qui forment une trame à partir de laquelle sont interprétées les expériences nouvelles. Dans cette perspective, l'accumulation de connaissances renforce un savoir appris, et le nouvel apprentissage vient ainsi des ruptures : ce sont les décalages ou les tensions entre ce que l'on vit et ce que l'on croit savoir qui permet l'émergence de nouveaux savoirs. Kolb prolonge cette pensée en insistant sur les allers-retours entre expérimentation concrète et conceptualisation abstraite, qui peuvent être également perçus comme une observation réflexive (cité dans Racine, 2000). Il propose une vision cyclique de l'apprentissage, dans laquelle l'expérience vécue est confrontée à l'analyse, ce qui permet d'en dégager des principes plus généraux, qui pourront ensuite être testés dans de nouvelles situations. Jarvis, de son côté, met l'accent sur l'unicité des réponses individuelles dans le processus d'apprentissage (Racine, 2000). Il montre que les savoirs expérientiels ne produisent pas tous les mêmes effets chez les individus : ils peuvent se traduire par des changements d'attitudes, une transformation de l'image de soi, ou encore le développement de nouvelles compétences.

Ces approches mettent donc en évidence que les savoirs expérientiels ne sont pas simplement des savoir-faire techniques, ce sont aussi des savoirs de soi, des manières d'être, des compréhensions du monde issues de l'expérience directe et réfléchie. Dans ce cadre, les travaux de Cloutier (2011) sont particulièrement intéressants, car ils soulignent la spécificité des savoirs expérientiels construits par les femmes, notamment en contexte de migration. Cloutier insiste sur le fait que les expériences vécues par les femmes ne sont pas neutres ni universelles : elles sont situées, marquées par des rapports sociaux de sexe, de classe, d'ethnicité, et de migration. Elle montre que les savoirs issus de l'expérience migratoire sont souvent invisibilisés, alors même qu'ils constituent des ressources importantes dans les trajectoires des femmes. Ces savoirs sont pluriels : ils englobent des habiletés relationnelles développées dans des contextes de précarité, des stratégies de résistance face à des situations de domination, ou encore des formes de médiation et d'interprétation culturelle acquises dans des espaces d'intermédiation sociale. Ce sont aussi des savoirs corporels, émotionnels, affectifs, qui permettent aux femmes de tenir, de faire face, de créer des liens ou de reconstruire des repères dans un nouvel environnement. Cloutier souligne également que ces savoirs sont souvent sous-évalués ou exclus des espaces de reconnaissance

institutionnelle, notamment dans les dispositifs de formation ou d'insertion. Pourtant, ils participent pleinement à la construction des identités et à l'émancipation des femmes, en particulier lorsqu'ils sont reconnus, partagés ou mis en valeur dans des contextes collectifs. Ainsi, penser les savoirs expérientiels dans une perspective féministe et située, comme le propose Cloutier (2011), c'est reconnaître que l'expérience n'est pas seulement individuelle, mais qu'elle est traversée par des rapports sociaux. Cela permet aussi de valoriser les apprentissages issus des marges, des parcours souvent disqualifiés, mais porteurs d'un savoir riche, ancré dans le réel, et transformateur.

Dans le cadre de cette recherche, les savoirs expérientiels apparaissent de manière centrale dans les récits des Femmes-relais. Leur engagement dans la formation et dans l'accompagnement d'autres femmes issues de l'immigration repose largement sur des compétences non formellement reconnues, mais construites au fil de leur propre vécu. Ces femmes mobilisent des savoirs de terrain, souvent informels, profondément ancrés dans leur expérience d'exil, d'installation, de médiation entre plusieurs langues, cultures et institutions. Ces savoirs ne sont pas appris dans un cadre scolaire, mais se construisent au fil de la vie, des épreuves traversées, des ajustements constants face aux contraintes administratives, sociales ou économiques. La formation de femmes-relais vient justement reconnaître et valoriser ces savoirs souvent négligés, mais cruciaux dans l'accompagnement social de proximité. On observe que cette reconnaissance partielle, même symbolique, permet aux participantes de prendre conscience de la valeur de leurs acquis. Cela rejoint les propos de Cloutier (2011), qui insiste sur le potentiel émancipateur de la mise en mots et en partage de ces expériences. Lorsque les femmes-relais racontent leurs trajectoires, elles reconstruisent aussi leur propre autorité. Elles passent d'un statut de bénéficiaires ou de "personnes aidées" à celui d'actrices de changement, de médiatrices, d'expertes du quotidien.

Les savoirs expérientiels des femmes-relais sont donc à la fois intimes, collectifs et politiques. Intimes, parce qu'ils engagent le corps, les émotions, la mémoire personnelle ; collectifs, car ils se construisent dans la relation à d'autres femmes, dans des réseaux de solidarité, d'entraide ou de résistance ; politiques enfin, car ils questionnent la distribution légitime du savoir, et ouvrent un espace critique vis-à-vis des normes dominantes de la formation ou du travail social. La mise en récit de ces savoirs leur donne une visibilité nouvelle, tout en créant un espace de légitimation, de valorisation et parfois de reconfiguration identitaire.

CHAPITRE 3 MÉTHODOLOGIE

Dans ce chapitre, je présenterais le cadre méthodologique qui a guidé la réalisation de ce mémoire. Je présente tout d'abord ma posture en tant que chercheuse. J'explique par la suite comment s'est fait le choix de l'organisme communautaire avec lequel j'ai eu l'honneur de réaliser cette recherche, je le présente et explique le recrutement de mes participantes. Dans un second temps, je présente comment j'ai protégé mes données. Ensuite, je vais détailler ma démarche de recherche, en présentant mes terrains d'observation participative et mon atelier final, qui combinera la discussion et la méthode du collage. J'annonce les limites de ma recherche. Ensuite, je décris mes différents terrains d'observation, soit la cérémonie de remise des diplômes aux élèves du secondaire, l'atelier de présentation de la formation, la formation sur l'accompagnement, les entrevues de mi-parcours et la réalisation du bilan final et du collage.

3.1 Cadres méthodologiques

3.1.1 Ma posture en tant que chercheuse

Ainsi, comme explicité dans la partie précédente, il est important pour moi de me positionner dans cette recherche en tant que chercheuse immigrante partant d'une position de privilégiée liée à ma blancheur, à mon éducation et à mon immigration économique au Québec. Je suis sensible à la thématique de l'immigration, étant moi-même immigrante, bien que consciente que mon immigration a été choisie, et au départ d'un pays privilégié et francophone. Je comprends ainsi que mon expérience d'immigration est bien différente de celles vécues par des personnes venant d'autres pays, immigrant pour d'autres raisons, parlant d'autres langues, ayant vécu d'autres contextes pré- et post-immigration, ou encore par des personnes racisées. Ainsi, ce point de départ dans ma posture m'a amenée à remettre en question constamment ces privilèges dans mes interactions avec les participantes, afin de redistribuer la parole et le pouvoir entre nous. Effectuer une recherche a pris du sens lorsque j'ai compris que je pouvais utiliser mes privilèges universitaires et de rédaction de mémoire pour transmettre les voix de personnes souvent invisibilisées.

De plus, cette recherche ayant une inscription sur le terrain, il a été important pour moi de définir une posture épistémologique qui repose sur des approches phénoménologiques de l'intervention sociale (cohérentes avec les approches en action socioculturelle et en communication interculturelle). J'intègre à ma posture des éléments de phénoménologie, issus de la sociologie de la culture et croisant, plus tard, les approches culturelles, telles que les études culturelles. La phénoménologie est décrite par Paul

Ricœur comme l'étude de ce qui se montre et paraît (Garbit et al., 2018). Ce courant philosophique vise à observer et décrire le sens attribué à une expérience à partir de la conscience du sujet qui la traverse (Ribau et al., 2005). Sa validité repose sur sa capacité à rendre intelligible le phénomène en plaçant au centre de l'attention le monde vécu par la personne, à travers sa propre compréhension et ses ressentis. L'approche consiste ainsi à restituer l'expérience dans son unicité et sans préjugés. Dans cette perspective, j'ai adopté l'époche non comme une méthodologie rigide, mais comme une attitude de recherche consistant à suspendre mes jugements. Pour laisser émerger l'expérience vécue à partir de l'écoute du récit de l'autre, il est essentiel de mettre de côté ses préconçus, ses valeurs et ses convictions. Concrètement, cette suspension s'est traduite par un travail préalable d'écriture sur mes propres stéréotypes concernant l'immigration et les possibilités de rencontre, favorisant ainsi une collaboration par le dialogue entre la chercheuse et la participante. J'ai choisi de maintenir cette posture tout au long de mes rencontres et de mon analyse afin de percevoir la réalité des personnes concernées de manière authentique. Mon objectif est de me laisser imprégner par leurs récits et de décrire leurs parcours sans préconceptions, en évitant de les influencer par mon propre jugement.

Cette définition de ma posture a été très importante pour entrer en lien avec l'organisme qui m'a accueillie pour ce projet, présenté dans la section qui s'en suit.

3.1.2 Choix de l'organisme communautaire

Le CRIC (Carrefour de Ressources Interculturelles) est un organisme communautaire montréalais qui propose, entre autres, les projets Femmes-relais et Hommes-relais. Il sera présenté plus amplement dans la prochaine section. Les programmes Hommes et Femmes-relais visent à former des personnes immigrantes aux spécificités du système québécois dans différents domaines (immigration, santé, éducation, justice), afin qu'elles puissent agir comme agentes de liaison et ressources auprès des nouveaux arrivants. Cette démarche s'inscrit dans une volonté de développement du pouvoir d'agir individuel et collectif, en valorisant les savoirs expérientiels des participantes et en leur donnant un rôle actif dans l'intégration collective.

Le choix du CRIC comme terrain de recherche s'est imposé au fil de mes échanges avec les membres de l'organisation et la direction, qui ont manifesté une ouverture à la collaboration avec la recherche universitaire. Cette volonté d'accueillir une démarche scientifique participative et située a constitué un facteur déterminant. Elle a permis de fonder notre collaboration sur des valeurs de respect, de prise en

compte et d'accessibilité pour les personnes participantes, tout en assurant un cadre éthique adapté à la sensibilité du sujet. Cette collaboration a permis d'intégrer une démarche d'observation participante dans différentes étapes de la formation Femmes-relais, soit lors du recrutement, puis durant l'ensemble du processus, pour une période de dix mois, entre septembre 2024 et juin 2025. Ce choix méthodologique vise à saisir les expériences vécues des participantes dans leur diversité et leur complexité, tout en évitant de les réduire à des stéréotypes ou à une catégorisation rigide. L'observation participante facilite une immersion dans le milieu, favorisant une compréhension fine des interactions, des dynamiques collectives, et des modalités d'apprentissage.

Par ailleurs, la posture adoptée dans cette recherche repose sur un désir de coconstruction du savoir. Il s'agit de valoriser les voix et les expériences des Femmes-relais, en leur accordant une place centrale au sein du projet. Cette démarche a été développée en cohérence avec les principes de recherche-action et de recherche participative, qui visent à produire des connaissances utiles et respectueuses des acteurs concernés. Bien que ma recherche se soit finalement inscrite dans le registre d'une recherche générale, ces formats de recherche ont constitué des sources d'inspiration pour mener celle-ci.

Enfin, la collaboration avec le CRIC a également permis de mieux appréhender les enjeux pratiques et institutionnels liés à l'intégration des personnes immigrantes, notamment en matière d'accès aux ressources et de transfert des savoirs. L'étude de ce programme offre ainsi une occasion de contester la place des organismes communautaires dans le processus d'inclusion, ainsi que la manière dont les savoirs issus de l'expérience migratoire peuvent être reconnus et mobilisés.

3.1.3 Présentation du Carrefour de Ressources Interculturelles (CRIC)

Le CRIC est un organisme à but non lucratif (OBNL) actif depuis plus de 20 ans dans le quartier Centre-Sud. Sa mission est de développer des ressources interculturelles afin de favoriser le rapprochement entre toutes les communautés locales. Il valorise un accueil sans jugement et encourage un dialogue respectueux afin de promouvoir la solidarité et l'échange de ressources (CRIC, 2024).

Le CRIC s'engage dans plusieurs mandats, dont la mobilisation autour des enjeux interculturels par l'information, la sensibilisation et l'implication citoyenne. Il documente et analyse les défis interculturels du quartier, organise des échanges d'expertises et s'investit dans la recherche. Le CRIC forme et accompagne les résidents, les organismes, les institutions et les entreprises pour promouvoir l'inclusion

des familles issues de la diversité dans la société d'accueil (CRIC, 2024). Le CRIC a été fondé en 1999 afin de répondre aux tensions interculturelles liées à l'augmentation du nombre de personnes immigrantes dans le quartier Centre-Sud. Après avoir élaboré son approche d'intervention autour du développement du pouvoir d'agir (*empowerment*), il devient un OBNL en 2006. Il a lancé plusieurs initiatives, dont les Rendez-vous interculturels (2006), un outil d'autodiagnostic pour les organisations (2007) et le projet Femmes-relais (2011) visant l'implication citoyenne des femmes immigrantes. En 2018, il a créé le Réseau métropolitain des Femmes-relais et, en 2022, le projet Hommes-relais. Leur initiative « Chercher le printemps », soit un livre de portraits et d'histoires de femmes immigrantes du quartier, a remporté un prix en 2022 (CRIC, 2024).

Le CRIC a développé au fil du temps des projets répondant aux quatre axes qui le structurent : la mobilisation et l'influence sur les enjeux interculturels; l'accompagnement, la formation et la sensibilisation des organisations et des personnes ; la recherche documentaire et l'analyse; ainsi qu'un quatrième axe d'organisation interne. En 2022-2023, ils ont accompagné 671 familles immigrantes, dont 350 personnes demandeuses d'asile et 284 personnes ayant un statut temporaire. Au cours de la même année, 304 élèves ont participé à des ateliers interculturels, tandis que 132 personnes ont suivi une formation sur les mythes et les réalités interculturelles. De plus, 82 personnes ont pu participer à des ateliers de conversation en français. (CRIC, 2024)

Le premier axe du CRIC vise à favoriser le rapprochement interculturel en organisant des visites de lieux de culte afin de démystifier les différentes religions. Les participant.e.s s'engagent dans des discussions sur divers sujets, tels que la jeunesse, le développement social et les droits des personnes immigrantes, à l'échelle locale et nationale. Leur objectif est aussi d'augmenter la participation citoyenne des personnes immigrantes grâce à des services tels que des points d'information juridiques, des cours de français et des activités sociales, tout en collaborant avec d'autres actrices du quartier pour offrir des ateliers de conversation en français. (CRIC, 2024)

Le second axe se concentre sur l'accompagnement, la formation et la sensibilisation. Ils collaborent avec les écoles et les organismes locaux pour offrir des formations sur les réalités interculturelles, destinées aux animateur.ice.s et aux élèves. Les "Rendez-vous interculturels" permettent aux étudiant.e.s de réaliser des projets liés à ces thématiques. En parallèle, ils soutiennent les personnes en situation précaire, telles que les personnes demandeuses d'asile et les réfugiées, en leur fournissant un

accompagnement adapté et en facilitant leur insertion grâce à des conseils juridiques et des actions de lien social. (CRIC, 2024)

Le troisième axe vise à mener des recherches et des analyses portant sur les défis interculturels. Ils s'impliquent dans des enquêtes statistiques, telles que celles menées par Statistique Canada, et travaillent en partenariat avec des centres de recherche, comme le LABRI, pour analyser les défis interculturels. (CRIC, 2024)

Le quatrième axe consiste en la mise en place de stratégies visant à optimiser son organisation interne, notamment à la suite de son déménagement à la rue Fullum. Ils se concentrent sur la gestion des ressources humaines, l'harmonisation des normes et des outils, et le développement de stratégies de communication pour renforcer la mobilisation et l'engagement des personnes accompagnées, tout en assurant la pérennité des apprentissages offerts. (CRIC, 2024)

Le programme que j'ai observé est le projet Femmes-relais. Depuis quelques années, son équivalent masculin, le projet Hommes-relais, a également été mis en place. Il s'agit de formations rigoureuses portant sur trois volets principaux : l'insertion socioprofessionnelle, l'accompagnement des familles immigrantes et l'implication citoyenne. Les participantes et participants sont formés à la société québécoise et à l'accompagnement des personnes immigrantes, ce qui leur permet d'aider ces personnes dans leur intégration et de leur fournir des ressources dans leurs langues maternelles. Au cours de l'année 2022-2023, 14 femmes parlant 13 langues différentes et 13 hommes parlant également 13 langues différentes ont suivi cette formation. Celle-ci comprend 32 sessions, réparties sur 3 mois, avec deux sessions de 3 heures chacune par semaine, en partenariat avec le Centre de ressources éducatives et pédagogiques ainsi que d'autres organismes spécialisés dans des domaines variés, tels que le système de santé, la police, le féminisme, la paternité, le droit de la famille, les règlements du travail, et le droit au logement. En même temps que cette formation, les participants effectuent un stage d'environ 80 heures, au CRIC ou chez des partenaires du quartier, pour mettre en œuvre les activités décrites ci-dessus. (CRIC, 2024)

3.1.4 Recrutement des participantes

Ce mémoire s'appuie sur le suivi de la cohorte de Femmes-relais du Carrefour de Ressources en Interculturel (CRIC), qui a débuté en septembre 2024. Ce groupe est composé de quatorze femmes, dont

une partie avait déjà participé à une première phase de la formation lors d’une session précédente. Cette diversité de parcours — entre nouvelles participantes et femmes ayant commencé leurs parcours 6 mois plus tôt — a enrichi les dynamiques du groupe et offert un terrain particulièrement fécond pour une recherche centrée sur les expériences migratoires, les trajectoires d’engagement et les processus de reconnaissance de soi dans un contexte communautaire. Les quatorze participantes ont accepté de prendre part à ma recherche, formant ainsi un échantillon volontaire et total, intégré directement au programme de formation. Les quatorze femmes ont accepté l’observation participante. Cinq d’entre elles m’ont également accueillie lors de leurs entretiens de mi-parcours. Pour l’atelier final, onze femmes ont accepté l’enregistrement et l’utilisation de leurs voix et de leurs travaux de recherche. Neuf d’entre elles étaient présentes pour l’entièreté de l’atelier, et deux sont arrivées plus tard et ont participé uniquement à la réalisation du collage et ont partagé sur ce dernier, manquant la première étape de discussion collective. Dix femmes ont partagé leurs collages afin que je puisse les intégrer à ce texte.

Les critères d’inclusion pour cette recherche reprennent ceux établis par le CRIC pour accéder à la formation Femmes-relais : être une femme, être âgée de 18 ans ou plus, avoir atteint un niveau 4 de français selon les grilles de francisation officielles du Québec, et maîtriser au moins une langue additionnelle — généralement en lien avec le pays ou la région d’origine. Ces critères visent à recruter des femmes capables de jouer un rôle de médiatrices interculturelles auprès de populations immigrantes, tout en étant elles-mêmes issues de l’immigration. Il en résulte un groupe composé de femmes aux origines, aux trajectoires et aux motivations diverses, mais réunies par un désir commun de participer activement à la vie de leur communauté et de valoriser leur vécu migratoire.

Le choix de suivre cette cohorte féminine en particulier relève de décisions à la fois méthodologiques, pratiques et éthiques. D’un point de vue méthodologique, ce choix permet d’ancrer la recherche dans un cadre temporel et relationnel clairement délimité. La répétition des rencontres avec ce groupe tout au long de la formation favorise la création de liens de confiance, essentiels dans une approche qualitative sensible aux dynamiques relationnelles et à la parole située des participantes. Il s’agit également d’un choix pragmatique, aligné sur les ressources disponibles : une recherche parallèle, menée par une autre équipe, porte simultanément sur la cohorte des hommes relais et sur le développement d’un documentaire, ce qui permet d’éviter les chevauchements d’analyse et de laisser aux hommes la possibilité de se concentrer sur un seul projet à la fois.

Par ailleurs, la concentration sur un groupe unique de femmes permet d'adopter une approche plus fine et contextualisée de leurs réalités de formation, de leurs migrations et de leurs vécus personnels. Comme le souligne Patricia Hill Collins (2000), il est essentiel de documenter et de valoriser les expériences de femmes issues de groupes marginalisés en tenant compte de la manière dont les oppressions de genre, de race, de classe et de statut migratoire s'entrecroisent dans leurs parcours. Cette attention à l'intersectionnalité m'a permis de dépasser les lectures simplificatrices ou homogénéisantes des expériences migratoires féminines, et de faire place à une pluralité de récits, porteurs à la fois de vulnérabilités et de ressources critiques. Le rôle de Femmes-relais, tel que conçu par le CRIC, repose justement sur cette articulation entre l'expérience migratoire personnelle et l'engagement communautaire, entre le vécu individuel et la transmission de savoirs incarnés. J'ai ainsi préféré me pencher plus amplement sur le vécu de ces femmes, au lieu de faire une analyse comparée des expériences des hommes et des Femmes-relais.

En outre, l'observation d'un groupe complet en formation permet de mieux saisir les dynamiques collectives qui émergent dans le cadre d'une pédagogie participative, où les femmes sont invitées à échanger, réfléchir et coconstruire des savoirs à partir de leurs vécus. Cette configuration offre un terrain fertile pour une démarche qualitative, attentive à la manière dont les participantes s'approprient les contenus de la formation, mais aussi à la manière dont elles se repositionnent comme sujets actifs de leur propre parcours. Ce point rejoint les appels formulés par la recherche féministe à replacer les femmes au centre du processus de connaissance, non pas comme objets d'étude, mais comme coproductrices de sens (DeVault & Gross, 2007).

Enfin, cette cohorte constitue également un moment charnière du parcours des participantes. Pour certaines, il s'agit d'un retour à un engagement communautaire après un moment d'exil ou de repli. Pour d'autres, c'est une première expérience de prise de parole en français dans un cadre semi-public. Dans tous les cas, ce moment de formation constitue un espace transitionnel, à partir duquel il devient possible de réinterpréter son histoire migratoire, de formuler ses aspirations et de projeter un futur impliqué dans la société d'accueil. En ce sens, le choix de cette cohorte ne relève pas du hasard, mais d'un alignement fort entre les objectifs de la recherche, la temporalité du terrain et les dispositifs institutionnels en place.

3.2 Considérations éthiques

Au début de la formation, j'ai remis à chaque participante une fiche d'information détaillant les objectifs, le cadre et les modalités de ma recherche. Ce texte décrit en détail le rôle des participantes, la nature des informations recueillies, les méthodes employées (notamment l'observation participante, l'enregistrement auditif lors de la séance de discussion et la participation au collage), ainsi que les droits dont elles bénéficient en tant que participantes. Ce document comporte un formulaire de consentement libre, éclairé et volontaire, que chaque participante sera invitée à lire attentivement et à signer si elle accepte de prendre part à la recherche. Pour faciliter la compréhension de ce texte, je suis passée en revue ce document avec les femmes, en leur permettant de me poser des questions sur ses aspects.

Ce formulaire précise qu'elles peuvent se retirer en tout temps, sans justification ni conséquence sur leur participation à la formation. Il indique également que les participantes peuvent, à tout moment, me contacter pour demander la suppression ou la modification de certaines données les concernant. Un espace de discussion leur était toujours accessible pendant la formation. Dans une démarche de redistribution des savoirs, les participantes auront accès à un résumé de mon mémoire une fois celui-ci rédigé.

Dans le cadre de cette recherche, j'ai utilisé un microphone lors de l'atelier final de discussion et de création collective (collage et discussion), afin d'enregistrer les échanges de groupe à des fins analytiques et mémorielles. Cet enregistrement a été soumis à l'autorisation explicite des participantes concernées. J'ai proposé de découper le groupe en deux avec celles qui refuseraient de participer à la recherche, mais finalement, toutes les femmes présentes étaient à l'aise pour participer à la discussion collective. Les données auditives ont été stockées de manière sécurisée, dans un dossier électronique verrouillé, auquel j'étais la seule à avoir accès. Les papiers écrits à la main par les femmes ont été rangés dans un tiroir verrouillé de mon bureau. Aucune information n'a été partagée avec des tiers.

Dans un souci de valorisation de leur parole, certains extraits auditifs pourraient, si elles en manifestent le souhait, accompagner leur œuvre collective dans le cadre d'une diffusion (exposition, mémoire, restitution au CRIC). Cette utilisation ne sera possible que sous réserve d'un second consentement clair et spécifique. En discutant avec les formatrices, nous avons décidé de faire un petit livret avec leurs collages et leurs mots, entre les partages finaux et ceux effectués au cours de la discussion collective. Ce

dernier sera réalisé après mon mémoire, en tant que projet complémentaire visant la rediffusion des savoirs.

Pour assurer la confidentialité, chaque participante a été désignée par une lettre de code lors de l'analyse et de la rédaction. Aucune information permettant une identification directe (nom, prénom, origine précise, statut migratoire, etc.) n'a été divulguée, et toutes les données ont été traitées avec la plus grande rigueur éthique.

Toutes les données collectées (notes d'observation, fichiers auditifs, transcriptions, œuvres produites, etc.) ont été conservées de manière sécurisée et le seront pendant une période maximale de 12 mois suivant le dépôt du mémoire. Elles seront intégralement supprimées par la suite (destruction des fichiers numériques et, le cas échéant, déchiquetage des documents papier). Cette mesure vise à assurer une protection durable de la vie privée des participantes, au-delà du cadre de la recherche.

3.3 Mise en place de la méthodologie de recherche

Ce projet de recherche mobilise une méthodologie qualitative, adaptée à la compréhension en profondeur des vécus subjectifs des participantes. Deux modalités principales de collecte de matériaux ont été mises en œuvre, complémentaires et articulées autour d'une approche participative. Dans un premier temps, j'ai adopté une démarche d'observation participante lors de certains ateliers de formation proposés dans le cadre du programme Femmes-relais. Mon implication s'est concentrée plus spécifiquement sur les ateliers traitant des thèmes liés aux expériences vécues lors de l'accompagnement, ainsi que sur les entrevues de mi-parcours où elles ont partagé leurs perceptions de cette première phase de formation. Ce choix méthodologique visait à recentrer la recherche sur mon objet principal — à savoir le vécu des femmes immigrantes au sein de cette formation — tout en tenant compte des contraintes temporelles liées à la multiplicité des activités proposées. En effet, même si des éléments de l'expérience personnelle auraient pu émerger dans d'autres espaces d'échange, il était nécessaire d'opérer une sélection rigoureuse des moments d'observation afin de garantir la cohérence du corpus et de respecter les limites de temps et d'énergie que suppose un terrain prolongé.

Dans un second temps, j'ai proposé l'organisation d'un atelier collaboratif en deux parties, conçues comme des espaces de parole et de mise en récit, puis de construction sous forme de collage, autour des vécus du parcours de formation et de leur résonance dans la trajectoire personnelle et migratoire des

participantes. La première partie a pris la forme d'une discussion collective, décrite plus explicitement ci-dessous, au cours de laquelle les Femmes-relais ont été invitées à partager leur vécu de la formation et à explorer la manière dont celle-ci s'inscrit dans leur histoire personnelle, tant passée que projetée vers l'avenir. Le choix de l'entretien collectif s'appuie sur l'idée que les récits ne prennent pas forme isolément, mais bien dans l'interaction, l'écoute et la résonance mutuelle : « ce sont les interactions entre les participants qui permettent de comprendre les positionnements sociaux et les représentations partagées » (Quemin, 2006).

La seconde partie de l'atelier a prolongé cette discussion par un exercice de création sous la forme de collages, où chaque participante a pu représenter graphiquement et symboliquement son parcours et son vécu personnel, tirés de la formation. Le collage (décrit lui aussi plus exhaustivement à la suite), en tant que méthode artistique et sensible, permet l'expression de dimensions parfois difficilement verbalisables, tout en favorisant une lecture plus globale des expériences. Ce moment de création avait pour but d'offrir un espace pour fixer, matérialiser et partager les traces d'une transformation intime et collective.

Mon idée de départ pour cet atelier final était de coconstruire avec les participantes la méthodologie et le médium d'expression qui auraient le plus de sens pour elles afin de mettre en forme leurs expériences de formation. Mais en avançant, je me suis rendu compte de plusieurs barrières qui rendaient cette idée de projet peu réalisable. Le mémoire exige en effet un cadre méthodologique qu'il faut construire à l'avance. Les femmes offraient déjà un temps de volontariat conséquent, il était ainsi difficile de leur demander un engagement supplémentaire. Il me fallait alors structurer davantage le projet pour qu'il soit réalisable dans les délais impartis par l'université, tout en respectant la place centrale des participantes ainsi que leurs dispositions. Pour aller au-delà de la seule parole, j'ai finalement choisi le collage (ou le scrapbooking) comme médium artistique. Cet outil permet de jouer avec les langues, les formes, les textures et les images, et offre une autre manière de faire le lien entre les récits, les émotions, et les thèmes abordés. C'est une façon de transmettre autrement — en laissant aussi de la place à ce qui ne peut pas toujours se dire avec des mots.

3.3.1 Participation observante

Selon Bonneville et al. (2007), la participation observante permet de faire ressortir les points de vue internes des membres d'une communauté confrontée à une situation donnée, c'est-à-dire un

phénomène. Grâce à l'observation, j'ai pu, en tant que chercheuse, comprendre les relations entre les individus et les circonstances qui les caractérisent, ce qui m'a permis de saisir le cadre dans lequel évolue le groupe (Bonneville et al. 2007). En plaçant le mot « participation » avant celui d'« observation », je mets de l'avant ma volonté d'immersion complète en tant que chercheuse sur le terrain, ainsi que la posture spécifique que j'ai adoptée au cours de ma recherche (Soulé, 2007). Cette posture implique que ma présence, en tant que chercheuse, aura un certain effet sur le déroulement des formations. L'objectif est ainsi de dépasser les contradictions qu'engendrent la proximité instaurée par la participation et la distance académique supposée de l'observation, afin d'accepter la subjectivité du travail de terrain (Ibid.). Ces influences peuvent être considérées comme un avantage pertinent, permettant à la chercheuse de s'immerger dans la culture du terrain, de développer des liens de confiance avec les participantes, ainsi que de mieux comprendre et d'interpréter la perspective interne du terrain (Fauvel & Yoon, 2018).

Pour mon terrain, le degré de participation et d'observation dépendait du contexte de chaque formation (cf. Annexe A). Par exemple, dans les formations plus théoriques offertes en classe ou en visioconférence, ma participation a été limitée à celle des femmes, où il y avait quelques espaces de discussion, et d'autres de formation plus unilatérale des formatrices vers les participantes. Dans ce cas, de nombreux outils sont expliqués et mis à disposition pour les Femmes-relais dans la continuité de la formation, et ma posture était alors plus en observation.

Dans le cadre de ce mémoire, j'ai participé à deux rencontres de préformation, à la graduation des anciennes Femmes-relais et à la rencontre d'information sur la formation (environ une heure), ainsi qu'à deux périodes de formation de trois heures et à cinq rencontres de mi-parcours qui ont duré entre trente minutes et une heure.

Les recherches participatives collaboratives visent à mener des recherches « avec » plutôt que « sur » les participantes. Selon Morissette (2013, p.41) c'est une méthode qui « vise une médiation entre le monde de la recherche et celui de la pratique professionnelle, en vue d'étudier le savoir-faire qui sous-tend cette dernière dans le cadre d'une démarche de co-construction ». Selon Foudriat (2019), la coconstruction est « un processus volontaire et formalisé par lequel deux ou plusieurs actrices parviennent à s'accorder sur une définition de la réalité ». Les personnes impliquées dans la recherche ne sont pas considérées comme des objets passifs d'étude, mais comme des sujets et des acteurs.

compétent.e.s. et actif.ve.s. Leurs connaissances et leur savoir-faire sont reconnus et mis à profit. Les participantes possèdent toutes une expertise en immigration, l'ayant vécue personnellement de différentes manières et ayant appris ou apprenant théoriquement sur d'autres types de vécu. Ma place comme chercheuse, selon Savoie-Zajc et Descamps-Bednarz (2007), est de transmettre la place que ces expertes donnent à leurs pratiques, de présenter leurs opinions, leurs idées ou de les faire participer à des activités se trouvant dans leur quotidien. Desgagné (2001) propose un modèle de recherche collaborative en trois étapes : la cosituation, la coopération et la coproduction. Le projet, débattu avec les participantes (cosituation), les amène à penser des éléments de leurs pratiques (coopération). Les effets de la recherche coopérative sont le développement personnel et professionnel, ainsi que la production de rendus et de publications (coopération) (Aurousseau et al. 2020).

Dans leur revue *Recherche collaborative*, les chercheuses Aurousseau, Jacob, Laplume, Côté et Couture (2020) décrivent, point par point, les défis à relever pour chacune de ces trois étapes. Selon elles, pour la cosituation, je dois, en tant que chercheuse, me questionner sur mes motivations initiales pour choisir une telle approche. Je dois également me questionner sur le développement de liens de confiance avec les participantes, susceptibles d'entraîner le développement de relations spécifiques. Il est important de comprendre quel pourrait être l'impact de mon entrée puis de mon retrait de leurs parcours. L'aspect de coopération m'a demandé, comme chercheuse, de me questionner sur ma posture de respect et d'équité et de la définir, tout en reconnaissant les expertises des participantes qui collaborent à leur recherche.

Dans la recherche collaborative, il est possible de vivre une forme de solitude quant à la position dans la recherche qui me place à la fois comme actrice et observatrice, ce qui peut entraîner à remettre en question les cadres de référence mis en place au cours de la recherche. Lors de la coopération, la mise en place de groupes de discussion ou de rencontres a permis des espaces d'échanges et de réflexion. Dans mon rôle, j'ai dû faire preuve d'écoute et de réflexivité pour relancer et approfondir la conversation. Au cours du processus final de coproduction, nous avons dû tenir compte du fait que la recherche pratique menée sur le terrain revêt une importance égale, sinon supérieure, à celle de la production académique, dont l'objectif principal est de générer des données à analyser et à publier dans les milieux universitaires. Lors de ces différentes phases, il m'est arrivé régulièrement de remettre en question l'application de mes méthodologies et des théories invoquées, quand naturellement d'autres formes émergent sur le terrain. Ainsi, la recherche collaborative est une pratique réflexive qui fait des

allées retour entre savoirs issus de la recherche et savoirs expérientiels pour servir un regard critique et constructif sur la pratique (Aurousseau et al, 2020).

3.3.2 Entretien collectif

Comme mentionné précédemment, la première partie de l'atelier s'est déroulée sous forme de groupe de discussion. Les participantes ont été conviées autour d'une table, sur laquelle un microphone a été installé. Durant cette séance d'environ une heure, j'ai abordé plusieurs thématiques afin de proposer des sujets de discussion relatifs à leurs parcours. Les sujets abordés ont été choisis à partir d'une analyse de contenu fondée sur des observations participatives et des entrevues de mi-parcours avec les participantes. Ces sujets incluent l'expérience d'accompagnement, les émotions vécues au cours des parcours de formation, les savoirs transmis entre femmes, ainsi que les parcours migratoires des Femmes-relais. Ces sujets m'intéressent dans le cadre de cette recherche. Une grille d'entretien a été développée (cf. Annexe B) en fonction de ces sujets prédéfinis, et condensés dans le cadre d'une entrevue d'une heure à quatre grandes questions sur quatre thèmes principaux, qui ont été proposés aux participantes. Le temps a été réparti en périodes de cinq à vingt minutes pour chacun de ces thèmes, afin de s'assurer que chaque thème est couvert. Les participantes ont eu à leur disposition du papier pour noter les thématiques qu'elles ont trouvées pertinentes, ainsi que les points et les idées qu'elles auraient aimé développer davantage. Cet exercice poursuit deux objectifs. Premièrement, il permet aux participantes les moins à l'aise de s'exprimer en public, dans un environnement qui leur convient mieux, ce qui peut être repris ultérieurement dans le collage. Deuxièmement, il encourage les participantes à contribuer activement à l'identification des sujets clés de la recherche.

Bien que la collecte des données ait été réalisée au moyen d'une entrevue de groupe, l'analyse des échanges s'inspire des travaux sur le récit de vie afin de comprendre la manière dont les participantes construisent le sens de leurs expériences migratoires et de leur engagement comme femmes-relais.

Cette méthode d'entretien collectif a nécessité la mise en place d'un cadre particulier. L'ouvrage de Duchesne et Haegel (2006) offre une perspective sur les techniques d'animation utilisables intéressante. En effet, même si une professionnelle n'est pas la seule personne à pouvoir animer un groupe, l'animation requiert des compétences spécifiques afin de favoriser la compréhension et d'éviter le jugement. Dans le cadre de cette recherche, les sens communs, ainsi que les désaccords entre les participantes, étaient recherchés pour l'analyse. Afin de faciliter l'expression de ces derniers, j'ai prévu

un guide d'entretien favorisant l'expression de désaccords, par la dédramatisation et la médiation. Le guide d'entretien est généralement composé de 5 à 10 thèmes d'échange, du plus général au plus spécifique, formulés afin de rendre la conversation aussi libre que possible (Albarelo, 2022). Il reste essentiel de maintenir une certaine fluidité, en instillant la confiance aux participantes et en les invitant au mieux au partage. Cela répond également aux prémisses éthiques qui exigent d'éviter de faire éprouver de l'inconfort aux participantes (Duchesne & Haegel, 2006).

Il m'a été difficile de déterminer à l'avance les thèmes à aborder lors de cet entretien. Je ne voulais pas enfermer les femmes dans une vision stéréotypée de "la femme immigrante" ni réduire leurs expériences à des identités figées. Je souhaitais, au contraire, laisser de la place à leurs histoires, à leurs voix, sans les limiter à une catégorie. J'ai décidé de structurer mes questions d'entrevue autour de leur expérience personnelle, de la manière dont elles l'ont vécue pendant leur formation, et de la manière dont elles la relient à leur propre parcours. Cela laisserait de la place pour que leurs récits émergent naturellement. En réduisant mon questionnaire à cinq thèmes d'échange, j'ai souhaité laisser de la place à la fluidité des récits, afin que les femmes puissent se rendre là où elles le souhaitent.

Pour cadrer la discussion, j'ai d'abord rappelé le but de l'atelier, en expliquant et en faisant signer aux femmes le formulaire de consentement. J'avais invité les participantes à l'avance à rapporter de petits objets, images, matériaux, éléments de nature ou autres qu'elles souhaiteraient intégrer à leur collage. Les voix ont été enregistrées afin de me permettre de me concentrer sur ma médiation sans avoir à prendre de notes, ce qui m'a permis de réutiliser au mieux les données obtenues. À la fin de la discussion, j'ai rappelé l'idée de créer une œuvre de collage, en évoquant l'idée sous-jacente au collage, ainsi que les liens entre les deux parties.

À la suite de l'atelier, le matériel récolté sous forme d'enregistrements audio a été retranscrit, codé et analysé par une analyse de contenu thématique. Pendant l'atelier, j'ai noté sur une feuille de papier le nom de chaque femme à mesure qu'elle prenait la parole, afin de faciliter la retranscription de qui parlait et quand. J'ai utilisé les feuilles sur lesquelles les Femmes-relais ont écrit, ainsi que la retranscription, pour établir les thèmes qui sont ressortis le plus et qui sont apparus comme les plus pertinents de l'atelier.

3.3.3 Collage

L'usage du collage et du scrapbooking comme outils méthodologiques s'inscrit dans une tradition de recherche qualitative et participative. Elles visent à faire émerger des formes de savoirs sensibles, situés, parfois difficiles à raconter ou à faire ressortir dans des méthodes oratoires. Dans le cadre de cette recherche, le collage constitue un dispositif pertinent pour explorer le parcours de formation, l'expérience migratoire et les savoirs expérientiels qui en découlent. En tant qu'outil expressif et réflexif, il permet aux participantes de mobiliser des ressources symboliques et émotionnelles pour représenter leurs vécus, leurs trajectoires, ainsi que leurs aspirations, leurs douleurs ou leurs résistances.

Lynn Van Laren (2011), dans ses travaux sur l'intégration de la question du VIH/SIDA à l'enseignement supérieur, met en lumière le potentiel du scrapbooking comme outil permettant à des participantes issues de multiples champs professionnels de croiser leurs connaissances, tout en développant une posture critique vis-à-vis des discours dominants. Le scrapbooking devient un espace d'articulation entre les expériences vécues, les représentations sociales et les apprentissages professionnels. Ce type de création s'inscrit dans l'objectif de cette recherche, à savoir reconnaître la valeur des savoirs ancrés dans les parcours et les luttes des Femmes-relais.

Dans un autre registre, Agnès Vignolles (2009) utilise la méthode des collages projectifs pour étudier les représentations nostalgiques chez les jeunes adultes. Son étude démontre que le collage permet de projeter des images mentales et émotionnelles difficiles à formuler verbalement. Le processus créatif devient alors un acte de dévoilement de soi. En évitant de recourir à un récit discursif linéaire, cet espace d'expression met en relief les tensions entre intériorité, mémoire et identité. Cette capacité du collage à faire émerger des récits fragmentés, poétiques ou symboliques trouve un écho direct dans le contexte de ma recherche, où les participantes sont invitées à exprimer leur rapport au territoire, à l'intégration, au rôle d'accompagnatrice et à leur propre histoire migratoire. Enfin, Maller et Strengers (2018), en mobilisant les *scrapbooks* comme des enquêtes culturelles (*cultural probes*), montrent leur utilité pour étudier les pratiques sociales dans un contexte de transformation. Le scrapbooking agit ici comme un outil de médiation culturelle, permettant de documenter des pratiques quotidiennes, des micro-résistances ou des ajustements vécus, souvent imperceptibles pour un observateur extérieur. À travers cette méthode, les chercheuses accèdent à des savoirs incarnés, mouvants et situés, que le langage académique peine parfois à saisir. Cette perspective m'a particulièrement inspirée, car elle résonne avec

ma posture de chercheuse participante, qui tente d'entrer en dialogue horizontal avec les Femmes-relais.

Dans le cadre de cette recherche, l'atelier de collage a été proposé comme un moment de création collective et de réflexion partagée (cf. Annexe C). L'activité s'est déroulée à la suite de la dernière séance de la formation et peut être divisée en deux sous-parties. Un premier temps de création individuelle où les participantes ont été amenées à choisir, parmi une variété d'images et de mots dans des magazines, ce qui résonne avec leur expérience et à assembler leurs collages à leur rythme. Lorsque les femmes ont terminé leurs collages, elles ont été invitées à présenter leurs œuvres si elles le souhaitaient.

L'atelier visait ainsi à favoriser une parole plurielle et incarnée, et à ouvrir un espace de reconnaissance mutuelle de leurs parcours personnels, de formation et de migration. Dans l'analyse finale, les collages ont été considérés non pas comme des illustrations décoratives, mais comme des « textes visuels » à part entière, porteurs de sens multiples. Ces œuvres sont ainsi comprises comme des parties constituant l'entretien collectif. Elles ont été analysées à partir des descriptions faites par les participantes, sans attribuer de sens autre que celui qu'elles leur ont donné. Ces témoignages visuels ont ainsi été croisés avec les interprétations et récits que les participantes ont formulés lors du partage.

Ainsi, l'idée de cette activité était de refléter ce qui a pu ressortir de la discussion précédente et de faire des liens, d'une autre manière qu'à l'oral, entre les différents sujets évoqués. Cela a permis de faire ressortir, d'une autre manière, les savoirs transmis, les récits de formation et leurs inscriptions dans le parcours des femmes.

3.3.4 Justification de la recherche

Cette recherche vise à reconnaître, valoriser et transmettre les savoirs expérientiels des femmes-relais issues de l'immigration. Elle repose sur une démarche participative et critique visant à rompre avec les rapports de pouvoir traditionnels en recherche. Les participantes ne sont pas considérées comme de simples objets d'étude, mais comme des actrices à part entière du processus de recherche. En participant à la recherche, les femmes-relais contribuent à la production de connaissances qui reflètent leurs réalités, leurs perspectives et leurs stratégies. Il s'agit d'un processus horizontal, où l'on reconnaît que leur expérience constitue une source légitime de savoir. Cela peut générer un sentiment d'autonomie, de légitimité et de pouvoir d'agir (*empowerment*).

Tout d’abord, cette recherche offre un espace de parole, de mise en récit et de reconnaissance. Les femmes participantes ont l’opportunité de partager leurs parcours, de faire entendre leur voix, et de mettre en lumière des savoirs souvent invisibilisés, bien qu’essentiels. Cette reconnaissance de leur vécu constitue un levier important pour valoriser leur expertise dans des domaines tels que l’intégration, la médiation culturelle et l’accompagnement communautaire. Par ailleurs, la recherche crée des espaces collectifs, à travers les ateliers ou les entretiens, qui peuvent renforcer les liens entre les femmes, favoriser la solidarité, et consolider les dynamiques internes du groupe. Ils peuvent également favoriser un engagement accru au sein de la communauté.

Par ailleurs, la recherche permet de mettre en lumière les savoirs dits « expérientiels » — ces connaissances acquises en dehors des cadres formels, à travers la migration, la parentalité, le travail invisible, ou encore les interactions sociales et communautaires. Ce sont des savoirs à la fois pratiques, émotionnels, relationnels et souvent collectifs. Ils jouent un rôle fondamental dans le soutien et l’accompagnement d’autres personnes issues de l’immigration, mais restent souvent occultés par les institutions. En les rendant visibles et en leur donnant une légitimité symbolique, la recherche contribue à leur reconnaissance sociale et politique.

Les retombées de cette recherche dépassent, je l’espère, le seul groupe de participantes. En mettant en lumière les défis systémiques et les obstacles auxquels sont confrontées les femmes migrantes, la recherche vise à améliorer la compréhension de leurs réalités spécifiques. Les résultats produits poursuivent la création de savoirs sur les migrations, le genre, l’intégration et les alternatives de formation. Ces résultats peuvent alimenter les réflexions des organismes communautaires, des institutions publiques et des décideurs politiques, afin de concevoir des programmes plus adaptés, plus justes et ancrés dans les besoins du terrain. En rendant visibles ces savoirs souvent relégués à la marge, cette recherche peut inspirer d’autres pratiques de coconstruction des connaissances et de valorisation des savoirs expérientiels.

La valorisation de ces expériences contribue également à une meilleure compréhension interculturelle. En déconstruisant certains stéréotypes ou préjugés et en révélant, en partie, bien entendu, la complexité, la richesse et la diversité des trajectoires migratoires, la recherche contribue à renforcer la cohésion sociale et à créer des ponts entre différentes composantes de la société. De plus, les femmes-relais qui participent à cette recherche peuvent, à leur tour, devenir des passeuses de savoirs, des

modèles pour d'autres, des leaders communautaires. Leur parole peut résonner au-delà du cadre de l'étude, et peut-être inspirer d'autres femmes à prendre la parole, à s'engager, à revendiquer leur propre expertise et ainsi nourrir des dynamiques d'entraide et de transformation sociale.

En définitive, une société plus juste ne peut se construire sans la reconnaissance des savoirs et des vécus de celles et ceux qui en sont trop souvent les plus éloignés. Mettre en lumière l'expertise des femmes immigrantes, c'est valoriser leurs trajectoires, mais aussi enrichir collectivement notre compréhension des dynamiques sociales, culturelles et politiques qui traversent nos communautés. Cette recherche s'inscrit ainsi dans un projet de transformation sociale, en invitant à repenser qui détient le savoir, qui peut le transmettre, et à partir de quelles expériences. Une société ne peut prétendre aller bien si elle laisse une partie de ses membres sans ressource, sans écoute, sans reconnaissance. Cette recherche, à sa manière, participe à la construction d'un savoir plus juste, plus inclusif, et donc à une société plus équitable, dans laquelle chaque voix compte.

3.3.5 Limites de la recherche

Comme toute démarche de recherche qualitative, ce mémoire comporte des limites inhérentes aux choix méthodologiques, au contexte d'étude, à ma posture en tant que chercheuse, ainsi qu'aux contraintes logistiques et temporelles, et aux risques d'instrumentalisation de la recherche. Il est important de comprendre ces limites pour situer la portée des résultats et ouvrir une réflexion critique qui permettra d'enrichir de futures recherches et de les rendre plus inclusives.

Cette étude s'appuie sur un terrain unique, le projet Femmes-relais du CRIC. Ce choix a permis une immersion approfondie, mais a limité la diversité des contextes, des vécus et des approches observées. Les résultats doivent ainsi être interprétés comme un portrait dans un environnement spécifique, sans prétention à être généralisés à d'autres contextes, programmes ou populations.

Les participantes rencontrées partagent certaines conditions favorables, notamment une disponibilité temporelle minimale, une stabilité économique ou parfois le soutien d'un réseau. Ce biais de sélection réduit la représentativité des parcours plus précaires. De plus, la participation aux différents temps de collecte (entretiens, discussions de groupe) a été inégale. Certaines femmes n'ont pas pu être présentes aux temps collectifs, ou ont pris moins la parole. Les cinq femmes ayant participé aux entretiens de mi-parcours avaient été identifiées par les formatrices comme les plus engagées, ce qui a pu favoriser des

récits plus valorisants au détriment de récits plus ambivalents ou critiques. Je n'ai pas pu recueillir l'expérience des femmes ayant quitté la formation, rencontré des difficultés majeures ou terminé la formation prématurément, ce qui limite la portée du regard porté.

L'outil du collage, bien que riche pour la mise en récit symbolique, a posé certains défis. L'engagement dans une démarche de création demande du temps, une certaine aisance, et un climat de confiance qui sont difficiles à garantir dans un cadre temporel limité. La diversité et la profondeur des productions artistiques ont pu être affectées par ces facteurs. De plus, l'interprétation des collages reste générale, limitée par le peu de temps dont nous avons disposé pour les développer. Il est également possible que certaines femmes aient modulé leurs discours en fonction de la dynamique de groupe, de la présence des formatrices ou de ma position de chercheuse. Certaines représentations symboliques ont pu se mêler aux récits concrets, sans qu'il soit possible de retracer précisément leur origine.

Ma posture de chercheuse observatrice participante a façonné les interactions et les données recueillies, en facilitant à la fois la création de liens et en engendrant des biais. Ma double posture a pu susciter des attentes implicites ou favoriser une forme d'autocensure. Le cadre de parole a sans doute favorisé des récits positifs, ou du moins « conformes », au détriment d'une expression complète de critiques ou de malaises potentiels. Mon positionnement - femme blanche, européenne, étudiante universitaire, et issue d'une immigration choisie - a également pu générer des écarts culturels ou symboliques qui ont pu limiter certains partages, notamment sur des questions sensibles, comme le racisme, les rapports de pouvoir ou les discriminations. Malgré l'usage de dispositifs réflexifs, tels que la réduction ou le journal de bord, ces biais ne peuvent pas être totalement évités.

Par ailleurs, la recherche s'est déroulée sur environ dix mois, auprès d'une seule cohorte, ce qui limite la possibilité d'observer des effets à long terme. Mon implication a été contrainte par mes propres limites (emploi, budget, horaire du CRIC, délais universitaires), ce qui a restreint mes ambitions initiales, comme la réalisation d'entretiens individuels plus approfondis ou la participation à certains ateliers importants (deuil migratoire, parcours migratoire...).

Un enjeu éthique majeur a traversé toute ma recherche : comment éviter l'instrumentalisation des récits recueillis? Même avec les meilleures intentions, il demeure un risque que les savoirs transmis soient extraits de leur contexte ou réappropriés dans des cadres institutionnels ou académiques qui ne leur rendent pas justice. Dans un contexte où les femmes immigrantes sont fréquemment sollicitées

comme témoins sans réel pouvoir sur l'usage de leur parole, cette tension est omniprésente. Pour cette raison, j'ai choisi de ne pas tout interpréter, de laisser des zones d'ombre et de ne pas chercher à donner un sens univoque à chaque récit.

Face à ces limites, plusieurs pistes peuvent être envisagées pour de futures recherches. Il serait judicieux d'élargir les champs d'étude, de constituer des équipes de recherche diversifiées, qui représentent diverses expériences migratoires, et d'impliquer davantage les participantes dans l'analyse (coconstruction, validation...). Cela permettrait de mieux comprendre la complexité des expériences vécues.

3.4 Pré terrain : observation participante

Cette section et ses sous-sections (points 3.4.1 à 3.4.4) détaillent la phase d'observation participante ainsi que les démarches préalables à l'accès au terrain. Si ces étapes préparatoires ne sont pas directement réinvesties dans les analyses empiriques et les discussions des chapitres 4 et 5, leur présentation succincte revêt, selon moi, une importance méthodologique fondamentale. Il s'agit d'explicitier la généalogie de ma démarche en mettant en lumière les conditions d'accès aux informateurs et ma posture d'observatrice. Ce « pré-terrain » fait ainsi office de socle réflexif indispensable, permettant de clarifier le périmètre des données et de comprendre comment s'est façonné et consolidé le cadre d'analyse déployé dans la suite de ce travail.

3.4.1 Première rencontre : diplomation des anciens élèves

Lors de ma première visite au CRIC, j'ai été accueillie par l'équipe de formation ainsi que par d'anciennes et d'actuelles Femmes et Hommes relais. Cette journée d'accueil, conçue comme un parcours de découverte de l'organisme, m'a permis de mieux comprendre sa mission, son fonctionnement et les différents projets qu'il porte. Les échanges avec les membres de l'équipe ont rapidement suscité mon intérêt pour le programme Femmes-relais et ont contribué à orienter mon projet de recherche vers cette initiative.

À la suite de cette première rencontre, d'anciennes participantes, désormais employées au CRIC, m'ont mise en contact avec la directrice de l'organisme, qui m'a invitée à assister à la cérémonie de remise des diplômes de la cohorte précédente. Cette cérémonie a donné lieu à plusieurs témoignages illustrant les retombées de la formation sur les parcours personnels et professionnels des participantes et des

participants. Plusieurs ont décrit la formation comme un levier de confiance en soi, d'engagement communautaire et de redéfinition de leur place au sein de la société québécoise.

À l'issue de cette rencontre, j'ai présenté mon projet de recherche à la directrice du CRIC. Nos échanges ont mis en lumière les défis liés à la reconnaissance institutionnelle du programme. Elle a notamment souligné l'importance d'un financement pérenne et d'une reconnaissance officielle de la formation afin de valoriser le rôle des Femmes et Hommes relais et de favoriser un accès plus équitable à ce programme pour les personnes immigrantes souhaitant s'y engager.

3.4.2 Seconde rencontre : présentation de la formation Femme-relais

À la suite de cette première rencontre, j'ai rencontré une des formatrices du CRIC lors d'une séance de présentation de la formation en ligne aux prochaines potentielles Femmes-relais. Vingt-cinq femmes étaient connectées, pour huit à neuf places disponibles. La sélection s'effectue principalement sur la base de la motivation et de la disponibilité constante à participer à la formation au cours de l'année prochaine. Lors de cette présentation, la formatrice a exposé les trois grands volets de la formation Femmes-relais. Tout d'abord, le volet consacré à l'insertion professionnelle, au cours duquel les participantes apprendront, par exemple, à rédiger un CV et une lettre de motivation. Le volet accompagnement des familles immigrantes formerait les Femmes-relais à faire de l'accompagnement d'autres familles nouvellement arrivées sur le territoire. En dernier lieu, le volet d'implication citoyenne, qui donnerait aux femmes une chance de s'impliquer concrètement dans le quartier ou dans diverses activités.

La formatrice prit ensuite le temps de répondre aux questions et aux inquiétudes des femmes, notamment concernant les modalités de la formation, ce qui est requis pour participer, ou encore la conciliation entre la formation, le travail et la vie privée.

3.4.3 Formation sur l'accompagnement

Lors d'une séance de formation des Femmes-relais au CRIC, à laquelle j'ai participé comme observatrice participante, les nouvelles participantes ont été invitées à réfléchir au sens de l'accompagnement. Elles l'ont défini comme une démarche qui dépasse le simple soutien administratif pour inclure l'écoute, la présence, le respect et le non-jugement. Les Femmes-relais expérimentées ont ensuite présenté les

principes qui guident leur pratique : comprendre les besoins des personnes accompagnées, favoriser leur autonomie, maintenir une posture bienveillante et préserver une relation de confiance.

La formation insiste sur le fait que les Femmes-relais ne sont ni travailleuses sociales ni psychologues. Leur rôle consiste à accompagner les personnes dans leurs démarches sans agir à leur place et à référer les situations plus complexes aux intervenantes du CRIC ou aux ressources appropriées. Cette approche s'inscrit dans une logique d'autonomisation, où la personne accompagnée demeure l'actrice principale de ses démarches, tandis que la Femme-relais lui offre un soutien linguistique, informationnel et relationnel.

Les modalités d'accompagnement sont également précisées. Les rencontres peuvent avoir lieu en personne, par téléphone ou en ligne, et une rotation entre les Femmes-relais est privilégiée afin d'éviter les relations de dépendance. Chaque accompagnement est préparé à l'avance et documenté dans des formulaires assurant le suivi des interventions. La confidentialité ainsi que le respect d'une distance professionnelle constituent des principes fondamentaux. Les formatrices rappellent notamment qu'il est interdit de partager ses coordonnées personnelles, d'offrir des biens matériels ou de rencontrer les personnes accompagnées à l'extérieur du cadre du CRIC.

La formation alterne présentations et mises en situation afin d'amener les participantes à réfléchir à des situations fréquemment rencontrées, comme les retards, les changements de demande en cours de rencontre ou la gestion des limites professionnelles. Ces exercices permettent d'illustrer l'importance de maintenir un cadre clair tout en faisant preuve de souplesse et d'écoute.

Enfin, plusieurs Femmes-relais expérimentées témoignent de leur parcours. Elles expliquent comment leur engagement au sein du projet a renforcé leur confiance en elles, favorisé leur implication citoyenne ou encore influencé leur parcours professionnel. Ces témoignages illustrent que la formation dépasse l'acquisition de connaissances techniques : elle constitue également un espace de développement personnel, d'engagement communautaire et de renforcement du pouvoir d'agir. Comme le rappellent les formatrices, l'objectif ultime de l'accompagnement est de permettre aux personnes immigrantes de mieux comprendre les ressources qui les entourent, d'exercer leurs droits et de devenir progressivement actrices de leur propre parcours.

3.4.4 Entretiens de mi-parcours

Comme mentionné précédemment, cinq des douze participantes à la formation Femmes-relais du CRIC ont accepté que j'assiste à leur entretien individuel de mi-parcours, réalisé en ligne en présence des deux formatrices. Ces échanges ont permis de mieux comprendre leur expérience de la formation et de dégager plusieurs thèmes communs, tout en préservant l'anonymat des participantes.

Le premier thème est celui de la transformation personnelle. Les participantes décrivent un passage progressif du doute et de l'insécurité vers une plus grande confiance en leurs capacités. Si les premiers accompagnements ont parfois été source de stress, elles rapportent avoir développé des compétences relationnelles, organisationnelles et interculturelles qui leur permettent aujourd'hui d'assumer leur rôle avec davantage d'assurance. Les formatrices confirment cette évolution en soulignant les initiatives prises par les participantes ainsi que les retours positifs des personnes accompagnées, particulièrement lors de démarches liées à la scolarisation ou à l'accès aux services.

Les entretiens mettent également en lumière certaines limites de la formation. Les participantes souhaiteraient un accompagnement plus individualisé, une plus grande flexibilité des horaires et un renouvellement de certains contenus afin de mieux répondre à leurs réalités familiales et personnelles. Malgré ces défis, elles reconnaissent la valeur de la formation et expriment le désir qu'elle continue à évoluer en fonction des besoins des participantes.

Un autre thème central concerne la force du collectif. Les participantes décrivent le groupe comme un espace de soutien, de partage et d'entraide où les récits migratoires résonnent entre eux et favorisent un sentiment d'appartenance. Quelques défis liés à la dynamique de groupe sont toutefois soulevés, notamment la formation de sous-groupes linguistiques et certaines difficultés à maintenir un climat propice aux échanges. Ces observations sont formulées dans une perspective constructive et s'accompagnent de propositions visant à renforcer les interactions interculturelles.

Enfin, les entretiens témoignent d'un fort désir d'engagement social. Plusieurs participantes souhaitent poursuivre leur implication auprès des personnes immigrantes, développer de nouveaux projets communautaires ou mettre leurs compétences au service d'autres initiatives citoyennes. Pour plusieurs, la formation représente non seulement un moyen d'acquérir des connaissances, mais également un levier d'intégration, d'engagement communautaire et de développement du pouvoir d'agir.

Dans l'ensemble, ces entretiens montrent que la formation Femmes-relais est perçue comme un espace de développement personnel et collectif. Au-delà de l'acquisition de connaissances pratiques, elle favorise la confiance en soi, la création de liens de solidarité et l'engagement citoyen, tout en révélant des pistes d'amélioration formulées par les participantes elles-mêmes.

3.4.5 Entretien collectif et collage

La décision de mener une entrevue de groupe et de réaliser un collage s'est finalement parfaitement intégrée au programme de formation. Lorsque j'ai communiqué à mes formatrices mon désir d'organiser ces deux ateliers, elles m'ont annoncé que cela coïncidait exactement avec ce qu'elles avaient prévu pour la fin de la formation. Elles m'ont alors proposé d'animer entièrement cette activité. Elles ne m'ont imposé aucun cadre spécifique ni exigé de contenu particulier. Elles pouvaient déjà obtenir toutes les informations nécessaires pour comprendre comment les femmes avaient vécu la formation, à l'aide d'un formulaire qu'elles avaient préparé. J'ai alors condensé mes deux ateliers prévus afin de les regrouper en une séance de trois heures. Cela s'est finalement avéré préférable en raison de la longueur de la discussion et du format souhaité. J'ai alors tourné mon entretien d'environ une heure autour de 3 grandes questions. J'ai prévu une heure et demie de collage, en y intégrant des temps de retour sur ces derniers, pour tenir dans les trois heures que je pouvais utiliser (en prévoyant du temps disponible pour de possibles dérapages).

Pour l'entretien, les questions portaient sur le soi, le parcours de formation et de vie, ainsi que sur les liens entre les trois. J'ai d'abord invité les femmes à se présenter à l'écrit, en mentionnant leur nom, leur langue maternelle et ce qu'elles ont apprécié dans la formation. Par la suite, trois questions, décrites plus amplement en annexe C, ont été présentées. La première question portait sur les moments forts et les émotions ressenties au cours de la formation. La seconde autour des résonances entre ce parcours de formation et leur propre parcours de vie et leur parcours migratoire. La dernière question portait sur la spécificité de suivre ce parcours de formation entre femmes et sur les compétences qu'elles estimaient avoir développées.

Pour le collage, j'avais craint que les femmes ne sachent pas vraiment par quel bout commencer. Finalement, la transition se fit très naturellement. Je leur ai proposé de réaliser un collage mettant en relief leurs parcours personnels, leurs expériences de formation et, plus largement, leurs parcours migratoires. Pendant la séance, certaines femmes entraient et sortaient de la salle pour faire des pauses.

De la musique douce se faisait entendre en fond. Les femmes étaient concentrées, dans leurs bulles, et échangeaient parfois des mots en chuchotant. Les différents magazines que j'avais mis à disposition tournaient dans la salle. Deux femmes qui n'étaient pas là lors de l'atelier arrivèrent au cours du collage, je leur rendis visite pour expliquer brièvement ce qui s'était passé dans la discussion et leur transmettre les directions pour le collage.

Quelques femmes finirent leurs collages très vite, d'autres prirent leur temps pour choisir, une à une, les images. Je fis quelques rappels pendant le temps restant de la session. Celles qui avaient fini prirent un moment pour raconter leur création, tandis que les autres ralentissaient pour les écouter. Les femmes applaudissent leurs collègues à la fin de chaque présentation.

Les thèmes des collages étaient finalement très variés. Certaines choisirent ce moment pour se présenter plus amplement, parler de qui elles étaient, de leurs valeurs, de ce qu'elles aimaient... D'autres firent un récit de leurs parcours d'immigration, de la façon dont elles se sentaient à leur arrivée, et maintenant à la fin de ce parcours. Une femme, qui avait beaucoup partagé lors de l'entretien, se concentra spécifiquement sur la formation et montra ce qui semblait être un diplôme de formation. Cette variété de thématiques témoigne de mon désir de laisser la forme expressive suivre le désir des femmes, sans les inciter à aborder une thématique précise, mais toujours en partant de leurs expériences.

CHAPITRE 4 ANALYSE DE L'ENTRETIEN

Ce chapitre propose une lecture analytique des échanges issus de l'atelier final de collages, en les mettant en dialogue avec les cadres théoriques mobilisés précédemment. À travers quatre grandes thématiques – les expériences d'accompagnement, les parcours migratoires, la formation elle-même et les transformations personnelles – il explore comment les femmes relais s'approprient leur rôle, développent leur pouvoir d'agir et redéfinissent leur place dans la société québécoise. Leurs récits témoignent d'un processus de conscientisation, d'apprentissage et de reconfiguration identitaire à la croisée du personnel et du collectif. Afin de conserver l'anonymat des Femmes-relais, elles sont identifiées par les termes « une femmes » ou « des femmes », sans spécification de qui dit quoi. Seuls les témoignages liés aux collages sont identifiés, afin d'obtenir une image concrète des symboles utilisés par les femmes.

4.1 Les expériences d'accompagnement : du parcours migratoire à l'intégration

4.1.1 Parcours migratoire de familles accompagnées

Lors de la discussion sur leur expérience de formation, les Femmes-relais sont rapidement passées à parler des parcours migratoires difficiles de certaines familles suivies. Ces parcours d'hommes, de femmes et surtout d'enfants sont généralement marqués par l'instabilité, la précarité et l'insécurité. Iels ont souvent traversé plusieurs pays, par voie terrestre ou maritime, parfois pendant de longs mois, en quête d'un refuge, et souvent au prix de souffrances physiques et psychologiques. Par exemple, l'une des femmes évoque une famille vénézuélienne qui a migré dans des conditions extrêmement difficiles. Iels sont passés par 8 pays différents, pendant un an et demi, avant d'arriver au Québec avec leurs enfants (jeunes enfants et adolescents). D'autres femmes mentionnent l'accompagnement d'une mère et de sa fille, qui tentent d'accéder aux services de santé, ou encore d'un père et de son fils, ayant fui leur pays dans une situation de danger imminent, laissant derrière eux la mère et les autres enfants.

J'ai eu une rencontre à l'école avec son fils, et l'histoire, ça m'a vraiment choquée. L'enfant, il s'est sauvé de leur pays parce qu'il y avait le danger, puis que le père, il est juste venu avec le grand fils, et il a laissé la famille, la femme et d'autres enfants au pays, parce que, sinon, ça serait le danger.

Mais définitivement, je pense que les accompagnements sont les moments les plus touchants. Même si la formation me touche pour certaines choses, mais quand tu les fais pour vrai...

Elles évoquent la difficulté que rencontrent les jeunes enfants dont elles ont fait la connaissance dans les écoles, en raison de leur parcours migratoire. Les Femmes-relais ont effectué beaucoup d'accompagnements auprès d'une école locale, où elles aident des familles ne parlant ni français ni anglais à communiquer avec les professeur.e.s ou la direction. Elles racontent alors les marques laissées sur ces enfants, qui vivent ce qui pourrait être considéré comme des symptômes de traumatismes, dans la continuité des épreuves de ce parcours. Elles mentionnent des enfants repliés sur eux-mêmes, silencieux, enfermés, qui éprouvent de grandes difficultés à s'adapter à leur nouvel environnement scolaire. Une femme évoque un jeune resté renfermé sur lui-même pendant plusieurs mois après son arrivée. Elle raconte : « Cet enfant-là [...], il était enfermé quand il est venu ici. Il ne parlait avec personne, il était tout le temps avec son cellulaire ou avec sa tablette. » Ce repli semble symptomatique d'un mal-être plus profond. D'autres participantes relatent des cas marqués par l'absentéisme scolaire : « [ça se] passait très, très mal. Ils (les parents) doivent aller à l'école pour parler de l'enfant, il va pas toujours à l'école. [...] C'est très difficile. Les besoins sont très durs », ou encore « À l'école [...] tout le monde ne savait pas qu'est ce qui se passe avec l'enfant parce que la fille n'était pas présente depuis 3 semaines ».

Dans certains cas, les enfants présentent aussi des troubles du comportement à l'école, comme le souligne une femme : « À l'école, il y avait beaucoup de problèmes avec cet enfant-là. » Ces problèmes de conduite incitent les femmes porte-parole à s'engager auprès des familles pour assurer le bien-être des enfants. « Votre enfant, il a des problèmes. Il faut qu'on trouve des solutions, c'est pour son bien ».

Les récits recueillis lors de la discussion collective soulignent la violence des parcours migratoires vécus par plusieurs familles. Ces trajectoires sont souvent marquées par la peur, la fuite et l'incertitude. Ce vécu est celui d'une migration contrainte, vécue non pas comme un choix, mais comme une nécessité vitale. L'exil est synonyme de perte : perte du foyer, du tissu social et familial, des repères linguistiques et culturels, parfois même de ses propres repères. Dans ce contexte, les enfants apparaissent comme des figures particulièrement vulnérables. Leurs comportements – de repli sur soi, de mutisme, d'absentéisme ou d'agitation – peuvent être compris à la lumière des effets post-traumatiques, ou l'expérience du danger, de la séparation et du déracinement laisse des traces profondes. L'usage répété du mot « enfermé » peut être interprété, à mon avis, comme un indice de souffrances psychiques non formulées, qui s'expriment dans le corps ou dans le silence plutôt que dans le langage.

Ces récits montrent que les Femmes-relais ne se contentent pas de relayer des informations, mais accueillent aussi les résonances émotionnelles liées à ces trajectoires. Leurs réactions – choc, pleurs, peine, tristesse – témoignent de la manière dont le récit de l'autre entre en résonance avec leur propre histoire ou sensibilité. Ce phénomène peut être éclairé par le concept de résonance biographique (Rosa, 2016), lorsqu'on voit l'écho que ces histoires font à l'histoire intime ou collective de la personne qui les écoute, suscitant un engagement affectif fort. Les connaissances acquises et perçues par ces femmes ne relèvent pas seulement d'un savoir objectif, mais d'un savoir situé et incarné, qui s'appuie sur l'écoute, l'expérience, l'affect et l'histoire vécue. Cela renvoie à la notion de savoirs subalternes (Hill Collins), qui légitime les formes de connaissances issues de positions marginalisées, mais dotées d'une capacité singulière à éclairer des réalités vécues dans l'ombre des savoirs dominants.



Figure 1: Papillon, Bateau, Résistance et Expérience

4.1.2 Après l'immigration, le parcours du combattant n'est pas terminé

L'arrivée au Québec ne marque pas nécessairement la fin des épreuves liées à la migration. Pour plusieurs familles accompagnées par les Femmes-relais, elle inaugure plutôt une nouvelle phase d'instabilité marquée par l'attente, l'incertitude administrative et la précarité matérielle. Comme le dit une participante : « C'est pas fini, c'est ça, c'est encore... Il faut qu'ils fassent le combat. [...] Les immigrants d'asile, c'est différent », ce qui suggère que la migration est vécue comme un processus en devenir long et éprouvant, plutôt qu'un simple passage géographique (Schmoll, 2020). Les statuts d'immigration temporaires ou précaires, les procédures de demande d'asile complexes et les craintes de déportation pèsent lourdement sur les personnes accompagnées, qui vivent parfois dans la crainte constante d'un renvoi forcé vers un pays jugé dangereux. Cette insécurité post-migratoire prolonge les formes d'oppression systémiques que subissent les personnes immigrantes, à la croisée du genre, du statut migratoire, de la race et de la classe, comme l'éclaire l'approche intersectionnelle (Crenshaw, 1989)

Le poids de l'insécurité juridique s'accompagne souvent d'une précarité sociale et financière. Cette précarité les pousse parfois à faire des choix douloureux, comme laisser leurs enfants seuls pour aller travailler et subvenir aux besoins de la famille, faute d'accès à des services adaptés. Ce cumul de vulnérabilité renvoie aux violences structurelles, des formes de violence sociale produites par le manque de ressources institutionnelles pour répondre aux besoins spécifiques de ces familles. Cette réalité accentue le sentiment d'impuissance des Femmes-relais, confrontées à des situations où les besoins dépassent les ressources disponibles, comme en témoigne l'un des récits : « Même le père, je parlais souvent avec le père, il n'a pas le choix de laisser son fils tout seul parce qu'il faut qu'il aille travailler ».

La peur du renvoi forcé et de la séparation familiale ajoute une charge psychique constante. Une femme raconte : « L'autre fois, le monsieur me dit : « Imagine, on m'envoie au pays. Je ne sais pas où aller, avec mon fils, parce que je ne peux pas retourner au pays . » Les familles sont parfois hantées par la peur d'un avenir incertain, en particulier quand un refus potentiel de leurs demandes d'immigration menace de les séparer de leurs proches ou encore de les renvoyer dans des contextes de vie dangereux.

Les Femmes-relais décrivent également les effets de ces parcours migratoires difficiles, en particulier sur les enfants. Elles s'interrogent sur les conséquences de cette situation pour les enfants, dont le corps porte les marques du déracinement : « C'est comme, ils vont de pays à pays, marche à marche, bateau,

plein de choses (...) un adulte, je comprends, mais un enfant qui fait ça avec ses parents, c'est difficile, je trouve. Surtout un enfant de 10 ans... ». Les femmes constatent des transformations profondes chez les jeunes, devenus plus tristes, parfois méconnaissables : « À chaque fois que je vois cet enfant-là, j'ai tout le temps la peine [...]. Son père, il disait : cet enfant-là, il s'amusait tout le temps, il faisait tout, mais maintenant, il est enrhumé. » Les femmes racontent la peur de ce que ces violences structurelles vont laisser comme cicatrices dans la vie des enfants : « Quand ils vont grandir, ils vont avoir tout le temps de la peine parce qu'ils vont grandir avec des problèmes. Même si ça prend un temps, tout va se régler. Mais pour ces enfants, je pense que toute leur vie, ça va rester [...], qu'ils ont grandi tout seuls. » La souffrance des enfants résonne fortement chez les Femmes-relais, qui expriment leur incompréhension face aux injustices que ces jeunes ont vécues : « Je comprends pourquoi il est enrhumé. Il n'a pas sa mère, il a vécu plein de choses que les jeunes de 10 ans ici n'ont pas vécues » ou encore : « Ils vont grandir tout seuls, même s'il y a une mère, il va grandir tout seul. »

Conscientes de l'impact de cette solitude, elles mobilisent tous les moyens possibles pour atténuer l'isolement de ces enfants. « Moi, je parlais dans l'école, avec l'aide sociale, on a trouvé des motivations, inscrits dans les camps d'été, plein de choses pour que l'on motive l'enfant. » Cette pratique incarne un *care* (bell hooks, 1994), décolonial et situé, qui ne cherche pas à sauver, mais à soutenir, et ouvre une voie de possibles en accompagnant les familles sans les dominer. La présence des femmes relais devient un geste politique autant qu'émotionnel, qui agit comme un lien face à l'isolement et comme une marque de solidarité face aux injustices.

Dans une perspective féministe située, comme la présente Cloutier (2011), ces témoignages révèlent comment les expériences migratoires s'inscrivent dans une continuité d'épreuves et d'ajustements marqués par des formes de violence systémique. Les récits montrent notamment l'impact profond de ces parcours sur les enfants, souvent marqués par le déracinement, la peur, l'isolement et les séquelles d'un exil subi. Les Femmes-relais deviennent alors un tournant important dans le quotidien de ces familles. Elles assurent une présence sécurisante et un espace relationnel de réparation, tout en étant une porte d'entrée vers les ressources et un lien humain capable d'offrir de l'écoute, de la reconnaissance et de la solidarité. À travers leurs accompagnements, elles tentent d'atténuer les effets de la précarité liée à leur parcours d'immigration et d'offrir de nouvelles perspectives de vie à ces familles.

4.1.3 Quand les barrières linguistiques se dressent

L'un des rôles majeurs des Femmes-relais, comme décrits dans le chapitre précédent, est de faire le lien linguistique entre les familles immigrantes et les institutions. Ce rôle dépasse la simple traduction d'une langue à l'autre ; il devient un acte de médiation essentiel pour que les émotions, les besoins et les réalités vécues soient entendus et compris. Dans une approche intersectionnelle (Crenshaw, 1989), les barrières linguistiques ne sont pas des obstacles techniques, mais des expressions concrètes des rapports de pouvoir qui se croisent entre les statuts migratoires, la classe, la race et le genre. En effet, lorsque la langue constitue un obstacle, la communication se trouve fragilisée, ce qui peut même entraîner une rupture du contact avec l'univers de l'autre. Cette accumulation de désavantages sociaux et institutionnels peut se faire sentir illégitime, incomprise, ou infantilisée. Comme l'exprime une participante : « Et quand, à cause de la barrière linguistique, c'est super difficile. Parce qu'on ne peut pas exprimer des sentiments, on ne peut pas dire, comment est-ce que je me sens; c'est juste qu'on peut dire des petites choses mal dites... c'est pas facile. » La langue devient alors un filtre d'accès à la reconnaissance sociale et aux droits fondamentaux, son absence ou sa maîtrise partielle alourdit les effets des autres formes de marginalisation.

Les difficultés d'accès aux services de santé sont particulièrement palpables, et apparaissent comme une couche supplémentaire de marginalisation. Même lorsque les Femmes-relais accompagnent les personnes immigrantes dans ces contextes, elles se heurtent à des institutions peu adaptées, peu empathiques et rigides dans leurs pratiques langagières : une participante rapporte par exemple:

J'ai fait une autre rencontre récemment. Chez les médecins, c'est super dur aussi, à la CNESST, parce que le médecin, il n'a pas d'empathie, évidemment, quand tu viens d'ici. Même si j'étais avec la madame pour l'aider, elles donnent directement les indications en français.

Cette barrière linguistique peut également entraîner une perte de repères et d'agentivité chez les personnes accompagnées, surtout lorsqu'elles sont déjà vulnérables et anxieuses, et éprouvent des difficultés à faire confiance. Elles sont limitées à pouvoir agir selon leurs propres valeurs et jugements, ou de faire des choix libres, informés et significatifs pour elles (Sen, 2010). Dans certains cas, même avec l'intervention de la Femme-relais, les institutions refusent de s'adapter ou de ralentir leur communication. Ces interactions inégalitaires révèlent les effets d'une violence institutionnelle subtile mais persistante, qui nie aux personnes le droit d'exprimer leur vécu avec justesse.

Ces défis se retrouvent également dans les institutions scolaires, où l'absence de communication entre les parents et les intervenants peut exacerber l'isolement des enfants : « Même l'école n'était pas capable de communiquer avec les parents, parce qu'ils ne parlent pas français, et ne parlent pas non plus anglais. Plus l'enfant était enfermé, de plus en plus, il est enfermé. » Ces situations soulignent l'effet cumulatif des oppressions : un enfant non francophone, marqué par un parcours migratoire douloureux, est plus à risque d'être exclu du système scolaire, et stigmatisé pour ces comportements.

Dans ce contexte, les Femmes-relais deviennent des actrices cruciales d'une justice linguistique intersectionnelle. Elles traduisent non seulement les mots, mais aussi les émotions, les intentions et les silences. Leur rôle ne consiste pas seulement à comprendre, mais à rendre possible une reconnaissance mutuelle, dans un espace où les dominations croisées – raciales, institutionnelles, linguistiques – tendent à réduire au silence les voix minorisées. Leur présence, bien qu'elle ne soit pas suffisante pour compenser les inégalités structurelles, permet néanmoins de maintenir des ponts là où les institutions échouent à inclure. Elles permettent ainsi de limiter la reproduction de la violence symbolique au sein de dispositifs qui normalisent la communication et minimisent l'expérience vécue.

4.1.4 Créer des liens de confiance – méfiance des familles envers les Femmes-relais et les institutions

Les Femmes-relais racontent à quel point il peut être difficile, au départ, d'instaurer un lien de confiance avec les familles qu'elles accompagnent. La parole ne circule pas d'emblée, certaines personnes craignent de se livrer, redoutant que leurs récits soient mal interprétés ou utilisés contre elles. Cette méfiance s'inscrit dans des expériences de vie souvent marquées par la peur, la surveillance et la précarité administrative. Elles témoignent d'une relation altérée aux institutions, construite dans la contrainte et parfois dans des contextes où la parole a pu avoir des conséquences graves. Comme le résume une participante :

Je sais que des fois, ils ont peur de dire toute la vérité parce qu'ils... ça se peut ils n'ont pas confiance à 100% avec nous. Ça se peut, ils pensent qu'on va raconter l'histoire aux policiers et tout ça.

Cette méfiance ne peut être comprise qu'en tenant compte de la complexité des expériences vécues par ces familles. Une lecture intersectionnelle permet de repenser la manière dont ces différentes formes de vulnérabilité s'entrecroisent pour construire les rapports de pouvoir qui influencent profondément la

relation aux institutions et aux autres. Ce n'est donc pas qu'une peur individuelle, mais une conséquence de rapports sociaux inégaux qui ont dégradé le lien de confiance avec les figures d'autorité.

Le déblocage de la parole se fait ainsi progressivement, au fur et à mesure que la confiance s'établit entre la famille accompagnée et la Femme-relais présente avec eux. Les témoignages suivants montrent comment, peu à peu, les personnes se sentent en sécurité pour se dévoiler :

C'est comme que la mère est vraiment fermée au début, mais après, on fait un petit peu comme l'empathie. On parle avec, mais est-ce que tu peux dire qu'est-ce qui se passe?

J'ai remarqué, qu'ils ont peur de dire la vérité et tout ça. Au début, ils ne disaient pas, mais à la fin, je l'ai rassuré le père. Je lui ai dit, écoutez, ici, il n'y a rien à cacher.

Parce qu'au début, elle a peur, elle est dans son avec son chemin migratoire, super compliqué. Elle a peur.

Les Femmes-relais tentent alors de les rassurer en leur rappelant qu'elles ne sont pas là pour les juger ni pour rapporter leurs histoires, et que les échanges se déroulent en toute confidentialité. Elles répètent alors leurs rôles d'accompagnantes auprès des familles, les rassurant afin qu'elles sachent qu'elles ne sont pas en danger en racontant leurs histoires dans ce cadre.

Moi, la même chose. Je ne suis pas à la police, parce qu'au début, elle pense, OK, peut-être si je dis la vérité, je peux me mettre en danger. Ou je peux... Tu sais, il n'y a pas des outils pour tout le monde.

L'enfant doit être tout seul. C'est un enfant de 10 ans. Il avait peur de dire la vérité parce qu'il avait peur parce que les gens lui ont raconté que la DPJ va embarquer et qu'il va perdre son fils.

Elles sont également amenées à démystifier le rôle d'institutions parfois perçues comme menaçantes, telles que la police ou la DPJ, afin de rectifier certaines idées qui circulent. « Il a peur de ces choses... La DPJ, ils embarquent quand c'est en danger pour un enfant. Pas parce que vous (l'avez) laissé avec une autre personne ».

Dans cette dynamique, les Femmes-relais deviennent des figures de médiation affective, des repères humains qui permettent à la parole de s'installer progressivement. Cette confiance repose sur la qualité de la relation, sur l'écoute, la patience et la capacité à accueillir les récits dans leur complexité. : « C'est

important de l'accueillir, de dire, hé, tu peux dire ça, t'inquiète pas, relâche-toi, prends ton temps. Et c'est finalement c'est comme ça que la mère peut dire ce qui se passe. »

Ces témoignages illustrent l'importance de la relation de confiance dans l'accompagnement des familles immigrantes. La parole ne se libère que lorsqu'un climat de sécurité émotionnelle est instauré. En ce sens, le rôle des Femmes-relais dépasse largement l'information ou l'orientation ; il suppose une présence attentive, constante et incarnée, comme le mentionne Lorde (1984), capable de soutenir des personnes qui se sentent parfois en danger. Dans cette posture, elles contribuent à restaurer la dignité et le pouvoir d'agir des personnes accompagnées, en reconnaissant leur expérience dans toute sa singularité.

4.1.5 Attention au paternalisme

Lors de la formation initiale, les Femmes-relais sont sensibilisées à un enjeu fondamental de l'accompagnement, soit celui d'éviter de tomber dans une posture paternaliste. Bien que l'intention soit bienveillante, les formatrices ont souligné l'importance d'autonomiser les personnes accompagnées plutôt que de faire les démarches pour elles et, par conséquent, à leur place. Sachant que les tâches demandées pour l'accompagnement sont souvent accomplies plus facilement ou plus rapidement lorsque l'on comprend la langue ou connaît les étapes, il est facile de tomber dans ce raccourci, et la volonté de venir en aide peut alors se transformer en prise de pouvoir involontaire. Pour favoriser l'autonomie, il est important de ne pas la priver de la possibilité de comprendre et de prendre en charge chaque étape de sa demande, afin de développer ses propres capacités et compétences. Cette posture s'inscrit dans une conception de l'agentivité telle que formulée par Sen (2010), pour qui une personne est agente lorsqu'elle agit en fonction de ses propres valeurs et avec discernement. Hayward (2012) rappelle que le pouvoir ne réside pas seulement dans les ressources détenues, mais aussi dans la capacité d'agir avec et à travers les contraintes. Ce qui semble plus rapide ou plus efficace peut en réalité restreindre le pouvoir d'agir d'une personne, c'est-à-dire sa capacité à transformer sa situation selon ses propres aspirations (Alkire, 2005).

Une femme explique ici le désir d'aider, qui lui donne envie de donner son numéro de téléphone personnel à une personne: « Parce qu'au début, évidemment, si on n'a pas les outils, on va faire comme... des choses plus paternalistes. C'est-à-dire, hé, je vais te donner mon téléphone si tu as besoin de quelque chose, mais c'est pas comme ça. » La formation du CRIC insiste sur le fait que, plutôt que de

remplacer la personne, il s'agit de lui transmettre la confiance et les ressources nécessaires pour qu'elle agisse par elle-même, à son rythme. En ce sens, une femme souligne la difficulté à changer sa posture, et se rappelle son propre processus de formation pour comprendre comment procéder à ladite tâche. « On doit dire, tu es capable de le faire, comme nous-mêmes, on est capable de faire ça. Au début, c'est comme, oh, c'est difficile, c'est bizarre, je ne viens pas de ce domaine-là. Maintenant, je suis capable. »

On perçoit ici les dynamiques interculturelles de pouvoir à l'œuvre dans la relation d'aide. Montgomery et Agboli (2017) soulignent que les rapports de domination, invisibles, inhérents au statut, à la langue, à la connaissance des institutions ou à la sécurité administrative, peuvent se glisser dans la relation entre intervenant.e et bénéficiaire. Souvent, sans le vouloir, l'intervenante occupe une position de supériorité, en particulier lorsqu'elle détient des informations cruciales ou maîtrise les codes du système.

C'est pourquoi les Femmes-relais sont appelées à maintenir une posture réflexive, en veillant à ne pas confondre le soutien et la substitution. Dans certains contextes, les frontières entre la sphère administrative et la vie privée sont floues, et les enjeux affectifs et structurels se croisent. L'école dans laquelle elles interviennent à la chance d'avoir des intervenant.e.s qui comprennent l'importance de s'ouvrir à ces sphères privées. Une femme mentionne ceci tout en soulignant que les sphères sont interreliées et qu'il peut être important de ne pas exclure complètement la vie privée.

Heureusement, les professeurs sont super accueillants, chaleureux. Ils disent, t'inquiète pas, on va vous aider. Tu sais, vient, on va faire les choses tranquille(ment). Heureusement, je dis. Parce qu'il y a des personnes qui disent, non, non, non, ça fait pas partie des choses qu'on demande. Ça, ça fait partie de la vie privée, c'est pas important. Non, pour elles, pour les professeurs, c'est évident que c'est important. C'est la conséquence de pourquoi ils n'étaient pas à l'école à un moment.

Ces témoignages illustrent toute la complexité de la posture d'accompagnement dans ce contexte interculturel et migratoire, qui demande de conjuguer engagement et retenue, soutien et respect de l'autonomie, ainsi que proximité et non-ingérence. Loin d'une logique descendante, les Femmes-relais construisent un accompagnement relationnel visant à renforcer le pouvoir d'agir des personnes, sans imposer un modèle unique d'action. Par une posture critique, elles œuvrent à une reconfiguration des rapports de pouvoir au sein même de la relation d'aide.



Figure 2: Phoque triste, Travail intensif, Lumière dans l'obscurité

4.1.6 Offrir du soutien aux familles sans endosser le rôle d'un psychologue

Les Femmes-relais témoignent avec humilité du soutien affectif et relationnel qu'elles apportent aux personnes qu'elles accompagnent. Bien que certaines aient une formation préalable en santé mentale, elles ne sont pas formées ni mandatées pour exercer une fonction psychologique dans cette position. Elles se retrouvent cependant souvent dans une posture d'écoute profonde face à des récits empreints de douleur, de séparation et de déracinement. Elles deviennent des figures d'écoute dans un contexte où les ressources en santé mentale sont insuffisantes ou inaccessibles pour les personnes immigrantes.

Plusieurs décrivent en effet l'effet apaisant de leur présence : « J'ai pu sentir que j'ai pu donner un petit peu -un petit peu- de soutien à la personne. Et que ces choses ont fait la différence dans la vie d'une autre personne. » Leur écoute, leurs postures bienveillantes font que plusieurs personnes s'ouvrent à elles, dans un élan de libération émotionnelle : « Oui, ils viennent et ils doivent parler, parler, parler comme si j'étais psychologue. Tout s'est passé très mal, c'est comme ça. » »

Certaines femmes se sentent alors insuffisamment outillées face à ce flot de confidences lourdes et de détresse exprimée : « Je ne sais pas comment [...] faire un accompagnement avec la psychologie ou même un accompagnement très personnel. Parce que... je n'ai pas la formation pour soutenir ça. » Pour d'autres Femmes-relais, la frontière est d'autant plus floue, puisqu'elles ont été formées en psychologie ou en art-thérapie dans leurs pays d'origine. Ce savoir professionnel leur indique le besoin qu'ont les personnes de parler de leur parcours avec des spécialistes. « Pour moi, c'est bon. Pour les choses que j'ai fait en Espagne, je suis art-thérapeute, j'ai étudié la psychologie. Pour moi, c'est difficile parce que c'est pas mon rôle. »

Ces tensions décrivent un écart entre leurs compétences, les attentes des familles et les limites de leur mandat dans le cadre du projet Femmes-relais. Comme l'ont montré Montgomery et Agboli (2017), les relations interculturelles dans les contextes d'intervention ne sont jamais neutres, elles sont traversées par des rapports de pouvoir implicites, des attentes de part et d'autre, et des responsabilités non dites. L'enjeu est plus grand : accompagner, mais le faire dans un cadre éthique et soutenant.

Certaines femmes expriment la nécessité de poser des limites claires dans la relation d'aide, pour éviter les confusions de rôle, tout en reconnaissant la nécessité d'avoir un.e professionnel.le spécialisé.e pour combler le vide dans les ressources : « S'il y avait un psychologue tout le temps, pour connaître le cas de la famille que je viens d'aider, connaître la famille. C'est bon pour toutes les personnes. »

Par ailleurs, certaines femmes demandent des espaces de parole entre elles, afin de partager les difficultés rencontrées, mais aussi de déposer collectivement le poids émotionnel accumulé. Je reparlerais dans ce cadre un peu plus loin de la pensée d'Audré Lorde (1984) sur l'importance des espaces de femmes. L'espace crée lors de cette discussion collective, leur a permis, pour plusieurs, d'exprimer ce besoin : « Il me manque, pour moi, comme le moment pour parler, comme aujourd'hui. Comme une fois par mois », « (c'est) bon pour les Femmes-relais [...] de parler entre nous, de qu'est-ce que j'ai besoin parce que c'est la première fois que j'écoute » ou encore « C'est bon d'écouter les personnes et comment elles se sentent. Que je peux l'aider ou juste faire ça, je ne sais pas. Ou même d'avoir plus de soutien pour le groupe ». Elles formulent clairement leur souhait d'un soutien pour les personnes accompagnées et pour elles-mêmes : « Je pense que le projet Femmes-relais [...] doit avoir, une personne, comme en psychologie, pour faire le soutien, pour aider aussi la personne... faire l'aide

que on ne peut pas faire. » ou encore « Si vous aviez [...] un psychologue tout le temps, pour connaître le cas de la famille que je viens aider, connaître la famille, c'est [...] bon pour toutes les personnes ici. »

Elles soulignent que leur engagement est volontaire, et que l'espace et le temps manquent pour soutenir les personnes sur le plan psychologique alors qu'elles se trouvent dans une position vulnérable. La reconnaissance de leur engagement passe alors par une meilleure reconnaissance de leurs limites : « Parce que [...] toutes les personnes se sentent mal, et il n'y a pas de temps, pour parler de ça, et il n'y a pas de personnes pour les soutenir ». Une femme rappelle que ce ne sont pas de simples ateliers ou formations théoriques, mais bien des enjeux humains majeurs : « Plus d'informations, c'est une chose importante, parce que je travaille avec des personnes! Si je viens seulement pour la formation, OK, mais comme je dois soutenir une autre personne ».

À travers leurs récits, les Femmes-relais illustrent la centralité des enjeux affectifs et émotionnels dans l'accompagnement interculturel, tout en soulignant la nécessité d'un soutien professionnel structuré. Elles sont devenues, pour plusieurs familles, des figures de confiance et d'apaisement alors qu'elles manquent d'outils ou de conditions pour assumer ce rôle de manière soutenable. Pour que leur accompagnement reste soutenable et éthique, elles proposent d'intégrer des ressources psychologiques au projet, non pas pour se décharger, mais pour bénéficier du soutien nécessaire à la tenue de ces espaces sensibles. Lors de cette discussion collective, il semble que plusieurs femmes aient réalisé qu'elles n'étaient pas seules à porter ces récits chargés. Ce moment fort en émotion a mis en lumière l'urgence de reconnaître le travail émotionnel invisible accompli par les Femmes-relais, et de le soutenir à la hauteur de sa complexité.



Figure 3: Diplôme Femmes-relais, ou les *influential people*

4.1.7 Parcours migratoire et deuil migratoire

Le parcours migratoire des Femmes-relais ne se limite pas à un simple déplacement physique, il constitue un processus complexe, marqué par des ruptures, des pertes, des renoncements et des reconfigurations constantes de soi. Comme l'a montré Sayad (1999), l'immigration est un fait social qui touche à l'ensemble des dimensions de la vie – personnelles, sociales, symboliques – et perdure après l'arrivée. Les récits des femmes relais témoignent de la profondeur du processus migratoire, souvent non linéaire, chargé d'ambivalences, de deuils et d'espoirs renouvelés.

Plusieurs Femmes-relais partagent avoir été particulièrement bouleversées par les ateliers sur le deuil migratoire, qui ont permis de verbaliser ces pertes souvent invisibles : la langue, le statut, les repères culturels, les proches laissés derrière. L'une d'elles, psychologue de formation dans son pays d'origine, a animé ces séances, souhaitant explorer comment elle peut mettre à profit son expertise dans une langue différente, et offrir un espace de parole autour des pertes identitaires et affectives vécues par l'exil. Le deuil migratoire désigne, en psychologie interculturelle, les pertes marquantes des trajectoires, qui se

cumulent et ne peuvent pas toujours être ritualisées. Lors de ces ateliers, les participantes ont été invitées à raconter leurs parcours migratoires les unes aux autres. Un exercice d'anticipation – se projeter à leur 100^e anniversaire – consistait à se questionner sur les choses dont elles aimeraient être fières à ce moment-là, ou sur les personnes qu'elles aimeraient avoir autour d'elles. Ces questionnements mettent en lumière les valeurs personnelles, les désirs profonds et les espoirs qui survivent au-delà des ruptures vécues. L'exercice agit comme une reconstitution du sens, une narration de soi qui, selon Merleau-Ponty (1945), constitue une manière de recomposer son identité après les bouleversements vécus. Il s'agit alors de redonner une continuité au récit de vie fragmenté par l'exil. L'une des femmes dit ainsi:

Pour moi, la formation même, c'est comme un chemin, c'est comme un petit chemin d'immigration (rire) comme dans tout mon chemin migratoire. [...] J'ai eu des situations fortes et dures [...], puis l'acceptation finalement de dire : OK, maintenant, je suis une immigrante et je prends la décision de rester ici. [...] Je ne m'étais jamais dit : je vais m'enraciner ici. Avec la formation, je sens un peu plus ça. Je commence à prendre la détermination de rester ici, au moins quelque temps.

Ce récit met en évidence que l'immigration implique des mouvements intérieurs profonds et une identité en constante évolution, résultant d'interactions avec le monde social et les autres. Ahmed (2006) parle justement de cette mise à l'épreuve de l'appartenance. L'exil demande de se repositionner constamment, de composer avec le regard des autres, les politiques d'intégration, les attentes implicites, et ses propres capacités à s'adapter sans se perdre. Certaines Femmes-relais soulignent que, lors de leurs arrivées, elles se sont senties délaissées dans un système opaque. Elle utilise l'expression espagnole *a las malas*, qu'on pourrait traduire comme une contrainte de devoir insister pour obtenir de l'aide, souvent en se sentant de trop :

Quand j'ai arrivé ici j'ai trouvé quelques soutiens, l'autre chose, je l'ai pris pour moi-même, comme je dis en espagnol, *a las malas* (rires). Je me suis dit, waouh, c'est bien de pouvoir faire des changements avec les autres.

Elle souligne ainsi la tension entre la vulnérabilité et la volonté de préserver sa dignité. Devant cette violence systémique qu'elle a vécue, elle met de l'avant l'importance de ne pas infliger la même expérience à d'autres personnes. D'autres personnes soulignent l'évolution des ressources depuis leur arrivée :

Moi, ça fait longtemps que je suis arrivée au Canada. En 1994. Mais on n'avait pas ces aides-là [...] comme les services du CRIC [...]. Et il y a plein d'organismes maintenant qui sont là. [...] Nous, quand on est arrivés [...] au Canada, on ne savait rien. C'est juste les voisins qui nous disaient où aller chez les médecins ou comment aller à l'école. [...] Maintenant, je trouve qu'il y a beaucoup d'aides. [...] Mais dans notre temps, je pense que, si on avait cette occasion, je pense que ma mère, elle saurait plus où aller.

La formation agit alors comme un espace réflexif, où les savoirs expérientiels peuvent produire des changements d'attitude, une transformation de l'image de soi, ou encore le développement de nouvelles compétences (Jarvis, dans Racine, 2000) :

La formation Femmes-relais a donné un nouveau sens à mon parcours migratoire. Déjà, on sait que les processus [...] ce n'est pas facile. Il y a beaucoup de défis, des moments de solitude... mais il y a aussi beaucoup d'apprentissages. Ici, dans la formation, j'ai appris que toute cette expérience, mon expérience, avait de la valeur pour aider d'autres personnes.

Je ne suis pas seulement une personne qui a besoin d'aide. Maintenant, je peux offrir l'aide à d'autres personnes. Parce que j'ai déjà marché ce chemin, je connais un peu comment peut servir mon expérience. Maintenant, je sens que ma langue, mes expériences, ma culture peuvent servir.

Certaines femmes nouvellement arrivées expliquent que le soutien émotionnel est essentiel. Les échanges semblent les aider à prendre leur temps et à se sentir moins seules dans leur cheminement :

« Je suis ici depuis maintenant deux ans, et les personnes qui vivent ici depuis plus longtemps m'ont dit : relâche, tu ne dois pas finir tout aujourd'hui [...], c'est normal que les quatre premières années, c'est difficile. »

La mise en récit s'est aussi faite par l'intermédiaire du collage (Figure 4), permettant d'illustrer les ruptures, les forces et les ressources mobilisées.

Mon collage représente un peu mon parcours migratoire : [...] les manifestations contre le gouvernement [...], les volcans, et [...] mon voyage, ici, au Canada. Dans les moments tristes [...], je pense que j'ai survécu grâce à la force que ma fille me donne, grâce à son amour. Je pense que je suis capable d'affronter ces situations. (Figure 4)

Ici, j'ai mis les lettres « *Rising from the ashes* », parce que maintenant je crois que je suis... mes amies me comparent à un papillon. Moi, je pense que je vois la transformation de ma vie en représentant le papillon. Ici, un nouveau pays, de nouvelles expériences, et (avec) la formation, je pense que je suis prête pour m'impliquer plus [...] et pour aider les gens. (Figure 4)



Figure 4 : Volcans, Papillon, Manifestations et Renaissance

Ces narrations visuelles et orales des Femmes-relais montrent la création d'un espace de relecture et de valorisation de l'expérience migratoire, dans ses blessures comme dans ses forces. Les participantes ne se définissent plus seulement par leurs besoins et leurs manques, mais aussi par leurs savoirs expérientiels, leurs cheminements, et leurs pouvoirs d'agir. Comme le suggère Ahmed (2006), leur sentiment d'appartenance reste mis à l'épreuve, mais la reconnaissance de leurs expériences vient restaurer une forme de compétence ; elles sont devenues des passerelles de savoirs, des médiatrices. Leur trajectoire se redessine à travers leurs pertes, mais également les liens, l'engagement, l'agentivité créée, et les compétences développées.

4.1.8 Reconnaître les écarts entre les parcours et la diversité des parcours migratoires

Au fil de leurs accompagnements, plusieurs Femmes-relais témoignent de la manière dont la rencontre les confronte à des trajectoires migratoires diverses. Ces rencontres viennent ébranler les représentations initiales, et révèlent autant les inégalités structurelles, et faire émerger une conscience accrue des rapports de pouvoir différenciés au sein même des migrations.

Je savais déjà que mon parcours migratoire était beaucoup plus facile que d'autres personnes, car j'ai beaucoup de privilèges. Avant, je ne me suis jamais sentie comme tout à fait à l'aise ici. C'est comme de penser que je n'avais pas vraiment de place, que ça ne m'appartient pas d'être ici. [...] La formation et les accompagnements m'ont beaucoup aidé à balancer ça.

Cette conscience des privilèges relatifs démontre l'importance, pour les femmes, de reconnaître d'où proviennent leurs connaissances afin de se situer par rapport aux familles rencontrées (Donna Haraway, 1988). Sandra Harding (2015) parle d'épistémologie de point de vue, soit l'importance de reconnaître que notre lecture du monde est traversée par une position sociale, et que la prise en compte de ces savoirs à partir de positions marginalisées est essentielle pour une compréhension plus éthique et complète des réalités :

C'est difficile. Souvent, c'est difficile pour ces familles-là. Et souvent, ils ne sont pas, comme nous, venus directement par avion [...]. Évidemment, c'est touchant, parce qu'il y a des histoires de vie. C'est pas... On est pas comme des robots, on est des humains avec des sentiments.

Ce décalage dans les expériences migratoires devient un levier de réflexivité (Montgomery et Abgoli, 2017). Ce n'est pas seulement de l'empathie, mais aussi un travail critique sur les effets de sa propre position au sein de la relation d'accompagnement. Certaines Femmes-relais reconnaissent qu'elles sont arrivées avec un statut régularisé, un réseau familial, contrairement à celles qu'elles accompagnent. « Je ne sais pas comment ça fonctionne, l'immigration, ici, les papiers, tout ça, parce que nous, on n'a pas eu la même chose. On est venu, on avait déjà la résidence. »

Cette prise de conscience se manifeste également à travers l'atelier de collage. Une femme parle de la pluralité des chemins migratoires: « J'ai quitté mon pays, je suis venue m'installer ici. Même si le parcours n'est pas pareil [...] c'est toujours difficile, d'aller là où il y a l'inconnu, on ne sait pas ce qui peut arriver » (Figure 9). La confrontation à ces récits, souvent douloureux, mène à trouver et maintenir une forme d'équilibre émotionnel dans la posture d'accompagnement. Plusieurs femmes décrivent ce défi avec lucidité, à savoir chercher à soutenir sans se perdre, à reconnaître l'autre dans sa dignité, et ce, sans tomber dans une identification destructrice ni dans une distance froide. « Il faut faire l'effort de maintenir l'équilibre. C'est un défi, mais un défi magnifique pour moi, personnellement. »

Enfin, dans l'atelier de collage, certaines évoquent l'impact que ces partages ont eu sur leur compréhension des migrations, non pas comme une expérience homogène, mais comme des réalités multiples, incarnées, marquées par la violence autant que par la résilience. Leur engagement ne découle pas d'une identification totale aux personnes accompagnées, mais plutôt d'une volonté d'être des alliées, de mettre en évidence les inégalités et de les soutenir sans les dominer.

(Ces personnes sont) comme moi, comme toutes les autres femmes. Ils sont venus parce qu'ils étaient des immigrants. [...] C'est sûr qu'ils viendront croiser des Femmes-relais, des Hommes relais, prêts [...] à les soutenir. (Figure 9)

4.1.9 Le français comme condition d'accès, une contrainte silencieuse

Dans les récits partagés, plusieurs Femmes-relais soulignent l'obligation implicite de maîtriser la langue française pour accéder aux ressources, une contrainte perçue comme incontournable dans leurs rôles d'accompagnement. L'apprentissage du français apparaît comme un passage obligé sans lequel l'intégration devient extrêmement limitée, voire impossible. Une Femme-relais évoque le parcours de sa mère pour illustrer cette réalité : « Parce que ma mère, elle ne va pas à l'école française. Elle ne sait pas parler français. Mais elle est là, depuis 30 ans et plus, au Canada. »

Elle raconte comment, à l'époque, l'absence de structures d'accompagnement a contribué à maintenir des générations entières dans l'isolement linguistique. « On n'avait pas ces organismes-là pour dire que tu peux aller à l'école. [...] Nous, on était 5 frères et sœurs. Fait que ma mère, elle [...] ne savait pas où mettre les enfants. » Elle remarque ainsi l'évolution des services offerts aujourd'hui, notamment la possibilité de faire garder ses enfants pour accéder aux cours de langue : « Maintenant, on aide les parents. Il y a les garderies. Si vous faites le cours de français, ils vont vous trouver une garderie pour votre enfant. »

Cette évolution rend visibles des inégalités générationnelles. Certaines personnes n'ont jamais eu l'opportunité d'apprendre le français, non pas par manque de volonté, mais à cause d'un cumul d'obstacles structurels ; par manque de temps, de soutien, d'accès à l'information, ou de conditions favorables. Comme le soulignent Gagné (2005), et Gratton (2014), la francisation peut se transformer en véritable barrière systémique. Elle peut, selon Gagné, constituer un obstacle supplémentaire, car elle ne tient pas compte des réalités familiales ni des conditions précaires de certaines familles. Gratton met en lumière la logique de la tolérance conditionnelle, où l'accès au droit et à la reconnaissance sont subordonnés à l'intégration linguistique, dans une perspective normative. Cette tension est perceptible dans les propos d'une participante : « Il y a beaucoup de gens autour de nous, des connaissances. [...] Ils ne parlent pas français parce qu'ils n'ont jamais eu cette opportunité de dire que tu peux aller à l'école. »

Avec une lucidité teintée de regrets, une Femme-relais pointe le changement de discours entre les époques : « Maintenant, on dit à chaque immigrant qui arrive, on montre le chemin. Tu peux aller à

l'école. Tu peux apprendre ça. Tu peux faire ça, ça, ça. » Chez les immigrants de première génération, l'isolement linguistique est d'autant plus structurel qu'il n'est ni nommé ni pris en charge par les institutions : « Du temps de notre arrivée [...] il y a beaucoup de gens [...] qui ne parlent ni français ni anglais. Ils parlent juste leur langue parce qu'ils ne savaient pas où aller chercher les ressources. »

Ces témoignages interrogent implicitement la responsabilité collective de reconnaître ces écarts de parcours et de ne pas réduire l'intégration à une simple question de volonté d'apprendre la langue. La maîtrise de la langue devient un filtre normatif qui, s'il n'est pas accompagné de mesures réellement inclusives, continue de produire des formes de discriminations silencieuses.

4.2 L'expérience de formation offerte au CRIC

4.2.1 Créer des liens entre Femmes-relais

L'expérience de la formation des Femmes-relais se caractérise par la création de liens uniques entre les participantes. Plusieurs d'entre elles témoignent de l'importance de ces relations, qui dépassent le cadre de l'apprentissage pour devenir un réseau de solidarité, de partage et de soutien mutuel. Ces liens ne sont pas secondaires, mais constructifs quant à la manière dont se construit le savoir dans la formation.

Selon bell hooks (1994), ce sont généralement dans des relations interpersonnelles empreintes d'affection et dans des cadres communautaires propices à l'expression que naissent les connaissances transformatrices. La pédagogie relationnelle y est centrale ; on apprend avec les autres, dans une dynamique de présence et d'engagement réciproque. Une participante témoigne :

La connexion, c'est parce que je connais toujours des gens. C'est pour ça que je me sens super à l'aise, super contente, comme naturellement intégrée à continuer dans le chemin. Parce que ça te permet aussi de connaître plus de gens, de te préparer plus, de développer tes matières.

Certaines évoquent le fait que ces relations sont devenues de véritables amitiés. Ce réseau informel agit comme une ressource émotionnelle et sociale, dont la fin prochaine du programme est appréhendée avec émotion. « À travers la formation, je [...] trouve des amies, des personnes qui peuvent m'aider et m'appuyer ».

Cette expérience de lien apparaît aussi dans les collages des participantes. Une d'entre elles illustre ce sentiment d'appartenance avec l'image d'un papillon solitaire au départ, qui finit par être entouré

d'autres papillons, symbolisant ainsi l'émergence d'un groupe et le développement d'un sentiment d'unité. Une autre Femme-relais illustre cela en désignant un coquillage qui s'ouvre pour lui permettre de se déplacer sur une route dont on ne voit pas le bout.

Cette route a permis de rencontrer les Femmes-relais [...]. Si je restais ici (elle pointe le coquillage), j'aurais pas croisé les Femmes-relais, par exemple d'Espagne, des États-Unis, d'Ukraine, j'aurais pas eu des amis de la diversité.

Ces relations, forgées au travers de la formation, sont non seulement des liens affectifs puissants, mais permettent également de renforcer le sentiment d'appartenance et d'ancrage au Québec grâce à ces alliances interculturelles précieuses. Elles incarnent une forme d'apprentissage relationnel et incarné, où les expériences individuelles deviennent collectives et signifient quelque chose de plus grand. Comme le souligne Sandra Harding (1991), les savoirs situés prennent racine dans les trajectoires vécues, les positions sociales et les liens concrets. Ici, c'est à travers les autres femmes que s'actualise la possibilité de faire communauté.

4.2.2 L'importance des espaces de formation entre femmes

Les Femmes-relais insistent sur la valeur singulière des espaces de formation exclusivement composés de femmes. Plusieurs mentionnent une énergie différente dans ces contextes non mixtes. Des qualités spécifiques à la dynamique féminine y sont apparues. « Entre femmes, la complicité et l'ouverture, c'est tellement différent. L'énergie qu'on peut créer ici, c'est en tant que femmes », dit l'une d'elles. Une autre ajoute : « La complicité... et aussi la confiance qu'on peut développer en tant que femme, c'est tellement différent avec l'énergie d'un homme ». L'ouverture émotionnelle est facilitée par cette configuration. Plusieurs expriment qu'elles se disent « plus contentes avec les futures mamans », ou encore que « Avec un homme, [...] la sensibilité est tellement différente ».

Ces paroles s'alignent sur les réflexions féministes de bell hooks (1994), qui souligne l'importance des milieux exempts de danger (*safe spaces*) permettant aux femmes de partager leurs expériences sans crainte d'être critiquées ou ignorées. Ces lieux favorisent une forme de liberté de parole essentielle pour construire un savoir situé. Les Femmes-relais témoignent : « Avec un homme, c'est plus difficile de parler ». Une autre ajoute : « il y a certaines choses qu'on ne va pas nécessairement partager... On ne se sent pas à l'aise toujours avec les hommes. »

Certaines participantes expliquent que la non-mixité permet de s'exprimer sur des sujets qui ne seraient pas abordés en présence d'hommes. L'une d'elles confie : « Ici, nous pouvons nous exprimer sur autre chose. [...] pourquoi vous voulez parler de ça s'il y avait des hommes ici? C'est différent. », une autre ajoute : « On s'est mises à parler des droits de la femme dans le pays de chacune [...] et ce n'est pas le genre de partage qu'on aurait avec des hommes dans la salle »

Ces espaces sont décrits comme des lieux d'apprentissage horizontal, de transmission d'expériences, et de reconnaissance mutuelle. Une femme dit : « Entre femmes [...], honnêtement, j'ai appris beaucoup. » Ce type de reconnaissance féminine réciproque s'apparente à ce que Patricia Hill Collins (2000) nomme « communauté de savoirs expérientiels », où les femmes, à partir de leurs vécus, construisent collectivement une forme de compréhension politique du monde.

Certaines abordent plus directement les inégalités de genre. Une femme commente : « Les hommes que je connais souvent sont un peu égoïstes ; ils pensent juste à eux-mêmes. Mais nous, les femmes, on est capables de penser à d'autres personnes que nous. ». Une autre précise : « Ça laisse moins d'espace pour le partage. [...] J'ai l'impression que certains hommes prennent beaucoup de place dans les ateliers mélangés. C'est intéressant, mais c'est juste autre chose. »

La non-mixité est donc perçue non pas comme un refus de l'altérité masculine, mais comme une condition pour assurer un cadre d'échange exempt de hiérarchies implicites. « Oui, il y a aussi comme une sécurité d'être juste entre femmes. » Certaines femmes reconnaissent qu'il existe « des hommes gentils », mais qu'il leur a fallu « faire l'effort de les reconnaître ». Cette prudence est révélatrice d'une méfiance persistante. L'espace non mixte offre alors un espace de répit, un lieu où : « nous avons l'opportunité de dire les choses que nous pensons, sans dire que c'est mal. »

Enfin, les espaces permettent de faire émerger un sentiment de proximité entre les femmes, au-delà des différences culturelles ou nationales. Une participante formule cette idée : « Entre femmes [...] même si on est d'un pays différent, de cœur, on est toutes pareilles [...]. Une autre conclut : « Chaque femme, on a comme une base semblable, donc on peut commencer un peu plus loin que lorsqu'on a des hommes. »

Ces réflexions collectives mettent en lumière la nécessité de préserver ces espaces de partage non mixtes. Ils permettent de renforcer les savoirs expérientiels, de construire une parole partagée, et de

déconstruire les assignations genrées sans devoir justifier leur légitimité ; ce sont des espaces où les femmes peuvent parler à partir d'elles-mêmes, dans une écoute mutuelle fondée sur la confiance.

4.2.3 Savoirs dans et au-delà de la formation

Pour plusieurs participantes, la formation Femmes-relais représente plus qu'un programme d'intégration ; elle est vécue comme une source de connaissances pouvant être transmise à leur entourage. Elle est vécue comme un espace de transformation et une source de savoirs, qui peuvent être transmis à son entourage. Cela illustre la pédagogie de l'engagement de Bell hooks (1994), où les savoirs ne sont pas seulement reçus, mais aussi activement intégrés, partagés et remis en circulation au sein des communautés. Les femmes témoignent : « On a pris beaucoup de connaissances que l'on transmet naturellement aux autres, à la famille, aux amis. » ou encore « J'étais au Québec et maintenant je sais « Bla bla bla », les amis : " félicitations, c'est vrai ? Je ne savais pas ça, même si je suis québécoise" ».

Fortes de nouvelles connaissances, elles propagent cette fierté au sein des communautés de personnes issues du même pays qu'elles. La formation est alors un levier de pouvoir d'agir, comme le soulignent Bacqué et Biewener (2015), qui s'ancre dans les dynamiques collectives. Elle transforme les environnements de vie en partageant les ressources et en offrant un espace de soutien mutuel. Certaines encouragent également d'autres femmes à suivre la même formation :

Moi, je suis très fière de la formation, je parle à tous mes amis « tu dois faire ça ». Je suis sûre qu'il va y avoir beaucoup de Chiliennes dans la prochaine cohorte de Femmes-relais, parce que je leur ai déjà parlé de ça.

Je peux aider plus de femmes immigrantes de notre pays, les Indiens ou les Pakistanais. Il y a des familles qui sont enfermées et ne savent pas les lois. En apprenant ici, je sais les lois, je sais les étapes, je sais quand même beaucoup de choses que j'ai appris avec CRIC.

J'ai eu l'idée d'ouvrir l'atelier en mandarin pour présenter les choses que j'ai apprises. Ça m'a aidé pour aider les autres Chinois.

Ces circulations des savoirs montrent comment cette richesse d'informations se transmet dans les réseaux, autant auprès des personnes aidées que dans les communautés de femmes. Falquet (2011) souligne que les groupes non mixtes ont historiquement constitué des lieux d'émergence de la parole et de l'action féministe, notamment dans les contextes de domination coloniale, raciale ou patriarcale. Ici, la formation devient un espace de construction politique : les femmes se rencontrent, partagent leurs

vécus, élaborent des stratégies, et trouvent la légitimité d'agir. Le savoir situé (Harding, 1991) élaboré n'est pas figé, il circule, se transforme, et est source de liens et de changements sociaux.



Figure 5 : De qu'est-ce que je fais ici à la Fierté et la Sororité

4.2.4 S'ouvrir à l'interculturalité

Les Femmes-relais ne sont pas simplement outillées dans leurs fonctions d'accompagnement. Cette formation s'inscrit également dans un espace de rencontre interculturelle, où les femmes découvrent, partagent et valorisent leurs différences culturelles. Cette méthode d'apprentissage collaboratif correspond à l'approche intersectionnelle, qui considère les identités non comme des entités stables et isolées, mais comme des points de convergence de différents rapports de force, tels que le genre, la classe, la race et la culture (Crenshaw, 1989; Hill Collins, 2000). Une des femmes exprime que son désir de participer à la formation naît d'un désir d'ouverture et de rencontres au-delà des frontières culturelles :

En général, les gens habitués à vivre en communauté chinoise, c'est plus confortable, plus facile, on ne va pas comme ça sortir. [...], Moi, ce n'est pas ce que j'ai envie. Je suis là et je veux connaître ici, connaître les gens. Donc, c'est pour ça que je suis ici.

Ce désir d'aller à la rencontre de la société québécoise se manifeste dans les échanges entre des femmes d'horizons divers. Les différences culturelles deviennent autant d'occasions de se comprendre, de s'émouvoir et de s'identifier. L'interculturalité vécue ici est plus qu'un simple contact entre cultures : c'est un processus actif, incarné, dialogique. La solidarité radicale, comme le souligne bell hooks (1994), émerge dans la relation à l'autre et s'ancre dans la reconnaissance des différences et des oppressions partagées. Une femme raconte : « Dans la formation, j'ai appris beaucoup de choses. Le système québécois, et... et les femmes merveilleuses. Et on vient de différents pays, mais on a les mêmes situations, les mêmes défis. » Une autre participante met en lumière la spécificité de cet espace, en le comparant à celui de l'école : « On n'est pas le même quand on est à l'école et quand on est ici, c'est pas la même chose qu'on raconte. Ici, c'est la famille, tu sais d'où tu viens, pourquoi tu viens là... [...] À l'école, c'est les études. [...] On peut échanger sur de quel pays tu viens ; ce pays-là, et c'est fini. »

Dans cet espace, les échanges ne se limitent ni aux nationalités ni aux clichés culturels. Les femmes sont invitées à raconter leurs histoires, leurs raisons d'être au Québec, leurs liens familiaux, leurs rêves et leurs blessures, ces échanges profonds participent à une reconnaissance mutuelle qui rompt avec les catégorisations dominantes. L'interculturalité vécue va au-delà d'une simple juxtaposition de cultures. Elle se vit comme une véritable cohabitation, qui implique la réciprocité, le respect, l'écoute active mutuelle et l'ouverture à l'autre. Cela rejoint l'épistémologie de point de vue (Harding, 1991) de savoirs forgés dans les trajectoires migratoires, et les élans de solidarité.

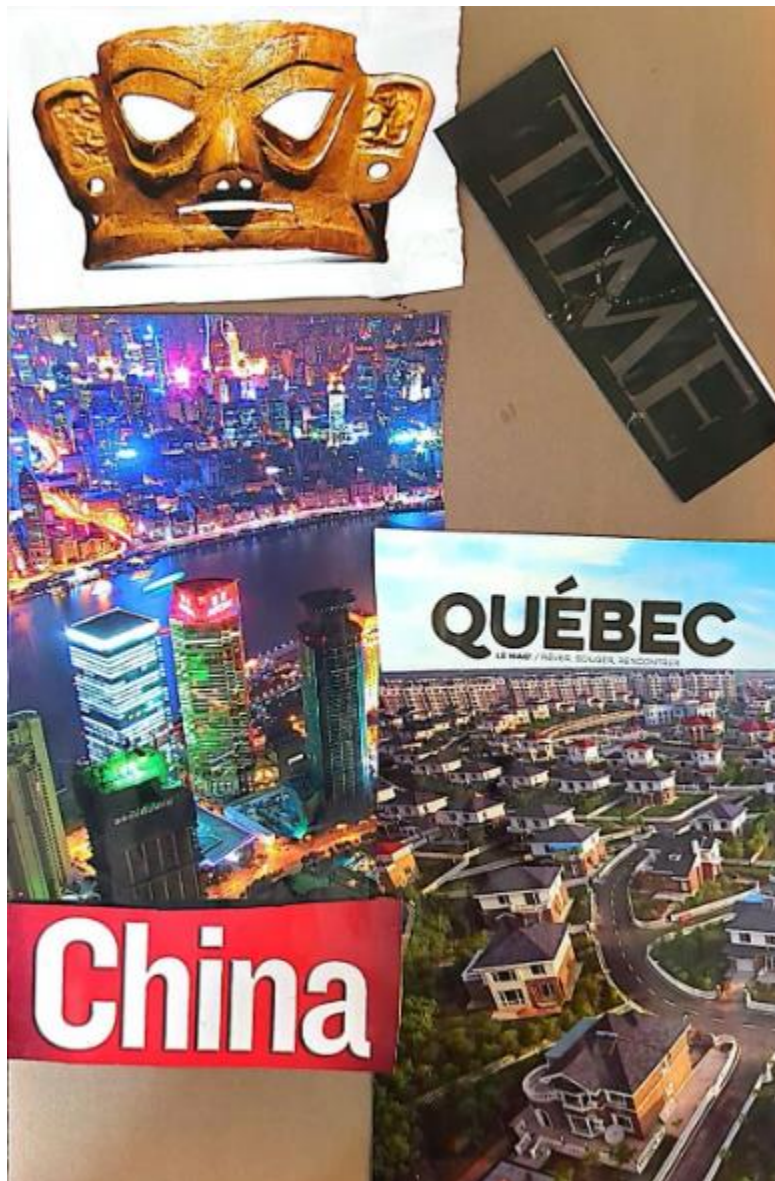


Figure 6 : Shanghai, Masque et Changement

4.2.5 Entendre les hommes exprimer leurs émotions, une expérience inattendue

Un moment marquant de la formation pour certaines participantes a été la projection d'un extrait de documentaire portant sur la formation miroir chez les hommes, les hommes relais. Ce visionnement a provoqué une réaction de surprise et d'émotion, car il mettait en lumière la réalité souvent tue de l'expression sensible et émotionnelle chez les hommes.

C'est comme le moment pour moi le plus touchant, de regarder aussi des hommes en train de s'exprimer à travers les émotions qui, en général sont comme... tout le contraire. Non, toujours fort et tout... Et là, je peux empathiser avec lui, avec les hommes aussi, parce qu'en général, on partage entre femmes.

Cette scène a mis en lumière que l'espace de parole émotionnelle est souvent réservé aux femmes, tandis que la société encourage les hommes à être forts et à cacher leur vulnérabilité. Voir cette façade tomber, même brièvement, suscite un sentiment d'identification et une forme d'admiration.

Même dans ma vie privée, en général, on se partage avec des femmes. Pour les hommes, en général, c'est plus difficile. Je pense que c'est une chose systématique, mais de regarder la partie plus sensible, pour moi, c'était vraiment touchant.

Dans ce court moment, le groupe a entrevu les résonances possibles entre leurs vécus et ceux d'hommes, ainsi que la possibilité d'un dialogue autour de cette sensibilité partagée. Selon moi, cette ouverture pourrait devenir un point d'ancrage pour de futures passerelles entre les formations des femmes et celles des hommes relais.

4.3 Évolution personnelle vécue et transformation

4.3.1 S'ouvrir à soi, aux autres et au monde

Plusieurs participantes ont témoigné d'une transformation personnelle marquante au fil de la formation. Celle-ci se manifeste notamment par une ouverture à soi, à l'autre et au monde. Ces mouvements intérieurs apparaissent dans la parole, mais aussi dans les collages réalisés. Une femme témoigne : « Je peux dire que je suis beaucoup plus à l'aise et ouverte maintenant que j'étais avant. ». Une autre renchérit : « Je peux être plus ouverte à de nouvelles expériences. Ça fait trois ans que j'étais ici, et pendant ce temps, j'ai vraiment fermé pour partager... » Une autre raconte à travers son collage (Figure 6) : « C'est la voie que j'ai choisie, donc j'ai choisi ma voie. Je souhaite faire beaucoup de rencontres avec des gens, avec des choses inconnues. Pour ça, il faut vraiment garder un esprit d'ouverture. Mon but final, c'est de trouver le bonheur. »

La métaphore du papillon revient souvent, comme symbole de transformation, de liberté et de métamorphose intérieure. Une femme raconte (Figure 7) « Ici, j'ai mis un papillon parce que moi je me sens comme un papillon, je suis toujours libre, je ne suis jamais enfermée ». Une autre : (Figure 1) « Je suis comme un papillon. Dans mon parcours migratoire jusqu'à la formation, je pense que je suis comme

Enfin, certaines participantes reconnaissent l'importance de prendre soin d'elles-mêmes, d'accueillir leurs émotions, et de s'offrir du temps. Une femme dit à ce propos (Figure 8) : « S'offrir de l'espace, il y a des fois que ça va pas bien, des fois que tout marche bien, mais on doit donner un câlin à ladite situation. On est des personnes fluides, on n'est pas toujours contentes, on n'est pas toujours tristes, on est les deux ». Elle indique plus loin : « Ici, ça dit : temps pour respirer et temps pour continuer. Parce que je pense qu'en tant qu'immigrant, on doit faire ça plusieurs fois. » Elle ajoute : « Ici, ça dit tendresse radicale [...] même si c'est difficile, la tendresse est nécessaire. »

Ce concept de tendresse radicale se rapproche de la façon dont Audre Lorde (1984) définit l'amour, comme une posture révolutionnaire de résistance, de réconciliation avec soi-même et de préservation. Froidevaux-Metterie (2015) ajoute à cela la reconnaissance du corps comme lieu de subjectivation, ou l'acte de se connaître, de connaître ses émotions, désirs et douleurs est un geste de réappropriation de soi. La formation agit ainsi sur la reconstruction identitaire dans un contexte migratoire. Les femmes expriment une réappropriation de leur pouvoir d'être, de ressentir, de créer des liens et de s'affirmer dans leur complexité.



Figure 8: Dualité, un monde sans frontières et la tendresse radicale

4.3.2 De l'incertitude à la capacitation

Pour plusieurs participantes, l'expérience de la formation Femmes-relais s'inscrit dans un parcours jalonné d'obstacles personnels, émotionnels et structurels. Ces récits témoignent d'un cheminement traversé d'incertitudes, de fatigue mentale, mais aussi d'une volonté de transformation et d'engagement. Certaines expriment les hésitations du début, la peur de ne pas être à la hauteur ou leur difficulté à se projeter dans ce rôle (Figure 2) : « Quand j'ai commencé d'accompagner, j'imagine que j'étais comme ça (point un phoque isolé avec triste). Un peu peur de comment ça marche, de qu'est-ce que je peux faire, comment je peux aider ». Une autre appuie cette idée (Figure 5) : « Tout commence au début, je me suis demandé qu'est-ce que je fais là » ou encore (Figure 2) « Nous avons eu beaucoup l'impression d'être comme des enfants qui essaient quelque chose de nouveau. Ce n'est pas facile, c'est beaucoup d'intuitions, beaucoup de travail ». Dans un collage, une femme utilise l'image d'un coquillage, puis une participante utilise celle d'une route sinueuse comme symbole d'une transformation lente, mais significative (Figure 9) : « J'étais dans une coquille ici, enfermée ici. Je ne voyais pas tout ce qui était autour de moi. Puis, un jour, j'ai décidé de prendre la route [...] à travers la formation ici, ça paraissait très long. Mais, malgré la longueur de la route, la distance, j'ai connu de belles expériences. »

Ces témoignages illustrent la phase d'un inconfort initial, où les participantes doivent négocier leur place, leur légitimité et leur capacité à accompagner autrui. Ce moment de flottement correspond à ce que Paolo Freire (1974) décrit comme une phase de conscientisation nécessaire à tout processus d'émancipation, soit la difficulté à se percevoir comme un être capable d'agir avant d'avoir expérimenté collectivement cette possibilité. Ce mouvement vers soi s'accompagne d'une charge mentale importante — entre responsabilités familiales, défis linguistiques et injonction à la performance dans un contexte d'immigration. Une femme raconte (Figure 5) « Des fois on a beaucoup de choses à la maison, on a beaucoup de choses à apprendre, on a la tête remplie par beaucoup de choses. Mais, quand on regarde autour de nous, il y a beaucoup de gens autour de nous qui peuvent nous aider. »



Figure 9 : Le Coquillage, la Route, Simone et le Prince charmant

Dans une perspective féministe de la résilience, on peut la comprendre non pas comme une capacité individuelle d'endurance, mais comme un processus collectif, social et situé visant à faire face aux dominations (Lorde, 1984). Les collages révèlent la place de l'espoir, même fragile, comme moteur d'action. La formation s'est ainsi illustrée dans les collages des femmes comme un espace à la fois de réconfort dans la tempête que peut représenter le monde extérieur, mais également comme une ressource d'espoir dans les difficultés de la vie : (Figure 2) « Cette image (tente illuminée dans la forêt), je l'aime beaucoup, j'ai écrit ici : « quand ce n'était pas clair autour, c'était froid, c'était pas bon ; c'était agréable et confortable sur le projet Femmes-relais. » Une autre femme ajoute (Figure 1) : « [J'ai

représenté] différentes couleurs, différentes personnes, différentes choses. Ça, c'est l'espoir, le bleu, le ciel. Ça, c'est mes enfants. Et ça, les amis, petit à petit. »

Dans ce contexte, la formation devient un espace de capacitation où les femmes exercent concrètement leur pouvoir d'agir dans un cadre social spécifique. Solomon (1976) développe cette idée, que c'est plus que le développement de capacités individuelles, mais une dynamique collective et politique qui permet de reprendre du pouvoir sur sa vie. Collectivement, de nouvelles compétences émergent du doute, en particulier en matière de prise de parole et de posture de transmission:

J'ai ajouté des exercices à la fin de cette formation. Et cette expérience était vraiment stressante pour moi parce que, quand j'ai préparé, je pensais que j'allais parler mieux, que j'allais mieux organiser.

J'ai aussi participé à la distribution de cartes, pour présenter c'est quoi la carte et comment ça marche devant tout le monde.

On a fait un rallye d'organismes où chacune doit visiter un organisme, puis le présenter à tous les autres. Puis, avant d'appeler la personne responsable, j'avais été vraiment stressée [...]. Mais finalement, je pense que ça s'est très très bien passé.

Je me suis proposée pour animer les ateliers de français

Ces expériences marquent des seuils d'assurance et une redéfinition de leurs rôles. Alkire (2005) rappelle l'importance de l'agentivité sociale, où le développement du pouvoir d'agir est un processus pour intervenir dans la société, avoir de l'influence sur son environnement et participer activement à la vie collective. Les collages révèlent aussi l'émergence d'une posture affirmée et engagée :

Cette route-là est une récolte qui porte ses fruits, parce qu'aujourd'hui je me sens comme Simone Biles, vous la connaissez? C'est une battante, elle est très forte, elle fonce, elle fonce, elle fonce... ET aujourd'hui, je me sens comme elle très forte, je peux affronter le monde. (Figure 9)

Je suis une personne activiste dans la vie de tous les jours, c'est une partie essentielle de ma vie, c'est naturel aussi. [...] Les choses que je crois, c'est à un monde sans frontières. (Figure 8)

La formation devient ainsi un lieu d'affirmation identitaire, où les participantes renforcent leur confiance et leur agentivité. Une femme dit : « La formation m'a finalement donné la réaffirmation que on est capable, que on peut construire ici un chemin, que on a le droit de le faire ». Une autre ajoute : « Ça m'a donné beaucoup de connaissances que mon étape d'immigration s'est déjà passée, que je me connais

beaucoup, maintenant je suis plus capable, je peux continuer ». Une troisième citation va dans le même sens : « Je pense que je suis capable d'affronter ces situations. Ici, j'ai mis les lettres *Rising from the ashes* » (Figure 4).

Cette dynamique du pouvoir d'agir, qui prend racine dans une logique collective et politique (Bacqué et Biewener, 2015), s'exprime également par l'encouragement mutuel et la réassurance partagée. Une femme témoigne : « [Je me sens capable] à cause du soutien [...] des gens qui disent « oui, tu peux. ». Une autre dit : « Tu es capable de le faire, comme nous aussi, on est capable de faire ça. » Ou encore : « On doit jamais oublier que nous sommes capables de faire ce qu'on veut » (Figure 5).

Ces paroles montrent combien cette capacitation va au-delà du développement de compétences. Elle repose sur la reconnaissance de sa propre valeur, la légitimation de ses savoirs expérientiels et le sentiment d'être en mesure d'agir dans un espace social. Les travaux sur les savoirs subalternes (Hill Collins, 2000) trouvent un écho particulier dans les récits des Femmes-relais, dont les histoires personnelles sont souvent marquées par des luttes invisibilisées et par une profonde capacité à transformer l'épreuve en ressource pour elles-mêmes et pour les autres. La formation est ainsi un espace d'apprentissage, mais aussi un lieu de réappropriation subjective, politique et symbolique.

4.3.3 S'ancrer dans un ici pluriel

Les participantes évoquent également un sentiment croissant de légitimité et d'enracinement dans leur nouveau milieu de vie. Une femme témoigne de ce sentiment à travers un parcours assumé, traversé de courage, d'efforts et de choix affirmés : « J'aime ça d'ici, de la formation, de ne jamais être comme "vous êtes une personne avec beaucoup de chance pour être ici ". Non, on a le droit de rester ici parce qu'on a fait notre chemin, chacune, de manière différente, avec beaucoup de courage. » Ce sentiment d'appartenance s'incarne dans des images, exprimées par le collage, qui évoquent la continuité, le changement et la prise de conscience de sa place dans la société : « Donc c'est, au fond, une vague qui change tout le temps, mais qui reste un peu prévisible. Ça a commencé ici, tout est un peu flou, puis après un moment, ça commence à cristalliser. [...] Et j'ai ajouté "vous êtes déjà au Canada". » (Figure 10)

Cette prise de conscience de sa présence, fondée sur son droit plutôt que sur sa chance, rejoint la notion de « communauté symbolique » chez Cohen (1985). Il s'agit d'un lieu où l'on se sent chez soi, grâce au lien avec autrui, mais aussi parce qu'on y trouve un « nous » vers lequel on peut se projeter. Ce

sentiment émerge également lorsqu'elles envisagent de réintégrer leur domaine d'origine ou de se tourner vers de nouvelles avenues professionnelles, notamment en raison des contraintes liées à la reconnaissance de leur formation à l'étranger. : « Quand j'ai commencé cette formation, je n'ai pas imaginé que je pourrais faire quelque chose dans mon domaine psychologique. Oui, psychologie, mais en français ». Le cheminement agit comme un levier de projection, où se reconstruisent les compétences et l'imaginaire professionnel.

À cause de ce soutien, je peux chercher des possibilités de travailler dans mon domaine [...] ou je peux peut-être changer ma profession [...]. Cette formation m'a donné le soutien que je peux être moi-même.

À travers son collage, une femme témoigne de la sensation d'avoir acquis des outils concrets, mais aussi une confiance nouvelle pour affronter le monde professionnel. En racontant son choix de coller un prince charmant sur sa feuille, elle esquisse un rire.

Je peux affronter le monde je suis prête à rencontrer mon prince charmant. Mon prince charmant, c'est une façon de parler, c'est aller affronter le monde du travail, dans le sens ce qu'on fait ici, dans le communautaire. [...] J'étais infirmière auxiliaire. Là, c'est comme si je changeais. À travers ces ateliers, à travers cette formation, j'ai vraiment un bagage qui peut me permettre d'aller affronter mon prince charmant le travail qui m'attend. Le CRIC, ici, pour moi c'est... ça vient comme rencontrer mes valeurs à moi, c'est vraiment aider les personnes de toutes nationalités. (Figure 9)

Au-delà de l'apprentissage technique, c'est une redéfinition de soi qui se joue : les participantes s'autorisent à rêver, à s'adapter et à se réinventer. Ce mouvement rejoint la création d'un sentiment d'agentivité (Sen, 2010), en cohérence avec ce que la personne estime bon pour elle, dans un cadre reconnaissant ses actions comme légitimes. Ces témoignages montrent comment la formation permet de se projeter dans l'avenir professionnel avec plus de clarté, investis d'un sentiment d'appartenance et d'alignement avec leurs valeurs.

4.3.4 Remise en question des stéréotypes

À travers l'expérience de terrain et la formation, certaines participantes prennent conscience de leurs propres jugements, parfois ancrés dans des normes culturelles ou des attentes implicites. Ces prises de conscience les amènent à reconsidérer leur posture d'accompagnement. Une femme partage, par exemple, son incompréhension initiale face à une famille vivant dans une grande précarité et qui choisit

d'avoir plusieurs enfants. Ce moment de réflexion lui permet de reconnaître que ces questionnements de mœurs ne lui appartiennent pas, et que sa posture ne peut pas être fondée sur ses propres normes.

C'est vraiment touchant pour moi, parce qu'il a comme 6 enfants. Il n'est pas allé à l'école dans son pays d'origine. C'est comme très dur pour nous. C'est comme... Pourquoi vous avez 6 enfants? Je ne dois pas faire la question de pourquoi. Je suis ici pour aider. Il a... S'il la choisit (alors, ce questionnement) c'est mon problème.

Ce fut également une occasion de déconstruire ses stéréotypes, la formation devenant un lieu de remise en question de ses représentations internes. Certaines femmes dans la formation portent le voile, ce qui a permis de confronter des points de vue occidentaux à d'autres conceptions de la liberté. Ces lieux d'échanges permettent de contester l'orientalisme (Said, 1978) ancré dans notre société. Une femme raconte: « Une femme qui m'a dit: « Je suis très féministe, je mets le voile », et je lui ai dit: « Pour moi, c'est différent, c'est comme si tu étais féministe, tu dois l'enlever. Elle m'a parlé de toute l'expérience, pourquoi elle fait ça. » Une autre renchérit sur l'importance de ces échanges : « Et c'est bon parce que je vais trouver une personne comme ça, et je peux parler avec ça (ce savoir), parce que je connais l'expérience d'une autre personne. »

Ces rencontres permettent un élargissement de ce que c'est d'être femme, d'être féministe, ou encore d'être une personne immigrante. Le fait de côtoyer des femmes aux parcours variés – incluant des femmes racisées, voilées, trans, issues de différentes minorités – permet une ouverture identitaire où la féminité n'est plus figée, mais plurielle : « Il y a des femmes qui sont pas comme moi... des personnes qui se sentent femmes et qui sont des femmes. Il y a des minorités [...] visibles, pas nécessairement d'origine, mais aussi de genre. »

Certaines participantes soulignent la richesse de cette diversité et l'importance de mieux comprendre les vécus multiples qui coexistent à Montréal. Cette reconnaissance des rapports d'oppression croisés, telle que pensée par Kimberlé Crenshaw (1991) à travers le concept d'intersectionnalité, émerge de leurs paroles, non comme un savoir théorique, mais comme une expérience partagée.

J'ai bien aimé ça la formation avec la diversité je pense que c'est tellement important parce que, si on ne vient pas de ce monde, on vient juste de l'immigration en tant que femme de l'intersectionnalité des femmes, mais il y a un autre monde aussi et il faut qu'on partage avec tout le monde qui cohabitent ici à Montréal.

Ce processus de décentration est aussi un travail de reconnaissance de soi à travers le regard des autres, souvent empreint de stigmatisation. Une femme en témoigne dans son collage :

Je pense que, quand on voit le regard des autres, surtout comme immigrante, je pense, c'était vraiment quelque chose qui m'a marquée, mais finalement je commence à comprendre un peu... (Figure 10)



Figure 10 : Vague, Brouillard, Regard transperçant et Canada

Les témoignages montrent que la formation permet non seulement de soutenir les autres, mais aussi de se transformer soi-même. Cette déconstruction passe par l'échange, l'écoute et la confrontation bienveillante à d'autres vécus. En se rapprochant d'une démarche phénoménologique à travers la remise en question de leurs préjugés du monde (Ribau et al., 2005), elles créent à la fois un environnement d'accompagnement respectueux et un espace d'émancipation personnelle. Ces apprentissages incarnent une pédagogie critique et féministe qui fait de l'altérité non pas une menace, mais une ressource pour penser autrement la solidarité, le féminisme et la citoyenneté partagée.

CHAPITRE 5 DISCUSSION

Ce chapitre vise à approfondir les analyses amorcées au chapitre précédent, en mettant en perspective les récits des participantes avec des réflexions critiques sur les savoirs migratoires, les rapports de pouvoir, les enjeux de reconnaissance et les limites structurelles des dispositifs d'intégration. Il ne s'agit pas de répéter les témoignages déjà explorés, mais de tirer des lignes de force pour penser les apports et les tensions du programme Femme-relais dans un cadre plus large.

5.1 Des savoirs expérientiels incarnés et situés : une épistémologie féministe et décoloniale

Les récits recueillis dans le cadre de cette recherche montrent que les femmes relais mobilisent des savoirs enracinés dans leurs expériences migratoires, sociales, linguistiques et émotionnelles. Ces savoirs, loin d'être anecdotiques ou marginaux, constituent une forme de connaissance précieuse, à la fois pratique, incarnée et située. Ils forment ce que Patricia Hill Collins (2000) qualifie de savoirs subalternes, c'est-à-dire des savoirs produits par des groupes historiquement marginalisés, souvent invisibilisés dans les espaces de légitimation académiques ou institutionnels. Ces savoirs émergent de l'expérience quotidienne de l'oppression, mais aussi des stratégies de résistance, de solidarité et de reconfiguration de soi face aux normes dominantes.

Dans cette optique, la formation Femmes-relais peut être comprise comme un espace de valorisation de savoirs expérientiels construits dans et par l'action, en cohérence avec la pensée de John Dewey (1938), pour qui toute connaissance prend forme à partir de l'expérience vécue et du retour réflexif sur celle-ci. Kolb (cité dans Racine, 2000) prolonge cette idée en insistant sur la circularité du processus d'apprentissage : l'individu expérimente, observe, conceptualise, puis expérimente à nouveau. Ce type de savoir, intimement lié au vécu, à la subjectivité et au corps, prend une dimension spécifique lorsqu'il est abordé dans une perspective féministe, comme le propose Cloutier (2011), pour qui les savoirs des femmes migrantes sont situés au croisement de multiples rapports sociaux — de sexe, de classe, d'ethnicité et de migration — qui façonnent leur regard sur le monde.

La place du corps dans la construction du savoir, comme l'ont souligné Froidevaux-Metterie (2015) et Audre Lorde (1984), permet également de comprendre comment les récits partagés par les femmes relais articulent des dimensions émotionnelles, physiques et cognitives. Ce n'est pas seulement ce qu'elles savent qui compte, mais aussi comment elles le savent : à travers les gestes d'écoute, de soutien, de

traduction symbolique de la souffrance, d'interprétation culturelle ou de médiation relationnelle. Ces pratiques sont indissociables d'un savoir situé, relationnel et affectif, souvent transmis de manière informelle, mais fondamental pour l'accompagnement interculturel.

C'est précisément cette relation entre savoir et position que développent les théoriciennes de l'épistémologie féministe située, telles que Donna Haraway (1988) ou Sandra Harding (2015), pour qui la production de connaissances n'est jamais neutre, universelle ou abstraite, mais toujours ancrée dans une position sociale particulière. Adopter cette posture implique donc, pour la chercheuse, de reconnaître que les femmes rencontrées ne sont pas uniquement des « objets » de recherche, mais des sujets de savoir, capables de produire une compréhension précieuse du monde social, en particulier dans les zones d'intersection entre la migration, le genre et la précarité.

Cela rejoint également la critique décoloniale des hiérarchies épistémiques formulée par Aníbal Quijano (2005), qui remet en question la prétention universaliste des savoirs occidentaux, produits par et dans les institutions dominantes. Dans cette perspective, reconnaître la valeur des formations comme celles des Femmes-relais, ce n'est pas simplement reconnaître leur utilité sociale ou leur efficacité sur le terrain : c'est les considérer comme des lieux de production de savoir, au même titre que les universités ou les centres de recherche. C'est également contester les mécanismes de domination cognitive qui relèguent les savoirs populaires, communautaires et vécus au rang de témoignages ou d'outils secondaires.

Enfin, la valorisation des savoirs migratoires dans ce contexte permet de penser la formation non seulement comme un espace d'apprentissage, mais aussi comme un espace de transformation symbolique : les femmes ne sont pas seulement formées pour aider d'autres personnes migrantes, elles sont reconnues comme détentrices d'un savoir spécifique et légitime, issu de leur propre parcours. Ce renversement de perspective est essentiel pour penser une société plus inclusive, où les personnes migrantes ne sont pas uniquement perçues comme à intégrer, mais comme contribuant activement à la redéfinition des normes de solidarité, de transmission et d'accueil.

5.2 Agentivité, pouvoir d'agir et capacitation

Les récits des femmes relais montrent que la formation a été un catalyseur d'un processus d'*empowerment* profondément ancré dans leurs expériences personnelles, sociales et migratoires. Ce processus ne se limite pas à un apprentissage de compétences techniques ou langagières : il engage une

transformation subjective, une réappropriation de soi, et une redéfinition du rôle social que chacune peut jouer dans son environnement.

Le concept de pouvoir d'agir (ou *empowerment*), tel que traduit en français par Le Bossé (2004), s'inscrit ici dans une perspective critique : il ne s'agit pas de responsabiliser les individus de leur propre exclusion en leur attribuant le devoir de « s'intégrer », mais plutôt de reconnaître leur capacité à transformer les rapports sociaux et à occuper des espaces qui leur ont historiquement été refusés. Le pouvoir d'agir, dans ce sens, est indissociablement individuel, collectif et politique (Bacqué & Biewener, 2015). Il permet aux femmes de se repositionner à la fois comme actrices de leur trajectoire et comme ressources collectives au sein d'un tissu communautaire plus large.

Cette dynamique rejoint la notion d'agentivité développée par Amartya Sen (1999, 2010), pour qui la capacité d'une personne à agir selon ses propres valeurs et finalités, même dans un contexte de contraintes, constitue un indicateur central de la liberté réelle. L'agentivité ne se limite pas à l'action ou à la prise de décision, mais inclut aussi la possibilité d'exister comme sujet moral et politique. Sabina Alkire (2005) prolonge cette réflexion en liant agentivité et bien-être collectif : pour elle, la reconnaissance du pouvoir d'agir des personnes vulnérabilisées est une condition préalable à tout projet de développement humain, car elle permet d'élargir le champ des possibles, tant individuel que structurel.

Dans la perspective de Bronwyn Hayward (2012), l'agentivité est toujours située dans un ensemble de relations sociales, politiques et institutionnelles. Elle ne peut être comprise en dehors des rapports de pouvoir qui structurent les possibilités d'action. Les femmes relais ne développent donc pas leur pouvoir d'agir en dehors du système : elles le font dans et contre les contraintes linguistiques, économiques, institutionnelles et culturelles auxquelles elles sont confrontées. Le développement de leur agentivité repose à la fois sur des ressources internes — estime de soi, espoir, résilience — et sur des conditions externes — soutien de groupe, reconnaissance symbolique, espace de parole.

Le processus de capacitation qui émerge de leurs parcours rejoint les approches critiques de la pédagogie et de l'éducation populaire féministe. Inspirée des travaux de Paulo Freire (1974), la formation Femmes-relais agit comme un lieu de conscientisation, c'est-à-dire un espace où les femmes peuvent interroger leurs vécus, les relier à des structures de domination plus larges et ainsi se repositionner en tant que sujets agissants. La « phase d'incertitude » décrite par certaines participantes — ce moment où l'on doute de sa place, de ses compétences, de sa légitimité — fait partie intégrante de ce processus, tel que le décrit Freire :

c'est dans le trouble, le décentrement, que naît la possibilité d'un savoir critique et d'un agir transformateur.

Cette capacitation est également collective : les femmes évoquent souvent le rôle du groupe, la confiance mutuelle et l'apprentissage entre pairs comme des moteurs du changement. On y retrouve l'importance des espaces collectifs de reconfiguration identitaire (Rechédi et al., 2008), où les vécus personnels deviennent matière à réflexion politique. À travers la mise en récit, les échanges, les collages et les animations d'atelier, les femmes prennent conscience de leur agentivité en l'exerçant. Elles passent du rôle de bénéficiaires de services à celui de passeuses de ressources, d'accompagnatrices, voire de militantes.

Enfin, cette capacitation doit être comprise dans toute sa fragilité : elle n'est ni linéaire, ni garantie, ni indépendante des conditions structurelles. Le pouvoir d'agir ne se décrète pas ; il se construit, se soutient, se fragilise aussi, face à l'institutionnalisation partielle de leurs rôles, au manque de reconnaissance formelle, à la précarité matérielle. Pourtant, les témoignages recueillis montrent que, malgré ces limites, une transformation significative s'opère chez ces femmes. Elles se sentent capables, légitimes, et pensent avoir les compétences pour aider d'autres personnes. Leur agentivité devient une ressource pour autrui. C'est là une forme d'émancipation incarnée.

5.3 Espaces non mixtes, pédagogie critique et dévoilement de soi

La formation Femmes-relais constitue un espace rare où des récits souvent tus peuvent émerger. Le cadre non mixte entre femmes migrantes crée une zone de sécurité relative, propice à l'expression de vécus marqués par l'exil, la précarité, les injonctions culturelles, ou encore la confrontation à l'altérité. Ce contexte favorise non seulement la circulation de récits personnels, mais aussi la mise en dialogue des différences : certaines participantes ont ainsi remis en question leurs propres représentations autour du port du voile, de la liberté, du féminisme ou de l'identité de genre, à la lumière de témoignages incarnés venus bousculer leurs repères.

Dans cette dynamique, les travaux de bell hooks (1994) sur la pédagogie de la relation offrent un cadre éclairant. Elle conçoit l'espace de formation comme un lieu de possibilités, où l'on peut déconstruire les hiérarchies du savoir, créer des liens horizontaux et cultiver une pédagogie du *care*, de l'écoute et de la vulnérabilité. Cette approche rejoint les constats issus de la formation Femmes-relais : c'est précisément

parce que les femmes peuvent parler depuis leur expérience, et dans un espace où cette parole est légitime qu'un dévoilement de soi devient possible.

Ce dévoilement, loin d'être une simple prise de parole, engage le corps, les émotions, les contradictions et les valeurs. Pour Audre Lorde (1984), c'est en assumant ses différences — raciales, culturelles, sexuelles, sociales — que l'on peut bâtir des solidarités réelles. Le silence, imposé par les rapports de domination, est ici rompu par la reconnaissance mutuelle de trajectoires plurielles, parfois divergentes, mais traversées par des expériences communes d'oppression et de résistance.

Ce que Camille Froidevaux-Metterie appelle « l'expérience incarnée du monde » se retrouve dans les récits des participantes : la maternité, la précarité, la solitude, mais aussi la joie, l'apprentissage ou l'indignation sont vécus dans et par le corps. Le collage devient dans ce sens un outil de narration incarnée, un espace symbolique où les femmes peuvent représenter visuellement leur rapport au monde, à elles-mêmes et aux autres — en y déposant à la fois leur charge mentale, leurs aspirations, et leurs métamorphoses.

Loin de produire une parole homogène, l'espace non mixte agit ici comme un laboratoire de déconstruction et de coconstruction. Il permet d'interroger ses propres stéréotypes, de réfléchir aux rapports de domination qu'on peut aussi reproduire, et de redéfinir ensemble ce que signifient être femme, être immigrante, être féministe, être forte ou vulnérable. Cette ouverture à l'autre — à l'autre en soi comme à l'autre dans le groupe — rend possible une relecture critique de ses repères sociaux et culturels, et c'est précisément ce que vise la pédagogie critique.

On peut mobiliser ici le concept de résonance biographique proposé par Harmut Rosa (2016) : certaines expériences personnelles font écho à des structures sociales plus larges, et, ce faisant, rendent ces structures plus intelligibles. Lorsqu'une femme évoque sa difficulté à concilier son rôle de mère, d'apprenante et de femme migrante, ou qu'elle conteste le regard porté sur une femme issue d'un contexte culturel différent, elle relie son vécu intime à des rapports sociaux systémiques. La résonance biographique, c'est ce moment où le personnel devient politique, où le vécu individuel révèle des logiques collectives.

En somme, la formation Femmes-relais agit comme un espace pédagogique sensible et critique, où la diversité des expériences féminines devient une ressource de réflexion et de transformation. La non-mixité n'est pas ici une fin en soi, mais une condition temporaire d'égalité symbolique qui autorise l'expression

d'une pluralité de voix, et permet, à travers le partage et l'écoute, une politisation progressive des trajectoires.

5.4 Risques d'instrumentalisation du communautaire et « bonne intégration »

Si les formations, comme celle des Femmes-relais, constituent des lieux puissants de capacitation et de reconnaissance, elles soulèvent également plusieurs tensions structurelles. En valorisant l'implication des femmes migrantes dans l'accompagnement de leurs pairs, ces programmes semblent parfois déléguer aux personnes concernées la responsabilité de résoudre par elles-mêmes les manquements du système. Cette logique, bien que fondée sur la reconnaissance des savoirs expérientiels et des formes d'entraide communautaire, peut en venir à désengager l'État de ses obligations structurelles en matière d'intégration, de francisation, d'accès aux services publics ou de reconnaissance des diplômes étrangers.

Le recours à ce type de formation met en lumière les insuffisances de la francisation. Bien que la plupart des femmes aient un bon niveau de français, elles parlent de l'évolution de leur confiance en elles pour s'exprimer à l'oral au cours de la formation. Longpré (2025) et Gagné (2005) adoptent une posture critique à l'égard des lois de francisation, qui ne tiennent pas compte des réalités sociales, économiques et culturelles des personnes immigrantes. Pour Bachellerie (2020), ces dispositifs, bien qu'utiles, demeurent insuffisamment adaptés aux besoins spécifiques des personnes immigrantes. À la fin du processus de francisation, si elles arrivent à y avoir accès, il semble alors que les participant.e.s ne se sentent pas équipé.e.s pour se confronter au monde de l'emploi et aient besoin d'un lieu de transition et de mise en pratique de leurs compétences.

Une grande partie du travail des femmes relais se fait à titre bénévole, pendant un an. Cela représente un investissement considérable de temps, d'énergie et de charge mentale, dans un contexte où plusieurs de ces femmes sont elles-mêmes en situation de précarité économique, de lourde charge familiale ou de reconstruction post-migratoire. Leur engagement, bien que souvent volontaire et porteur de sens, agit ainsi comme un palliatif au sous-financement chronique des services publics, en particulier dans les domaines de l'accueil, de la santé mentale, ou de la francisation. Ce glissement insidieux du bénévolat vers la responsabilité sociale soulève une question politique majeure : jusqu'à quel point les institutions peuvent-elles s'appuyer sur les populations minorisées pour pallier les défaillances du système, sans offrir de reconnaissance ou de compensation adéquates ?

Cette dynamique peut contribuer à renforcer la figure d'un « bon immigrant » (Gratton, 2014 ; Soussi, 2013). Ce modèle valorise les personnes immigrantes « discrètes », reconnaissantes, bénévoles, engagées dans des parcours de formation et de contribution sociale, tout en masquant les conditions réelles de leur intégration : emploi précaire, reconnaissance difficile de leurs qualifications, racisme systémique, absence de protection sociale. Ce discours émerge dans le contexte du racisme systémique, où les personnes immigrantes du Sud global sont perçues comme sauvages ou incivilisées (Gusse, 2016). Il crée une tolérance conditionnelle (Gratton, 2014), dans laquelle la reconnaissance sociale des personnes immigrantes est subordonnée à leur capacité à s'adapter, à servir et à « bien se comporter ». On peut aussi mentionner le fétichisme de l'étranger, évoqué par Soussi (2013), où la personne perçue comme étrangère doit se conformer pour être acceptée. Cette idéologie se place également dans une construction de l'altérité, où l'« Autre », doit avoir une place subalterne dans la hiérarchisation du pouvoir (Larochelle, 2020). Dans ce contexte, le programme Femmes-relais, aussi pertinent soit-il, pourrait risquer d'être interprété — ou instrumentalisé — comme un modèle d'intégration idéale, centré sur l'adaptation individuelle et l'utilité sociale immédiate.

Par ailleurs, l'institutionnalisation de la médiation interculturelle soulève une autre tension : celle de la dépolitisation. Lorsque la médiation est intégrée à des cadres programmatiques normalisés, balisés par des objectifs administratifs et des indicateurs de performance, elle peut perdre sa dimension critique et transformatrice. Ce qui était au départ une pratique ancrée dans des luttes pour la reconnaissance, la justice sociale et la transformation des rapports de pouvoir risque alors de devenir un outil d'ajustement culturel, centré sur la fluidification des interactions, sans remettre en cause les structures d'inégalité sous-jacentes. Il devient alors légitime de se demander : à quelles conditions la médiation interculturelle peut-elle rester un levier d'*empowerment*, et non un simple amortisseur des violences structurelles ?

En somme, reconnaître le potentiel transformateur des formations communautaires ne doit pas occulter les ambivalences liées à leur intégration dans les politiques publiques. Sans soutien financier stable, sans reconnaissance statutaire du rôle des femmes relais, et sans volonté politique de redistribution des ressources, ces initiatives risquent d'être récupérées dans un récit de responsabilisation des individus, au détriment d'une réelle transformation des institutions.

5.5 Reconnaissance, précarité : enjeux de justice sociale

Dès le début de la formation, lors de la présentation du projet femme-relais, de nombreuses participantes exprimaient leur désir de se lancer dans une carrière grâce à leur engagement. Pour plusieurs, cet espace a représenté un moment important dans leur parcours migratoire : un lieu où reprendre confiance, réaffirmer leurs compétences et imaginer un avenir professionnel plus aligné avec leurs aspirations ou leur formation d'origine. Certaines espèrent réintégrer leur domaine de spécialisation, d'autres envisagent une reconversion vers le secteur communautaire, inspirées par les valeurs et les expériences partagées pendant la formation.

Cependant, ces aspirations se heurtent à des obstacles systémiques persistants. La reconnaissance du travail effectué au sein du programme Femmes-relais reste très limitée : il n'est pas rémunéré, n'offre pas de diplomation officielle équivalente à un diplôme universitaire et ne permet pas de savoir quelle sera la possibilité de trouver un emploi par la suite. Les postes qui semblent accessibles sont souvent au sein même des organismes communautaires, demeurent précaires, en petit nombre et faiblement rémunérés. Cela peut créer une forme de tension : les femmes se sentent compétentes, formées, prêtes à agir — mais leur parcours ne pèse pas autant que ne le fait une certification scolaire ou universitaire sur le marché du travail. Ce manque de reconnaissance témoigne d'une double invisibilisation : celle du travail communautaire, souvent perçu comme secondaire, et celle du travail des femmes immigrantes, souvent dévalorisé et naturalisé comme « bénévolat altruiste ».

Ces constats rejoignent les travaux sur la déqualification professionnelle (Chicha, 2009), qui décrivent la surreprésentation des personnes immigrantes — particulièrement des femmes — au chômage, dans des emplois précaires, faiblement qualifiés et en inadéquation avec leur formation initiale. Plusieurs auteur.ice.s (Zietsma, 2010 ; Girard et al., 2018 ; Lacroix, 2013) mentionnent que la non-reconnaissance des diplômes étrangers, combinée à des barrières linguistiques, à des exigences institutionnelles rigides, et à des formes de discrimination raciale ou culturelle, conduit à une forme de gaspillage de compétences et d'appauvrissement professionnel. Dans ce contexte, les formations offertes par le CRIC, entre autres, peuvent être perçues comme des espaces de reconstruction identitaire et professionnelle. Elles peuvent également être considérées comme des palliatifs à des politiques publiques inadéquates. Leur potentiel est réel, mais il ne peut se déployer pleinement sans reconnaissance institutionnelle, sans soutien financier pérenne, et sans articulation avec des politiques de francisation, de reconnaissance des acquis et de justice migratoire. Les obstacles à la francisation, notamment évoqués par plusieurs participantes, soulignent

l'importance de dispositifs souples, ancrés dans les réalités vécues et capables de réconcilier l'apprentissage de la langue, le développement de l'estime de soi et la participation sociale (Bachelier, 2020).

Cela donne lieu de s'interroger : pourquoi le gouvernement n'investit-il pas dans ce type de programme pour permettre aux personnes qui le poursuivent d'obtenir un revenu digne de leur investissement ? Pourquoi ces femmes, qui ont acquis une expertise précieuse, ne sont-elles pas reconnues à la hauteur de leur rôle ? J'avancerais également que leurs rôles sont essentiels pour permettre un lien entre les nouveaux arrivants et leur territoire d'accueil, ainsi qu'avec les institutions. Il serait dans les devoirs d'un pays accueillant des immigrant.e.s de promouvoir des programmes d'intégration comme celui-ci. De plus, ce programme est ancré dans la réalité de son quartier, permettant de redonner du pouvoir à des personnes issues de l'immigration dont les diplômes ne sont pas reconnus et qui souhaitent travailler dans le milieu social, tout en offrant des espaces de rassemblement à la population immigrante du quartier. Des financements supplémentaires permettraient également la mise en place de soutien nécessaire (notamment psychologique) à la réalisation de ce programme d'une manière encadrée. La pertinence du projet Femmes-relais n'est pas remise en question ici — au contraire, son importance est soulignée, ainsi que la nécessité de le valoriser davantage.

Au-delà de la formation, ce sont des enjeux de justice sociale qui sont en jeu : la reconnaissance du travail invisible et bénévole des femmes immigrantes, la valorisation de leurs savoirs situés et la construction de passerelles concrètes vers un emploi qualifié et stable. Il est important que les politiques publiques reconnaissent la richesse des parcours migratoires, la légitimité des savoirs expérientiels et la contribution des femmes issues de l'immigration à la société québécoise. Ce que révèle l'expérience des participantes, c'est qu'il existe des formes d'engagement puissantes, ancrées dans le vécu. La formation Femmes-relais crée un espace unique, mais elle ne peut, à elle seule, pallier les manques systémiques ni assumer toute la responsabilité de l'intégration sociale, de la médiation interculturelle et du soin. Il devient essentiel de mettre en valeur des formations comme celle-ci, non seulement pour leur effet transformateur sur les personnes qui y participent, mais aussi pour ce qu'elles disent des savoirs minorés, des rapports au pouvoir et des conditions d'une véritable reconnaissance sociale.

CONCLUSION

Ce mémoire est né d'un désir : celui de mieux comprendre comment des femmes issues de l'immigration mobilisent et transmettent leurs vécus, leurs trajectoires et leurs savoirs dans un cadre collectif, en l'occurrence à travers la formation Femmes-relais du CRIC. Il ne s'agissait pas d'évaluer une formation ou de mesurer des acquis, mais bien d'écouter ce qui résonne, se transforme, ou fait écho dans l'expérience du parcours formatif. L'objectif était d'accueillir la complexité des histoires des femmes, d'offrir un espace d'écoute et de transmission à leurs paroles, et de rendre visible ce qui, trop souvent, reste en marge des discours officiels : des savoirs vivants, situés et sensibles.

À travers une démarche méthodologique ancrée dans le récit de vie, et une posture participative, ce travail a mis en lumière la manière dont la formation agit comme un espace de reconnexion à soi, aux autres, et au monde social. Les participantes y ont trouvé un lieu de transmission, de solidarité, mais aussi de repositionnement subjectif et collectif. Leurs savoirs — relationnels, émotionnels, culturels, linguistiques — y ont été reconnus, mobilisés, et peu à peu revendiqués, dans un mouvement de revalorisation de ce qui ne s'apprend pas sur les bancs d'école, mais dans l'expérience. Cette pratique a permis une forme de capacitation collective, où l'on apprend mutuellement à s'accompagner. Ce travail a aussi permis de mettre en évidence les tensions qui traversent cet espace : la reconnaissance reste partielle, les cadres institutionnels peinent à légitimer des formes d'engagement issues du vécu, et les femmes elles-mêmes sont parfois prises entre leur rôle, leurs aspirations et les limites systémiques. Leur agentivité s'exerce dans un contexte où la méfiance envers les institutions est forte, où l'intégration est encadrée par des normes implicites, et où les ressources sont souvent insuffisantes. Le risque d'instrumentalisation du communautaire, où l'engagement bénévole pallie les manquements des services publics sans pour autant recevoir la reconnaissance ou les financements, mérite d'être interrogé. De même, la figure du « bon immigrant » qui s'intègre en se rendant utile sans condition, ou accepte les tâches de travail domestique que les locaux ne veulent plus faire, interroge sur la nature même de notre rapport à l'altérité.

Et pourtant, malgré ces contraintes, ce que ces femmes montrent, c'est une force de transformation, de leurs vulnérabilités en ressources, de leurs parcours en récits porteurs, de leurs doutes en engagements. C'est une capacité à créer du lien, à faire pont, à soutenir d'autres parcours que les leurs, tout en continuant à se construire elles-mêmes. Leur engagement révèle une autre manière d'habiter la société

d'accueil : pas en se pliant aux injonctions à « s'intégrer », mais en contribuant à redéfinir collectivement les contours mêmes de ce que cela signifie, à partir de leurs vécus.

Dans un contexte québécois en mutation, marqué par la diversification des trajectoires migratoires, le vieillissement de la population, les débats sur l'immigration, la laïcité ou encore l'inclusion, ce mémoire insiste sur la nécessité de miser sur des dispositifs qui brisent l'isolement, favorisent la rencontre interculturelle et valorisent l'apprentissage du français dans une approche humaine, contextualisée, et non stigmatisante. Le projet Femmes-relais en est un exemple fort : il permet de faire le lien entre parcours personnels et enjeux collectifs, entre transmission de savoirs et renforcement du tissu social. Ces dispositifs méritent d'être reconnus, consolidés, financés à la hauteur de ce qu'ils apportent à la société.

En guise d'ouverture, cette recherche pourrait être prolongée par des analyses complémentaires portant sur d'autres dispositifs similaires, au Québec ou ailleurs, ou encore par une étude longitudinale du devenir social et professionnel des femmes ayant complété la formation. Il serait également pertinent de documenter l'impact de ces accompagnements du point de vue des personnes bénéficiaires des services, afin de mieux saisir la portée de ces médiations au sein des trajectoires d'accueil. Enfin, cette recherche appelle à décoloniser les savoirs en construisant des passerelles entre les connaissances issues de l'université, du terrain communautaire et de l'expérience migratoire. Ces dernières ne sont pas des sphères concurrentes, mais des ressources complémentaires, à articuler dans une vision inclusive et transformatrice de la société.

Ce mémoire invite à repenser la valeur des savoirs dits mineurs, à reconnaître les dynamiques collectives comme des lieux de production de sens, et à envisager autrement les processus d'accueil et d'intégration. Il s'inscrit dans une volonté plus large : celle de participer à une réécriture des rapports sociaux, plus inclusive, plus située et plus attentive aux voix que l'on entend rarement dans l'espace public. Il souhaite également contribuer à la reconnaissance des savoirs expérientiels en créant des espaces de formation ancrés dans le vécu des personnes concernées. Il veut également une société où chaque parcours, langue et récit a sa place et sa légitimité.

ANNEXE A
GRILLE D'OBSERVATION PARTICIPANTE

Grille d'observation participante lors des ateliers de formation

Titre de l'activité : _____

Date et lieu : _____

Durée : _____

1. Thèmes abordés
2. Aspects spécifiques sur lesquelles poser mon attention:
 - Interrogations des femmes, demandes de précisions et sujets de prise de parole
 - Sujet de prises de parole
 - Partages de vécus
 - Entraide, proximité entre participantes

Grille d'observation participante lors de rencontres individuels

Titre de l'activité : _____

Nom de la participante : _____

Date et lieu : _____

Durée : _____

1. Thèmes abordés
2. Aspects spécifiques sur lesquelles poser mon attention:
 - Compétences développées, ce que la formation leurs apporte, ce qui les a touchées
 - Difficultés lors des accompagnements ou de la formation
 - Retours espérés de la formation
 - Intérêts personnels en lien, engagements connexes
 - Partage d'expériences sur le terrain et lors de la formation (accompagnements, engagements lors d'activités...)
 - Évocation de retards ou de difficulté à être présentes
 - Partage d'émotions vécues sur le terrain
 - Comportements non verbaux pouvant évoquer des émotions particulières (ouverture, stress, replis)

ANNEXE B

GRILLE D'ENTRETIEN

Ordre du jour :

- Rappel du projet de recherche, de la participation libre et éclairée et des modalités de retrait, présentation du plan de l'après-midi (13h-13h15)
- Entretien collectif (13h15-14h20)
- Atelier de collage (14h20-15h20)
- Retour sur le collage (15h20-15h40)

GRILLE D'ENTRETIEN :

Présentez-vous (sur papiers – 5 minutes)

1. Vous vous connaissez déjà entre vous. Pouvez-vous vous présenter en quelques mots : votre prénom, votre langue d'origine, et ce que vous retenir personnellement de la formation Femmes-relais en quelques mots?
 - a. (+ Bonus facultatif : Y a-t-il quelque chose de vous que vous aimeriez partager pour mieux vous faire connaître dans le groupe ?)

Expériences vécues lors de la formation (20 minutes)

2. Je suis intéressée par ce que vous avez ressenti dans la formation, est-ce qu'il y a un ou plusieurs moments, parole, rencontres ou situations qui vous ont fait vivre des émotions particulières ?
 - a. Qu'est-ce que ça a fait résonner en vous? Comment vous êtes-vous senties à ce moment-là?
 - b. Qu'est-ce que ça vous a fait de vivre ça entre femmes ? Est-ce qu'il y a eu des partages, des échanges ou des solidarités qui vous ont touchée ?

Liens avec son parcours de vie/trajectoire migratoire (20 minutes)

3. Est-ce que cette expérience (ou certaines parties de la formation) vous a fait penser à d'autres moments de votre vie, ou à certaines étapes de votre parcours d'immigration ?
 - a. Y a-t-il des liens que vous faites avec votre propre histoire ou des choses que vous voyez autrement maintenant ?

Ce que vous avez mobilisé en vous (10 minutes)

4. Y a-t-il des choses que cette expérience vous a permis de découvrir en vous ? Par exemple, des forces, des compétences, des idées ou des savoirs que vous aviez déjà et que vous avez pu valoriser ?
 - a. Comment cela a affecté comment vous vous sentez

ANNEXE C

ATELIER DE COLLAGE

Exprimer autrement ce que vous avez vécu

Cet atelier vous invite à revenir, à votre manière, sur ce que vous avez vécu pendant la formation Femmes-relais. Après notre discussion de groupe, ce moment est l'occasion de vous exprimer autrement, à travers les images, les matières, les formes et les couleurs.

L'objectif de l'atelier est de raconter le parcours entre vos expériences de vie et ce qu'elles ont retenu personnellement de la formation. C'est pour présenter votre relation personnelle à la formation.

Trois aspects et les liens entre: vous, votre expérience de vie/parcours migratoire, et comment cela se connecte à votre parcours de formation.

Ce que vous créez peut représenter :

- Vous à travers
 - Un moment fort de votre parcours de formation,
 - Une émotion ressentie,
 - Une prise de conscience,
 - Un lien avec votre parcours migratoire,
 - Une transformation vécue,
 - Ou simplement ce qui résonne en vous de notre discussion

Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise manière de faire. Il s'agit d'un geste libre et personnel. Laissez-vous guider par ce que vous ressentez.

Déroulement de l'atelier

1. Temps de création et de partage (90 minutes)

Vous serez invitées à créer un collage à partir des matériaux disponibles. Vous pouvez découper, coller, écrire, assembler librement selon votre intuition ou vos ressentis.

Il n'est pas nécessaire de "savoir dessiner" ou "faire quelque chose de beau". Ce qui compte, c'est ce que cela évoque pour vous.

2. Temps de partage (20 minutes)

À la fin de l'atelier, celles qui le souhaitent pourront partager leur collage avec le groupe.

Vous pouvez en parler librement, dire ce que vous voulez — ou ne rien dire du tout. Vous pouvez aussi simplement montrer ce que vous avez fait.

C'est un moment de reconnaissance, d'écoute et de respect mutuel. Il n'y a pas d'obligation de partager.

Matériel mis à disposition

Vous trouverez sur la table le matériel suivant:

- Feuilles de papier cartonnées : les bases sur lesquelles faire votre collage
- Journaux et magazines : Vous pouvez découper des images, des morceaux d'image, des mots, des lettres pour fabriquer des mots
- Ciseaux, colle en bâton, ruban adhésif
- Feutres, crayons de couleur, stylos,

Des pistes si vous ne savez pas par où commencer...

- Une image ou une couleur qui représente votre vécu au cours de la formation.
- Une émotion forte que vous avez ressentie.
- Un mot ou une phrase qui vous est resté en tête.
- Une étape de votre vie qui vous a rappelée.
- Un symbole de ce que vous avez découvert ou mobilisé en vous.
- Un moment de solidarité entre femmes qui vous a touchée.
- Une manière nouvelle de vous sentir ici, ou de penser la suite

RÉFÉRENCES

- Albarello, L. (2022). Conduite de l'entretien collectif (focus-groupe) et analyse des matériaux qualitatifs. Dans : *Enquêter dans les métiers de l'humain: Traité de méthodologie de la recherche en sciences de l'éducation et de la formation*. (Tome 2).
- Alkire, S. (2005). Subjective quantitative studies of human agency. Dans: *Social Indicators Research*, 74(1), 217-260. <https://doi-org/10.1007/s11205-005-6525-0>
- Anderson, B. (1991). Imagined communities: Reflections on the origin and spread of nationalism (2ème ed.).
- Aurousseau, E., Jacob, E., Laplume, J., Côté, C. & Couture, C. (2020). Recherche collaborative : défis relevés de chercheuses en herbe. *Revue hybride de l'éducation*, 4(1), 132–149. <https://doi.org/10.1522/rhe.v4i1.975>
- Ahmed, S. (2006). *Queer Phenomenology: Orientations, Objects, Others*. Duke University Press.
- Bacqué, M.-H. et Biewener, C. (2015). L'empowerment, une pratique émancipatrice ? La Découverte. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/dec.bacqu.2015.01>.
- Belkhodja, C. (2024). Il est temps de parler d'immigration autrement. *Le Devoir*. (Consulté le 20 août 2024) <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/807683/idees-il-est-temps-parler-immigration-autrement>
- Berry, J.W. (2005). Acculturation: Living successfully in two cultures. *International Journal of Intercultural Relations*, 29, 697–712. <https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S014717670500132X>
- Bilge, S. (2010). « alors que nous, Québécois, nos femmes sont égales à nous et nous les aimons ainsi » La patrouille des frontières au nom de l'égalité de genre dans une 'nation' en quête de souveraineté. *Sociologie et sociétés*. 42(1), 197–226. <https://id.erudit.org/iderudit/043963ar>
- Bonneville, L., Grosjean, S. & Lagacé, M. (2007). *Introduction aux méthodes de recherche en communication*. Gaëtan Morin.
- Chicha, M-T. (2009). *Le mirage de l'égalité : Les immigrées hautement qualifiées à Montréal*. Montréal : Centre Métropolis du Québec – Immigration et Métropoles. <https://doi.org/10.29173/cjs4519>
- Choquet, S. (2016). L'interculturalisme québécois : un modèle alternatif d'intégration. *Les Politiques Sociales*, 3-4, 23-37. <https://doi.org/10.3917/lps.163.0023>
- Cloutier, G (2011). *La valorisation des savoirs de femmes immigrantes en milieu communautaire : source d'inspiration pour l'intervention sociale*. Richard Vézina.
- Cohen, A. P. (1985). *Symbolic construction of community*. Taylor & Francis Group.
- Collins, P. H. (2000). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. Routledge.

Crenshaw, K. (1989) Demarginalizing the intersection of race and sex: a black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics. *University of Chicago Legal Forum*, 1, Article 8. <http://chicagounbound.uchicago.edu/uclf/vol1989/iss1/8>

CRIC. (2024). Femmes-Relais - CRIC | Carrefour de ressources en Interculturel. *CRIC | Carrefour De Ressources En Interculturel*. <https://criccentresud.org/projets/femmes-relais>

Duchesne, S. & Haegel, F. (2006). 5. L'animation. Dans : *L'enquête et ses méthodes : l'entretien collectif*. (pp. 59 -67). Armand Colin. <https://shs-cairn-info.proxy.bibliotheques.uqam.ca/l-enquete-et-ses-methodes-l-entretien-collectif--9782200354626-page-59?lang=fr>.

Desgagné, S. (2001). La recherche collaborative : nouvelle dynamique de recherche en éducation. Dans M. Anadón (dir.), *Nouvelles dynamiques de recherche en éducation* (pp. 51-76). Québec : Les presses de l'Université Laval.

Dunsworth, E. (2018).« Race, Exclusion, and Archival Silences in the Seasonal Migration of Tobacco Workers from the Southern United States to Ontario », *Canadian Historical Review*, vol. 99, no 4, p. 563-593.

Ederer, M., Keisha Foray, C. (2021). Peut-on encore parler d'approche interculturelle en travail social au Québec ? Pour une perspective critique des rapports de pouvoir en intervention. Dans : *Les Chantiers en Sciences Humaines*. 6. <https://www.researchgate.net/publication/378148984>

Falquet, J. (2011). Les « féministes autonomes » latino-américaines et caribéennes : vingt ans de critique de la coopération au développement. *Recherches féministes*, 24(2), 39–58. <https://doi.org/10.7202/1007751ar>

Foudriat, M. (2019). Chapitre 1. Définition et dimensions de la co-construction. Dans : *Presses de l'EHESP*. (pp. 15-36). <https://www.cairn.info/la-co-construction---page-15.htm>

Freire, P. (1974). *Pédagogie des opprimés*. Paris : Maspéro.

Froidevaux-Metterie, C. (2015). *La révolution du féminin*. Paris: Éditions du Seuil.

Garbit, P., M'Béchour, H., Penaranda, A., Mourthé, V., & Wagman, M. (2018). La phénoménologie par Paul Ricoeur. France Culture. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/la-phenomenologie-par-paul-ricoeur-3875496>

Gettler, B. (2016). Les autochtones et l'histoire du Québec : au-delà du négationnisme et du récit « nationaliste-conservateur ». *Recherches amérindiennes au Québec*, 46(1), 7–18. <https://doi.org/10.7202/1038931ar>

Gilroy, P. (2004). *Between Camps: Nation, Cultures and the Allure of Race*. Allen Lane.

Girard, M., Smith, M. & Renaud, J. (2008). Intégration économique des nouveaux immigrants : Adéquation entre l'emploi occupé avant l'arrivée au Québec et les emplois occupés depuis l'immigration. *Canadian Journal of Sociology / Cahiers canadiens de sociologie*, 33(4), 791-814. <https://doi.org/10.29173/cjs4519>

- Grosfoguel, R. (2006). Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global: Transmodernité, pensée frontalière et colonialité globale. *Multitudes*, 26, 51-74. <https://doi.org/10.3917/mult.026.0051>
- Grossberg L., (2003). « Le cœur des Cultural Studies ». *L'Homme & la Société*, (149)(3), 41-55. <https://doi.org/10.3917/lhs.149.0041>.
- Guilbert, L. (2005) L'expérience migratoire et le sentiment d'appartenance, *Ethnologies*, 27 (1), 5-32. <https://doi.org/10.7202/014020ar>
- Gusse, Isabelle (2016) « Charte des valeurs québécoises et maux orientalistes : chroniques de Richard Martineau », dans Cahiers du GERACII [En ligne], Vol.1, No.1. Article mis en ligne le 28 novembre 2016. URL : <https://geracii.uqam.ca/cahiers-du-geracii/volume-1-no1/gusse/>
- Hage, G (2003). *Against Paranoid Nationalism. Searching for hope in a shrinking society*, Routledge.
- Hall, S. (2013). *Identités et cultures 2. Politiques des différences*. Amsterdam éditions.
- Haraway, D. (1988). *Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective*. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599. <https://www.jstor.org/stable/3178066>
- Harding, S. (2015). Stronger Objectivity for Sciences From Below. Dans: *Objectivity in Science*. https://www.researchgate.net/publication/332999192_Stronger_Objectivity_for_Sciences_From_Below
- Hayward, B. (2012). *Children, Citizenship and Environment: Nurturing a Democratic Imagination in a Changing World*. Earthscan/Routledge.
- hooks, b. (1994). *Teaching to transgress: Education as the practice of freedom*. Routledge.
- Jakubowski, L.M.(1997) *Immigration and the Legalization of Racism*, Halifax, Publication Fernwood.
- Johnson, J.-A. M. & Saba, T. (2024). La réussite professionnelle des femmes immigrantes noires au Québec : obstacles ignorés et inégalités persistantes. *Diversité urbaine*, 21(3), 32–65. <https://doi.org/10.7202/1115233ar>
- Khanam, F., Langevin, M., Savage, K., & Uppal, S. (2022). Women working in paid care occupations. Insights on Canadian Society. Statistics Canada. <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/75-006-x/2022001/article/00001-eng.htm>
- Labbé, J. (2024, May 29). Francisation Québec peine à répondre à la demande, selon le commissaire Dubreuil. *Radio-Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2076447/francisation-quebec-clf-rapport-annuel-2023-2024>
- Labelle, M. Field, A-M. & Icart J-C. (2007). Les dimensions d'intégration des immigrants, des minorités ethnoculturelles et des groupes racisés au Québec. *Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles (CCPARDC)*. https://cdn-contenu.quebec.ca/cdn-contenu/adm/min/conseil-executif/publications-adm/publications-complementaires/DT-immigrants-Labelle-micheline_2008_MCE.pdf?1545161838

Larochelle, C. (2018). *L'apprentissage des Autres : la construction rhétorique et les usages pédagogiques de l'altérité à l'école québécoise (1830-1915)*. Thèse de doctorat, Université de Montréal.

<https://doi.org/1866/20762>

Larochelle, C. (2020). Chapitre 2 : Petite histoire du nationalisme québécois et de ses racines orientalistes. Dans *Modération ou extrémisme ? Regards critiques sur la loi 21*. Presse de l'Université Laval. P. 29-36.

<http://www.pulaval.com/libreaccs/9782763749747.pdf>

Le Devoir. (2024, 8 novembre). Une liste d'attente encore plus longue pour les immigrants au Québec.

<https://www.ledevoir.com/actualites/societe/874825/listes-attente-encore-plus-longue-immigrants-quebec>

Legault, G. (1993). Femmes immigrantes : problématiques et intervention féministe. *Service social*, 42(1), 63–80. <https://doi.org/10.7202/706600ar>

Longpré, T. (2025). Défis et perspectives de la francisation des adultes au Québec. *Recherches sociographiques*, 66(1), 171–184. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.ugam.ca/10.7202/1117188ar>

Lorde, A. (1984). *Sister outsider: essays and speeches*. Trumansburg, NY: Crossing Press,

Li, P. S. (2003). Chapitre 5 : La politique multiculturaliste. Dans : *La diversité culturelle au Canada : La construction sociale des différences raciales* (Rapport Ministère de la Justice Canada).

https://www.justice.gc.ca/fra/pr-rp/sjc-csj/sjp-jsp/dr02_8-rp02_8/p5.html

Maller, C., & Strengers, Y. (2018). Studying social practices and global practice change using scrapbooks as a cultural probe. *Area*, 50(1), 66-73.

Michaud, V. (2010). Lorsque l'imaginaire migratoire rencontre les réalités de la migration : parcours de migrants volontaires et qualifiés de l'Afrique de l'Ouest au Québec (mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Canada). Récupéré de *Papyrus, archive électronique de l'Université de Montréal* :

<http://hdl.handle.net/1866/4835>

Ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (MIFI). (2020). *Les personnes immigrantes sur le marché du travail québécois*. <https://mifi.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/immigrantsmarchetravail2020.pdf>

Ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (MIFI). (2024). *Les valeurs démocratiques et les valeurs québécoises exprimées par la charte des droits et libertés de la personne : Guide pratique*. Bibliothèques et Archives nationales du Québec. https://cdn-contenu.quebec.ca/cdn-contenu/immigration/publications/fr/GUI_Pratique_Valeurs_FR.pdf

Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. (1981). *Autant de façon d'être Québécois : plan d'action du gouvernement du Québec à l'intention des communautés culturelles*. (p. 78).

Montgomery, C. & Agbobli, C. (2017). Mobilité internationale et intervention interculturelle : conceptualisations et approches. Dans C. Montgomery et Bourassa-Dansereau, C. (dir.), *Mobilité internationale et intervention interculturelle. Théories, expériences et pratiques* (pp. 17-24). Montréal : Presses de l'Université du Québec.

Montgomery, C., Xenocosta, S., Rachédi, L. & Najac, S. (2011) Migration et continuités dans les histoires de familles immigrantes. Dans F. Kanouté et G. Lafortune (dir.), *Familles québécoises d'origine immigrante. Les dynamiques de l'établissement*, (pp.29-43). Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

Mooten, N. (2021). Racisme, discrimination et travailleurs migrants au Canada : Éléments de preuve tirés des études sur le sujet. Rapport de recherche, Immigration Réfugiés et Citoyenneté. Canada.

Morissette, J. (2013). Recherche-action et recherche collaborative : Quel rapport aux savoirs et à la production de savoirs ? *Recherches participatives*, 25(2), 35-49.

Noiriel, G. (1992). *Population, immigration et identité nationale en France XIX^e -XX^e siècle*, Paris, Hachette.

Office québécois de la langue française. (2020). Acculturation. Dans *Grand dictionnaire terminologique*. <http://www.granddictionnaire.com/>

Péquignot, B. (2009). Cultural studies: origine et évolutions d'une démarche théorique. Dans : *Cultural Studies*, H. Glévarec, É. Macé & É. Maigret, Paris : Éditions Armand Collin, 2008, p.85-88. L'Observatoire, 1(3), 41-55.

Piché, V. (2003). Un siècle d'immigration au Québec : de la peur à l'ouverture. Dans : V. Piché et C. Le Bourdais (dir.), *La démographie québécoise. Enjeux du XXI^e siècle*. (pp. 225-263). Presses de l'Université de Montréal.

Quijano, A., (2005). *Colonialidade de poder, Eurocentrismo e America Latina*. Dans: A. Quijano, *A colonialidade do saber: eurocentrismo e ciências sociais, perspectivas latino-americanas*. (pp.117-142). Buenos Aires: CLACSO.

Québec. Ministère des Communautés culturelles et de l'immigration (MCCI). (1990a). *Au Québec pour bâtir ensemble. Enoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration*. Montréal, Direction des communications.

Québec. Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration (MCCI). (1990b). *L'intégration des immigrants et des Québécois des communautés culturelles : document de réflexion et d'orientation*. Montréal, Direction des communications.

Pelletier, F. (2023) *Au Québec, c'est comme ça qu'on vit La monter du nationalisme identitaire*. Lux

Racine, G. (2000). *La production de savoirs d'expérience chez les intervenants sociaux : Le rapport entre l'expérience individuelle et collective*. Paris, L'Harmattan.

Radio-Canada.ca. (2025, May 28). *Québec a-t-il gonflé les chiffres en francisation?* [Video]. Radio-Canada. <https://ici.radio-canada.ca/info/videos/1-10391745/quebec-a-t-il-gonfle-chiffres-en-francisation>

Rosa, H. (2016). *Résonance : Une sociologie de la relation au monde* (Trad. de l'allemand par P.-E. Dauzat). Paris : La Découverte.

- Ribau, C., Lasry, J.-C., Bouchard, L., Moutel, G., Hervé C. & Marc-Vergmes, J.-P. (2005). La phénoménologie : une approche scientifique des expériences vécues. *Revue Association de Recherche en Soins Infirmiers*, 81, 21-27. <https://www.cairn.info/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2005-2-page-21.htm>
- Rachédi, L., Taïbi B., Le Moing A., et al. (2024). Revisiter l'intervention en contexte interculturel, état des lieux, promesses et défis dans un monde en tensions. *Actes de journées d'étude*. Montréal : Institut universitaire SHERPA.
- Said, E. W., (1978). *Orientalism*. New York, Panthéon Books.
- Sanna M., Varikas E., (2011). Genre, modernité et 'colonialité' du pouvoir : penser ensemble des subalternités dissonantes. Dans : *Cahiers du Genre*, (50), 5-15. <https://doi.org/10.3917/cdge.050.0005>.
- Savoie-Zajc, L. & Descamps-Bednarz, N. (2007). Action research and collaborative research: their specific contributions to professional development. *Educational Action Research*, 15(4), 577-596.
- Sayad, A. (1999). La double absence. Seuil.
- Sen, A. K. (2010). *L'idée de justice* (traduit par P. Chemla). Paris : Flammarion.
- Schmoll, C. (2020). Les damnées de la mer. La Découverte.
- Seymour, M. (1999). La nation en question. Montréal : Les Éditions de l'Hexagone.
- Soussi, S.A. (2013). « Les flux du travail migrant temporaire et la précarisation de l'emploi : une nouvelle figure de la division internationale du travail », *Revue multidisciplinaire sur l'emploi, le syndicalisme et le travail*, 8(2), 145-170. <https://id.erudit.org/iderudit/1027061ar>
- Triadafilopoulos, T. (2007). « Dismantling White Canada: Race, Rights and the Origins of the Points System », projet de document préparé pour l'atelier sur l'échec des politiques de la réunion de 2007 de l'Association canadienne de science politique, p. 1-25.
- TVA Nouvelles. (2025, 24 février). 800 personnes en attente de francisation en Estrie. <https://www.tvanouvelles.ca/2025/02/24/800-personnes-en-attente-de-francisation-en-estrie>
- Vatz Laaroussi, M., Guilbert, L., Rachédi, L., Kanouté, F., Ansòn, L., Canales, T., León Correal, A., Presseau, A., Thiaw, M. L. & Zivanovic Sarenac, J. (2012). De la transmission à la construction des savoirs et des pratiques dans les relations intergénérationnelles de femmes réfugiées au Québec. *Nouvelles pratiques sociales*, 25(1), 136–156. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.7202/1017387ar>
- Van Laren, L., Pithouse-Morgan, K., Volks, C., & Alves, S. (2016). Scrapbooking as a tool for transdisciplinary professional learning about HIV and AIDS curriculum integration in higher education. *South African Journal of Higher Education*, 30(4), 74-93. <https://doi.org/10.20853/30-4-674>
- Vignolles, A. (2012). Marqueurs et représentations nostalgiques chez les jeunes adultes : une étude par la méthode des collages. *Revue Française du Marketing*. 239. 69-81.
- Young, M. I. (1990). *Justice and the Politics of Difference*. Princeton, Princeton University Press.

Zietsma, D. (2010). Immigrants exerçant des professions réglementées. *Perspective*, 15-31.
<https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/pub/75-001-x/75-001-x2010102-fra.pdf?st=sdSkmVYr>

BIBLIOGRAPHIE

- Ait Ben Lmadani, F. & Moujoud, N. (2012). *Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé-e-s?* Mouvements, 72, 11-21. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/mouv.072.0011>
- Bastien, S. (2007). *Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales*. Recherches qualitatives, 27(1), 127-140.
- Dorlin, E. (2009). *La matrice de la race: Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*. Paris: La Découverte.
- Hall, S. (1997). *Representation: Cultural Representations and Signifying Practices*. London: Sage / Open University Press.
- Maillé, C. (2002). *Migrations : femmes, mouvement et « refondation » du féminisme*. Recherches féministes, 15(2), 1–8. <https://doi.org/10.7202/006508ar>
- Miles, R. (1989). *Racism*. London: Routledge.
- Moraga, C., & Anzaldúa, G. (2015). *This bridge called my back: writings by radical women of color* (4th ed.). Albany, State University of New York (SUNY) Press.
- Piché, V. (2023). *Pour une politique d'immigration arrimée aux nouvelles réalités*. Mémoire présenté dans le cadre de la Consultation publique : Planification pluriannuelle de l'immigration 2024-2027. Université de Laval.
- Savoie-Zajc, L. (2004). *L'entrevue semi-dirigée*. Dans T. Karsenti et L. Savoie-Zajc (dir.), *La recherche en éducation: étapes et approches* (3e éd., pp. 293-316). Sherbrooke : Éditions du CRP.
- Schnapper, D. (1999). *Traditions nationales et connaissance rationnelle*, Sociologie et société, 31(2), 15-26. <https://id-erudit-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/iderudit/001689aradresse copiéeune erreur s'est produite>
- Soussi, S. A. (2019). *Le travail migrant temporaire et les effets sociaux pervers de son encadrement institutionnel*. Lien social et Politiques, (83), 295–316. <https://doi.org/10.7202/1066095ar>